

*UNIVERSITE PARIS DESCARTES
FACULTE DES SCIENCES PHARMACEUTIQUES ET BIOLOGIQUES*

2013

N°

THESE

pour l'obtention du Diplôme d'Etat de

DOCTEUR EN PHARMACIE

présentée et soutenue publiquement

par

Stéphanie CHAUMONT

le 9 Juillet 2013

**Contribution à l'histoire de l'hôpital du Val-de-Grâce et
de ses pharmaciens chefs**

Du champ de bataille au champ des grandes découvertes

JURY

M. le Professeur Michel Vidal, Président
M. le Docteur David Almeras, Directeur

M. le Docteur Philippe Galanopoulos
M. le Professeur François-Marie Paillet
M. le Professeur Jérôme Peigné

Remerciements

A mon Président du jury,

Monsieur le Professeur Michel Vidal
Professeur à la Faculté de Pharmacie Paris Descartes

Je vous exprime ici toute ma gratitude pour avoir accepté de présider mon jury de thèse. Je garderai le souvenir de votre accueil chaleureux dans votre bureau de l'hôpital Cochin où vous m'avez montré tout de suite un intérêt particulier pour mon sujet de thèse, ce qui m'a énormément touchée et encouragée.

A mon Directeur de thèse,

Monsieur David Almeras
Pharmacien chef de l'hôpital du Val-de-Grâce

Recevez ici l'expression de ma gratitude et de ma reconnaissance pour m'avoir proposé ce passionnant sujet de thèse, lors de mon stage de 5^{ème} année à l'hôpital du Val-de-Grâce. Je vous remercie de m'avoir confié ce travail de recherche, ainsi que pour votre aide.

Aux autres membres du jury

Monsieur Philippe Galanopoulos
Docteur en histoire, Conservateur à la Bibliothèque interuniversitaire de santé (BIUS) de Paris

Je tiens à vous remercier tout particulièrement pour votre indéfectible soutien, votre gentillesse, la qualité de vos conseils, votre présence à chaque instant à mes côtés et votre aide infiniment précieuse. J'ai été très impressionnée par l'étendue de vos connaissances. Soyez assuré de ma profonde reconnaissance.

Monsieur François-Marie Paillet
Ancien Professeur et pharmacien chef de l'hôpital du Val-de-Grâce

Je vous exprime mes plus sincères remerciements pour m'avoir si aimablement accueillie chez vous et m'avoir apporté votre aide à chacune de mes sollicitations. Un grand merci de m'avoir fait l'honneur d'accepter de faire partie de mon jury.

Monsieur le Professeur Jérôme Peigné
Professeur à la Faculté de Pharmacie Paris Descartes

Je vous remercie d'avoir aimablement accepté de faire partie de mon jury. Vous avez su rendre les cours de droit de la santé particulièrement intéressants. Soyez assuré de l'honneur que vous me faites.

Je remercie également,

**Monsieur Renaudeau, Monsieur Ferrandis et Monsieur Timbal,
Association des amis du musée du service de santé des armées au Val-de-Grâce**

Pour m'avoir aidée à l'élaboration de cette thèse et pour tous vos conseils avisés.

**Madame Garric,
Responsable des archives du musée du Val-de-Grâce**

Je vous adresse une pensée particulière pour m'avoir fourni un nombre considérable de dossiers d'archives.

Le personnel de la bibliothèque de l'Ecole du Val-de-Grâce et plus particulièrement Monsieur Fourny,

Un grand merci pour avoir eu la gentillesse de m'accompagner tout au long de mes recherches.

**Monsieur Jean-Pierre Lecoq,
Maire du 6^{ème} arrondissement de Paris**

Ami de longue date de ma famille, vous avez toujours répondu à mes sollicitations, je vous remercie très chaleureusement pour votre gentillesse et votre aide.

**A l'équipe de la pharmacie Japhet,
Monsieur Claude Japhet, Danielle, Besma et Sanae**

Un grand merci pour m'avoir accueillie parmi vous, pour avoir participé à ma formation et pour l'expérience que vous m'avez apportée.

Merci pour votre patience, vos conseils, votre gentillesse et pour tous les bons moments passés ensemble. Merci à mon maître de stage pour tous les surnoms amicaux que vous m'avez donnés et pour vos fameux seize petits papiers de posologie.

Ils se sont retrouvés, malgré eux, embarqués dans cette aventure palpitante :
ma mère et mes proches, merci pour tout.

A ma mère,

Merci pour ton soutien, ta présence durant toutes ces années qui ont été plus ou moins faciles. Tu as toujours été présente et très investie à mes côtés. Pour ta grande patience face à mon caractère changeant lors des révisions d'examens. Je te remercie pour ton amour et ton dévouement sans limite.

A François,

En souvenir de la rue Scipion et de ta présence rassurante auprès de ma mère.

A Sabine,

Un remerciement spécial pour ton amitié sans faille dans les moments les plus difficiles et pour ces longs weekends passés à travailler à mes côtés. Je n'oublierai jamais tes remarques et suggestions qui venaient colorer mes brouillons de thèse. Ton aide m'a été très précieuse.

**A tous mes amis de longue date,
A mes amis du Lycée Victor Duruy,**

Louise, Sabine, Valérie, Nicolas, Benjamin, Henrielle-Maud, Anthony... et tous ceux que j'oublie. A nos délires, nos bonheurs partagés ensemble. Que notre amitié dure toujours.

A mes chers amis de faculté,

Raphaël Esteban, Virginie, Adeline, Sophie, Lévi et Anne-Laure... avec qui j'ai partagé les bancs de la fac. Merci pour votre présence, votre écoute durant toutes ces années.

A toutes les personnes que j'ai rencontrées au cours de mon stage au Val-de-Grâce.

A Annabelle,

Je te remercie pour ta bonne humeur et ta gentillesse.

Ce travail n'aurait pu aboutir sans l'aide de nombreuses personnes. Que me pardonnent celles que j'oublie ici.

A ma grand mère,

Je sais que tu aurais été si fière. Tu es aujourd'hui présente dans mon cœur.

A la mémoire du Professeur François Tillequin, dont les cours de pharmacognosie étaient si passionnants.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	1
PREMIERE PARTIE : HISTORIQUE DE L'HOPITAL	3
I. De l'abbaye à l'ancien hôpital	4
I.1 Le faubourg Saint-Jacques.....	4
I.2 L'Abbaye du Val-de-Grâce et le Petit Bourbon	6
I.3 La Reine au Val-de-Grâce	8
I.4 L'église du Val-de-Grâce : remerciement à la Vierge Marie	9
II. Vers une orientation militaire du Val-de-Grâce	11
II.1 La naissance du Service de Santé des Armées	11
II.2 Le Val-de-Grâce pendant la Révolution française.....	11
II.3 L'installation de l'hôpital : une histoire compliquée.....	12
II.4 Un lien tendu entre l'hôpital du Val-de-Grâce et son école éponyme	15
II.4.1 La mise en place de l'hôpital d'instruction au Val-de-Grâce (1796-1836)	15
II.4.2 L'hôpital de perfectionnement (1836-1848)	16
II.5 L'Ecole du Val-de-Grâce : l'héritière de l'Ecole d'Application du Service de Santé des Armées (de 1850 à nos jours)	16
II.6 Les étudiants pharmaciens militaires et l'enseignement pharmaceutique.....	20
III. L'hôpital aujourd'hui	24
III.1 Bâtiments historiques et modernité médicale, difficile cohésion	24
III.2 Le projet de modernisation	25
III.3 Un hôpital à la hauteur de sa notoriété	27
DEUXIEME PARTIE : LES PHARMACIENS MILITAIRES.....	29
I. Le début des pharmaciens dans l'armée : de l'apothicaire du roy au pharmacien chimiste	30
I.1 La reconnaissance et l'autonomie progressive du corps pharmaceutique	30
I.2 L'émancipation du corps des pharmaciens militaires.....	32
I.2.1 Le formulaire	32
I.2.2 L'inspecteur des pharmacies	32
I.2.3 L'uniforme.....	33
I.2.4 Le magasin central	34
I.2.5 Le terme pharmacien.....	35
II. Le rôle du pharmacien dans l'armée	36
TROISIEME PARTIE : BIOGRAPHIES DES PHARMACIENS CHEFS DE L'HOPITAL.....	44
CONCLUSION	129
Références bibliographiques.....	132

INTRODUCTION

L'hôpital du Val-de-Grâce a connu une longue histoire avant de devenir l'établissement de renommée internationale qu'il est aujourd'hui. Les pharmaciens qui s'y sont succédés ont, au fil du temps, des conflits et des découvertes, façonné la mémoire de ce lieu.

Parce qu'il est chargé d'histoire, ce lieu n'a pas manqué de focaliser l'attention des chercheurs. On compte ainsi un nombre important d'écrits sur le Val-de Grâce pour son cadre bâti, son patrimoine architectural. La pharmacie militaire a, elle aussi, inspiré de nombreux auteurs, qui dans la plupart des cas appartiennent au corps des armées. Mais, il faut bien le reconnaître on ne retrouve pas d'ouvrage s'intéressant spécifiquement à la pharmacie et aux pharmaciens chefs de cet hôpital.

Parmi la bibliographie signalons la thèse sur « L'Hôpital Desgenettes (Lyon) et ses pharmaciens chefs, de 1831 à nos jours ». Cet hôpital est lui aussi un haut lieu du Service de Santé des Armées.

C'est, guidés par ce même objectif que nous avons entrepris, sous l'initiative de l'actuel pharmacien chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, le même travail de thèse, afin de faire connaître et mettre à l'honneur ses prédécesseurs.

Des recherches minutieuses et laborieuses dans les archives militaires, les annuaires de l'hôpital ou encore dans les dossiers d'Officiers, travail passionnant et souvent émouvant à la lecture de manuscrits datant de plusieurs siècles, ont permis la réalisation de cette thèse.

Malgré des recherches méticuleuses avec l'aide précieuse apporté par certains ouvrages, en particulier ceux de Monsieur Balland et Monsieur Blaessinger, il n'a pas toujours été possible d'illustrer au mieux les carrières et œuvres de certains de ces brillants pharmaciens militaires, l'accès et la consultation de nombreux documents militaires étant très limitée aux personnes civiles.

Ainsi, dans une première partie nous aborderons succinctement les grandes étapes qui ont vu la naissance du Val-de-Grâce et de l'hôpital. Ce travail n'a nullement la prétention de se présenter comme « l'histoire du Val-de-Grâce ». Seuls les grands moments de son histoire y sont évoqués.

Nous découvrirons ensuite l'évolution du pharmacien militaire : de l'apothicaire à l'actuel pharmacien des armées. Ce sera l'occasion de découvrir le métier de pharmacien militaire.

Enfin, dans une troisième et dernière partie, nous nous intéresserons à ces hommes de sciences qui ont su exercer leur art tant sur les champs de bataille que dans les grandes découvertes qu'ils ont pu faire. Nous découvrirons ces savants et combattants qui ont tous, à un moment de leur carrière, eu la charge notamment du service de la pharmacie de l'hôpital du Val-de-Grâce.

PREMIERE PARTIE :
HISTORIQUE DE
L'HOPITAL

L'histoire du Val-de-Grâce, en tant qu'hôpital militaire, débute avec la Révolution française. C'est dans un climat de réorganisation complète des institutions de soins que l'hôpital, puis l'école du Val de Grâce sont créés. Pour autant, l'implantation des bâtiments sur le site actuel remonte à une époque fort ancienne.

I. De l'abbaye à l'ancien hôpital

I.1 Le faubourg Saint-Jacques

Il faut remonter au Moyen Age pour retrouver des traces d'activité sur l'emplacement actuel de l'hôpital.

Dès le Moyen Age, l'actuelle rue Saint-Jacques est une voie romaine importante, pavée avec de grosses dalles de pierre. C'est une artère très fréquentée par des voyageurs qui se rendent du Nord au Sud de la Gaule.

La voie est alors sillonnée par de nombreux fidèles partant en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. C'est de cette époque que date l'implantation de plusieurs congrégations religieuses dans le faubourg. Le long de l'ancien chemin de ronde de l'hôpital la présence de coquilles Saint Jacques est le vestige de cette lointaine époque.



Figure 1 : Le Faubourg St Jacques
Extrait du site internet : revendeurs.rmngp.fr

Au XVII^{ème} siècle, le faubourg Saint-Jacques a gardé sa physionomie médiévale. Il abrite de nombreux couvents et établissements religieux. Les Chartreux sont installés en haut du Luxembourg, les Capucins à l'emplacement actuel de l'hôpital Cochin ; puis viendront s'établir les Ursulines, les Feuillantines, les Cisterciennes de Port-Royal et les Visitandines.

Une activité autre que religieuse a également façonné le visage du faubourg. Cette activité est liée à l'industrie de la pierre. En effet, l'ancienne voie romaine de Saint-Jacques reste, jusqu'au milieu du XVII^{ème} siècle, un lieu d'extraction de pierres à bâtir. Plusieurs dizaines de puits sont alors en activité, signalés par de grandes roues en bois. Ces carrières vont donner naissance à d'immenses souterrains convertis en catacombes à la fin du XVIII^{ème} siècle et au début du siècle suivant. Cette activité explique la présence d'une importante population de carriers et de plâtriers de modeste condition qui habite les lieux.

En 1765, une épidémie de petite vérole frappe brutalement la population du quartier, les secours sont insuffisants et l'Hôtel-Dieu ne peut accueillir ces malades. C'est pour remédier à cette situation dramatique que Jacques-Denis Cochin¹ décide la construction d'un nouvel hôpital dans le cadre de sa paroisse. Il emploie sa fortune, en 1780, à la fondation de cet établissement hospitalier. Il le destine naturellement aux pauvres du faubourg Saint-Jacques et surtout aux ouvriers des carrières. Découverte en 1913, la plaque de fondation de l'hôpital Saint-Jacques rappelle l'importante cérémonie qui fut organisée à l'occasion de la pose de la première pierre de l'établissement, le 25 septembre 1780. Entouré par de nombreux paroissiens, deux pauvres - Louis Buffet et Claude Milhaux - scellent deux plaques de cuivre et un écu d'argent dans les fondations du porche de l'hôpital.

L'ouverture de l'hospice Saint-Jacques-du-Haut-Pas a lieu au mois de juin 1782 ; il compte alors trente-huit lits. En 1784, il reçoit le nom de son créateur récemment disparu. L'hospice Cochin est rebaptisé hôpital Cochin en 1802 par le Conseil général des hospices².

¹ Jacques-Denis Cochin (1726-1783) curé de la paroisse Saint-Jacques-du-Haut-Pas à Paris.

² Le Conseil général des hospices, créé en 1801, réunit sous une même administration les hôpitaux, les hospices, les bureaux de bienfaisance et les secours à domicile. Le Conseil est composé d'une douzaine de notables nommés par le Ministre de l'Intérieur ; il se réunit sous la présidence du préfet de la Seine (Frochot à l'origine). L'Assistance publique de Paris remplace ce Conseil en 1849.

I.2 L'Abbaye du Val-de-Grâce et le Petit Bourbon

Le faubourg Saint-Jacques va accueillir une nouvelle congrégation religieuse aidée par Anne d'Autriche. C'est avec cette Reine que l'histoire du Val-de-Grâce commence à s'écrire et que ce faubourg verra émerger plus tard un nouvel établissement hospitalier.

Anne d'Autriche, n'a que 14 ans, lorsque, en 1615, elle est mariée au roi Louis XIII qui la délaisse. Elle se lie d'amitié avec une religieuse, Marguerite de Veny d'Arbouze. Cette religieuse est la Mère abbesse du couvent du Val-de-Grâce de Notre-Dame de la Crèche.



Figure 2 : Anne d'Autriche
P.P. Rubens – Musée du Louvre, Paris

Dans la Vallée de la Bièvre, à 12 km environ au Sud-Ouest de Paris, se trouvait un monastère de Bénédictines. Fondé au XI^{ème} siècle il portait le nom de Val Profond.

Au début du XVI^{ème} siècle, ce monastère n'était plus que ruine. En 1514, Anne de Bretagne, fille de François II et épouse du roi Charles VIII, lui donna le nom d'Abbaye du Val-de-Grâce de Notre-Dame de la Crèche, en signe de dévotion au mystère de la Nativité.

La Reine, très attachée à cette communauté de Bénédictines, souhaita la déplacer au faubourg Saint-Jacques. C'est le domaine du Petit Bourbon qui fit alors l'objet de son attention.

Ce domaine du Petit Bourbon a par ailleurs une longue histoire. Au milieu du XIII^{ème} siècle, Charles de Valois, fils du roi Philippe III, acquit une propriété dans le faubourg Saint-Jacques. Cette demeure est restée propriété des Valois pendant près d'un siècle. Elle devint propriété des Bourbon à la fin du XIV^{ème} siècle. Ce « fief des Valois » prit donc le nom de « Petit Bourbon ».

Louise de Savoie demanda à son fils François I^{er} de lui céder le Petit Bourbon pour l'offrir à son médecin personnel Jean Chapelain. Cet événement marque la première occupation de l'endroit par le corps médical en 1528.

Selon une légende, durant les guerres de religions, lors du siège de Paris le 1^{er} novembre 1589, Henri de Navarre (Henri IV) se rapproche de Paris sous un épais brouillard. Avec trois mille fantassins et trois mille chevaux, il s'empare en moins de deux heures des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain. Devant le faubourg Saint-Jacques, fatigué, il se repose quelques heures sur un lit de paille fraîche dans une salle du Petit Bourbon. Le premier combattant de l'armée française inaugure ainsi sans le savoir ce qui deviendra l'un des plus importants hôpitaux militaires français.

Devant l'insistance d'Anne d'Autriche, Louis XIII lui donne son accord. Le 7 mai 1621, elle achète donc aux descendants de Jean Chapelain le domaine du Petit Bourbon pour la somme de 36 000 livres.

La Congrégation s'installe au cours de l'année 1621 sur le site du Petit Bourbon, dans un ensemble de trois corps de bâtiments qui devient dès lors le « Val-de-Grâce ».

La providence devait réunir ces deux maisons, l'une monastique, l'autre princière, pour en faire une magnifique institution, mi-couvent mi-palais. Deux femmes, unies de piété et d'affection, vont

présider à la destinée du Val-de-Grâce : Anne d'Autriche, Reine de France, va lui donner sa splendeur et Marguerite Veny d'Arbouze, l'abbesse, lui donnera son âme.

I.3 La Reine au Val-de-Grâce

Quand la congrégation s'installe, un premier constat s'impose : les bâtiments du Petit Bourbon sont inadaptés pour des religieuses. Il faudrait y édifier une petite église et un cloître. Mais les religieuses sont pauvres et n'ont pas les moyens de réaliser de tels travaux. Par ailleurs, la Reine souhaite pouvoir y séjourner et trouver auprès de cette communauté le refuge qu'elle cherche contre les angoisses de sa stérilité, les froideurs de son époux et les persécutions du Cardinal Richelieu, ministre de Louis XIII³. Elle désire y posséder un appartement afin d'y méditer, d'y prier et de pouvoir s'entretenir avec l'abbesse. La Reine pose la première pierre du cloître le 31 juillet 1624.

L'année 1637 est marquée dans l'Histoire de France par deux événements dans lesquels l'abbaye du Val-de-Grâce est directement impliquée :

- Le premier est « l'affaire du Val-de-Grâce » :

La Reine se retirait souvent dans ce monastère, dont elle protégeait tout spécialement les religieuses, et pouvait entretenir hors de tout contrôle une correspondance avec son frère Philippe IV, Roi d'Espagne. La France était alors en guerre contre l'Espagne depuis 1635. Or la reine n'hésitait pas à livrer des informations confidentielles aux souverains d'Espagne et d'Angleterre concernant les intentions du gouvernement et des précisions sur les mouvements des troupes françaises.

La souveraine eut le tort de se livrer à des complots contre la politique du Cardinal Richelieu et de se livrer à une correspondance secrète avec les ennemis de la France.

C'est pourquoi cet épisode qui éclate en 1637 est également connu sous le nom de « trahison de la Reine » ou encore des « lettres espagnoles ».

En réalité, Richelieu parfaitement au courant, prévint Louis XIII qui fit ordonner une perquisition au Val-de-Grâce le 14 août 1637. Elle fut effectuée par le garde des Sceaux Pierre de Séguier et

³ BAZOT, Maurice. *Le Val-de-Grâce deux siècles de médecine militaire*. Paris : Hervas, 1993, p 42-43.

l'archevêque de Paris Jean-François de Gondi. Avertie à temps par Pierre de Séguier, ami de la reine, l'abbesse put faire disparaître les documents compromettants et l'on ne trouva rien. Le Roi pardonna, mais interdit à la Reine de revenir au Val-de-Grâce.

- Le second évènement, chargé d'espoir, sera la naissance de Louis XIV.

I.4 L'église du Val-de-Grâce : remerciement à la Vierge Marie

L'héritier tant désiré tarde à venir. La Reine, très croyante, fait le vœu d'élever un « Temple magnifique » si Dieu lui envoie un fils. Après vingt-trois années de mariage, elle est exaucée. Louis Dieudonné, futur Louis XIV, naît le 5 septembre 1638 au château de Saint-Germain-en-Laye.

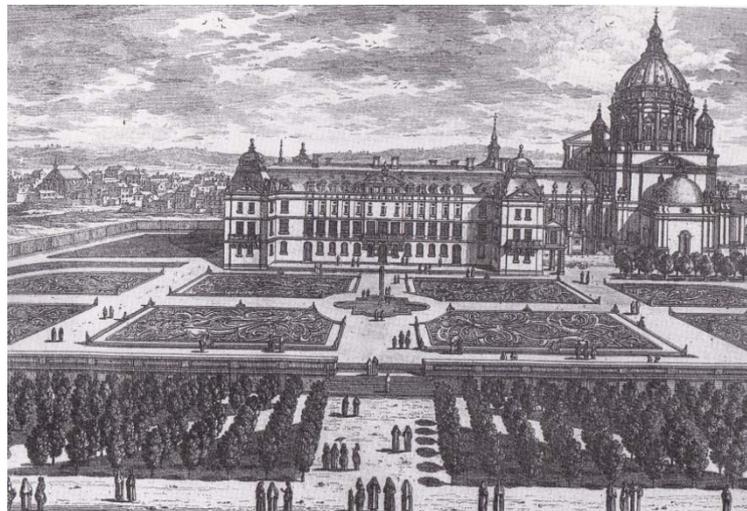


Figure 3 : Vue et perspective du Val-de-Grâce du côté du jardin
Gravure par Adam Perelle (1638-1695)
Extrait de l'ouvrage: Le Val-de-Grâce deux siècles de médecine militaire

Dès qu'elle fut sûre de sa grossesse et sûre qu'elle la mènerait à terme, elle demanda à Mansart, architecte de la couronne, de dresser les plans de l'Eglise qu'elle avait promis. Le coût de ces travaux s'avérait très élevé. La Reine dût attendre d'être régente, avec les pleins pouvoirs et maîtresse du budget, pour que le début des travaux soit ordonné. Ainsi, à la mort de son mari Louis XIII en 1643, devenue toute puissante la Reine remplit sa promesse.

La première pierre fut posée le 1er avril 1645 par Louis XIV alors âgé de 7 ans. Dix ans après, son frère Philippe, Duc d'Orléans, posa celle du cloître.

Mansart entreprit la consolidation des anciennes carrières se trouvant sous le Val-de-Grâce. Il reprit sans cesse son projet ce qui entraîna des dépenses importantes. En conséquence, il fut renvoyé peu après le début des travaux.

Jacques Le Mercier, architecte du Roi qui entreprit notamment les grands travaux du Louvre, reprit la direction des travaux en 1647 et ce, jusqu'à sa mort en 1654. Pierre Le Muet, ingénieur du Roi, lui succéda en 1655.

C'est en 1665, après vingt ans de travaux, que l'église et le monastère furent enfin terminés. Anne d'Autriche devait mourir un an après, le 22 janvier 1666.

Elle avait fait édifier cette église en l'honneur de la Vierge Marie pour remercier le Ciel de lui avoir accordé un enfant. L'ex-voto de la Reine se retrouve sur le fronton du porche : « *iesu nascenti virginio matri* », (à Jésus naissant et à sa mère la Vierge) faisant allusion à la Vierge Marie enfantant Jésus.



Figure 4 : L'Eglise du Val-de-Grace avec l'ex-voto de la Reine
Extrait du site internet : photos-france.net

II. Vers une orientation militaire du Val-de-Grâce

II.1 La naissance du Service de Santé des Armées

Le 17 janvier 1708 est une date importante : c'est la date à laquelle un Edit royal de Louis XIV crée un Service de Santé permanent qui dépend du service de l'Intendance. C'est la création d'un corps de santé militaire pourvu de locaux, d'un matériel et d'un personnel. En effet, avant cette date, les capitaines des grandes compagnies et les colonels propriétaires de leurs régiments recrutaient eux-mêmes des chirurgiens plus attachés à leur personne qu'à leur troupe. Cependant, la création réelle du Service de Santé date du Règlement du 20 décembre 1718 qui institue un corps d'Officiers de santé et précise les fonctions et attributions des médecins, chirurgiens et apothicaires.

Avec l'édit de 1708, on compte une cinquantaine d'hôpitaux militaires en métropole qui se différencient des vieux hospices et sont précurseurs des hôpitaux modernes par deux innovations : l'adaptation aux soins des blessés de guerre et des malades atteints d'affections graves et aiguës, et l'introduction de l'enseignement dans les hôpitaux amphithéâtres.

II.2 Le Val-de-Grâce pendant la Révolution française

La Révolution française disperse les religieuses du Val-de-Grâce. En 1790, les Bénédictines, comme tous les membres des ordres religieux, sont expulsées de leur couvent.

L'abbaye subit quelques dommages, mais le monument est tout de même sauvé de la destruction.

En 1790, l'abbaye royale du Val-de-Grâce, devenue bien national à la Révolution, est fermée.

Deux actes importants ont préparé ce changement :

- le premier est l'ordonnance du 20 juillet 1788 qui démantèle, pour des raisons d'économie, le remarquable équipement hospitalier militaire mis en place pendant les deux règnes précédents et réduit le nombre des hôpitaux militaires de 90 à huit. Mais les guerres révolutionnaires et la levée

en masse montrent la nécessité d'un réseau efficace d'hôpitaux militaires, à l'intérieur du territoire comme aux frontières ;

- le second est le décret du 8 novembre 1789 attribuant à la Nation les biens des congrégations dissoutes.

La vocation hospitalière du Val-de-Grâce est directement issue de la Révolution française. Durant cette période, les bâtiments disponibles sont utilisés pour les soins des blessés et des malades ; c'est ainsi que le Val-de-Grâce est amené à occuper une place prépondérante dans le système des soins.

II.3 L'installation de l'hôpital : une histoire compliquée

Le premier document connu sur la transformation du Val-de-Grâce date du 11 mai 1793. Il s'agit d'un rapport au Conseil de Santé établi par Bayen, Desoteux et Coste⁴. Il fallait s'assurer que les locaux permettaient l'installation d'un hôpital militaire. Après une sérieuse inspection, ils rédigèrent le rapport⁵ qui allait permettre à la Convention, par le décret du 31 juillet 1793, d'autoriser le Ministre de la Guerre à y installer un hôpital militaire. Le Val-de-Grâce devient alors Maison Nationale du Val-de-Grâce.

⁴ Pierre Bayen (1725-1798), pharmacien, Inspecteur général des Armées de la République. Louis Desoteux ou Dezoteux, chirurgien, membre du Conseil de Santé des armées. Jean-François Coste (1741-1819), médecin en chef des Armées, membre du Conseil de santé des armées.

⁵ Archives nationales, BB 34.1, carton 46, n°2999.

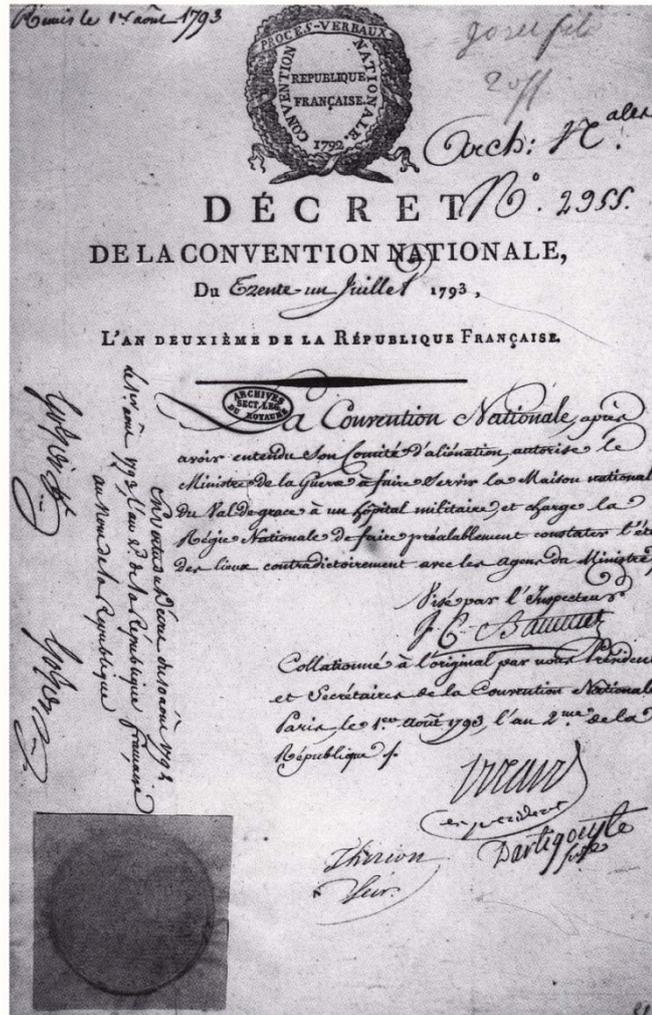


Figure 5 : Décret de la Convention nationale du 31 juillet 1793
Archives nationales, BB 34.1, carton 46, n°2999

Le rapport indique que les locaux et l'emplacement se prêtaient parfaitement à cette installation. Il cite, entre autres, la salubrité particulière des lieux : les vastes jardins de l'ancien couvent assurent un air pur et sans cesse renouvelé aux malades et aux blessés militaires. On évoqua alors les travaux à y effectuer afin d'accueillir facilement un millier de malades.

Le 3 novembre 1793, le premier médecin chef est nommé au Val-de-Grâce. Il s'agit de Jacques Ambroise Laubry⁶.

Le Val-de-Grâce va connaître différents usages avant de devenir l'hôpital militaire tel qu'il avait été envisagé en première intention.

⁶ Jacques Ambroise Laubry (1755 -1822), médecin en chef d'armée, 1^{er} médecin chef du Val-de-Grâce.

Citons l'article 1er du décret du 25 février 1794 : « Les bâtiments, cours, jardins et dépendances du ci-devant couvent du Val-de-Grâce qui avaient été destinés pour former un hospice d'humanité militaire serviront à faire un hospice pour les enfants de la patrie et loger les filles et femmes indigentes pour y faire leurs couches⁷ ». La Convention nationale va donc destiner le Val-de-Grâce aux enfants trouvés et y placer l'ancienne maternité de l'Hôtel Dieu. Ce sera l'hospice de la Maternité.

En parallèle, le comité de Salut public, par son arrêté du 19 juin 1795, décide qu'il sera créé à Paris dans l'hôpital du Gros-Caillou « une école clinique de médecine, de chirurgie et de pharmacie qui servirait de modèle pour les institutions de ce genre...⁸ ». Cependant, l'organisation prévue au Gros-Caillou est presque impossible.

En juillet 1795, le Conseil de Santé propose de transférer l'hôpital du Gros-Caillou au Val-de-Grâce et d'y installer la clinique. Cet hôpital, situé près du Champ de Mars, était devenu désuet et insuffisant.

Au Val-de-Grâce, les travaux sont tout de même réalisés en vue d'y loger les enfants. Le 13 juillet 1795, des enfants et des nourrices y font leur entrée pour peu de temps. Ils occuperont le Val-de-Grâce jusqu'au 13 août 1795, puis seront transférés au Gros-Caillou.

Peu après, le 2 octobre 1795, avec le décret de la Convention nationale, le Val-de-Grâce devient un hôpital pour la légion de police. Cette légion créée le 27 juin 1795 remplace les différents corps de gendarmerie qui existaient à Paris (infanterie et cavalerie). L'hôpital militaire du Val-de-Grâce, avec sa destination spéciale, va enfin pouvoir être organisé. Les premiers malades sont reçus au début du mois de novembre 1795. Vingt médecins et chirurgiens y sont alors affectés ainsi que dix pharmaciens, parmi lesquels le chirurgien Percy, le médecin Gilbert et le pharmacien Bruloy⁹.

C'est ainsi que, dans les bâtiments inoccupés sous la Révolution, le monastère devient hôpital militaire sous le nom de Maison Nationale du Val-de-Grâce.

⁷ BOUVET, Maurice. « Les origines de l'hôpital du Val-de-Grâce et ses premiers pharmaciens (de 1793 à 1815) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1939, n° 107, p 129.

⁸ Ibid, p 130.

⁹ Pierre-François Percy (1754 - 1825), chirurgien en chef des armées. Nicolas-Pierre Gilbert (1751-1814), médecin en chef du Val-de-Grâce. Sabin-Joseph Bruloy (1752-1816) pour les détails biographique voir supra pp 46-48.

II.4 Un lien tendu entre l'hôpital du Val-de-Grâce et son école éponyme.

II.4.1 La mise en place de l'hôpital d'instruction au Val-de-Grâce (1796-1836)

C'est à la fin du mois d'octobre 1795 que le monastère du Val-de-Grâce devient effectivement hôpital militaire. Mais c'est en 1796, au début du Directoire, qu'il évolue en hôpital d'instruction. Médecine, chirurgie et pharmacie militaire y sont dès lors enseignées.

La vocation d'instruction de l'hôpital du Val-de-Grâce est confirmée par le règlement du 19 mai 1796. Ce règlement établit quatre hôpitaux d'instruction, ajoutant précisément le Val-de-Grâce aux trois anciens hôpitaux de Lille, Metz et Strasbourg.

Déjà, en 1747, dans les trois hôpitaux de province, la formation des futurs médecins et chirurgiens majors des régiments était définie par une ordonnance de Louis XV. Par la suite, le règlement du 23 décembre 1774 avait créé dans ces trois hôpitaux des amphithéâtres « destinés à former en médecine, chirurgie et pharmacie, des Officiers de santé des hôpitaux militaires du Royaume et des Armées ». Il fixait les modalités de l'enseignement : stages, contrôle continu des connaissances, concours pour éviter la faveur et la brigue et prix annuels pour éveiller l'émulation.

Les quatre hôpitaux d'instruction sont dotés d'un amphithéâtre d'anatomie, d'un laboratoire de chimie et de pharmacie ainsi que d'une salle pour les leçons et conférences. Cette organisation leur confère un statut hospitalo-universitaire avant l'heure¹⁰.

Au Val-de-Grâce, le 26 octobre 1796, a lieu la première séance inaugurale présidée par le médecin inspecteur Coste, avant la reprise des cours.

Les débuts sont brillants, marqués par la présence et l'enseignement des médecins et chirurgiens les plus illustres des armées de la République. Le baron Desgenettes¹¹ occupe la Chaire de physiologie, clinique médicale et hygiène militaire, et le baron Dominique Larrey¹² occupe celle de médecine opératoire et d'anatomie. Leurs premiers élèves sont au nombre de quarante-cinq : dix médecins, vingt chirurgiens et quinze pharmaciens entrés pour trois ans. Mais très vite, en 1800, les guerres napoléoniennes les rappellent sur les lieux des combats et l'enseignement est progressivement suspendu.

¹⁰ FOUCAULT, Michel. *Naissance de la clinique*. Paris : Quadrige/Presses Universitaires de France, 1963.

¹¹ René Nicolas Dufriche baron Desgenettes (1762-1837), médecin de la Grande Armée.

¹² Baron Dominique-Jean Larrey (1766 - 25 1842), chirurgien en chef de la Grande Armée.

Durant tout le Consulat et l'Empire, il n'y aura d'autre enseignement que celui fait sur le champ de bataille, à la faveur des trêves et des armistices.

Le renouveau vient sous la Restauration : Louis XVIII rétablit les hôpitaux d'instruction de Paris, Lille, Metz et Strasbourg. Le 1er juillet 1816, la cérémonie de réouverture des cours au Val-de-Grâce revêt un faste particulier. Elle est une fois encore présidée par le médecin inspecteur Coste.

Le Val-de-Grâce a donc été hôpital d'instruction de 1796 à 1800, puis de 1816 à 1836.

II.4.2 L'hôpital de perfectionnement (1836-1848)

Le développement de l'hôpital se poursuit sous la Monarchie de Juillet avec la construction de trois bâtiments hospitaliers supplémentaires dans les jardins. Le rôle du Val-de-Grâce est précisé par ordonnance du 12 août 1836 : il devient hôpital de perfectionnement. A ce titre, il reçoit les élèves issus des hôpitaux d'instruction de Lille, Metz et Strasbourg. Ainsi, pour la première fois, la formation initiale des Officiers de santé s'achève par un passage obligatoire dans un établissement unique : le Val-de-Grâce.

L'hôpital de perfectionnement dispense désormais un enseignement en clinique interne, pathologie médicale, hygiène, médecine opératoire et appareil, chimie et toxicologie, histoire naturelle et matière médicale, botanique et préparation des médicaments, physiologie, anatomie pathologique.

Pour la première fois dans l'histoire du Service de Santé, l'hôpital parisien se voit réserver une place privilégiée.

II.5 L'Ecole du Val-de-Grâce : l'héritière de l'Ecole d'Application du Service de Santé des Armées (de 1850 à nos jours)

Après 1848, les idées des élèves un peu trop républicaines pour l'époque, entraînent la suppression temporaire des hôpitaux d'instruction. Louis-Napoléon Bonaparte signe le 24 avril 1850 le décret qui ferme les hôpitaux d'instruction et l'hôpital de perfectionnement à compter du

1er mai 1850. Le Service de Santé n'assumera plus lui-même la formation de base de ses élèves : il la confiera aux établissements d'enseignement supérieur de l'université.

L'armée a néanmoins besoin de médecins et l'Assemblée nationale est alertée de la situation. Le Conseil de santé s'efforce de convaincre qu'il ne suffit pas de recruter directement des médecins dans les facultés, car il faut encore les initier à l'activité réglementaire et professionnelle nécessaire aux armées. Finalement, devant les protestations unanimes, le Val-de-Grâce est rétabli dans des fonctions élargies. L'année 1850 marque une date importante dans l'histoire de l'enseignement dans cet établissement. Le Général Hautpoul, Ministre de la Guerre, institue au Val-de-Grâce « l'Ecole d'Application de la Médecine Militaire » par décret du 9 août 1850.

Dès lors, les missions et les structures sont fixées. L'article premier du décret stipule : « Les Elèves des Facultés de Médecine et des Ecoles Supérieures de Pharmacie qui se présentent pour être admis dans le Corps de santé de l'Armée de Terre, sont soumis à un stage préalable d'un an (...) au Val-de-Grâce¹³ ». Cette école a longtemps été réservée aux médecins et pharmaciens de l'Armée de Terre.

Les rôles deviennent simples : aux facultés, la formation initiale et à l'école d'application, la pratique spécifique.

En 1851, toutefois, le sort de l'école du Val-de-Grâce n'est pas encore définitivement arrêté. C'est une période de bouillonnement politique qui va, après le coup d'état, aboutir à la proclamation du Second Empire et l'avènement de Napoléon III. L'armée est en pleine réorganisation. Une simple modification de forme est apportée dans le titre de l'école à la suite de la proclamation de l'Empire. Par décret du 6 janvier 1853, il devient en effet : Ecole impériale d'application de médecine et de pharmacie militaires. Les effectifs de civils recrutés devenaient trop faibles et diminuaient d'année en année. Lorsque la guerre de Crimée éclate en 1854, le déficit en médecins et pharmaciens s'aggrave : il y a de nombreuses victimes parmi les Officiers de santé. La nécessité s'impose d'abandonner le mode de recrutement instauré en 1850 et de revenir à la formation des élèves dans une école préparatoire. C'est ainsi que le projet du médecin inspecteur Lévy consistant à rétablir les hôpitaux d'instruction permet l'ouverture en 1856 de l'Ecole impériale du Service de Santé militaire à Strasbourg.

¹³ BAZOT, Maurice. *Le Val-de-Grâce enseignement et culture*. Paris : Glyphe & Biotem, 2004, p 70

L'École de Strasbourg voit le jour le 12 juin 1856. Elle a pour mission de « grouper et maintenir pendant leurs études, sous la discipline militaire, les étudiants en médecine et en pharmacie qui se destinent au service de l'Armée ». Cette école accueille les élèves pharmaciens à partir de 1864 et celle du Val-de-Grâce leur permet de parachever leur formation scientifique et professionnelle.

Pour l'enseignement de son personnel médical, le Service de Santé est alors doté de :

- l'École impériale du Service de Santé Militaire de Strasbourg
- et l'École d'application de la médecine et de la pharmacie militaires du Val-de-Grâce à Paris. A la chute de l'Empire en 1870, le titre change à nouveau pour : École d'Application du Val-de-Grâce.

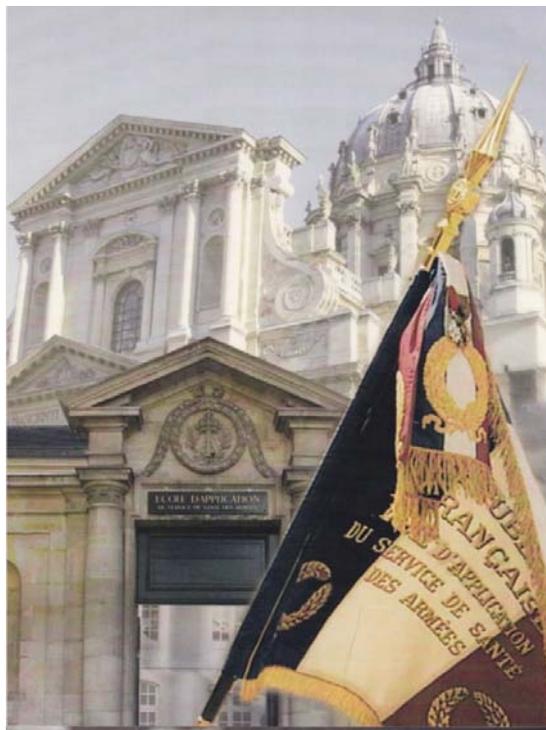


Figure 6 : Entrée de l'École d'application
Extrait de l'ouvrage: Le Val-de-Grâce enseignement et culture

Cependant, au moment de la défaite de 1870, l'école préparatoire de Service de Santé militaire de Strasbourg est fermée. Les élèves militaires nommés chaque année sont alors répartis, à leur convenance, dans les villes possédant à la fois un hôpital militaire et une école de pharmacie et de médecine.

Il devient difficile de former les élèves militaires répartis partout sur le territoire ; il faut donc trouver une solution à la fermeture de l'école de Strasbourg. La nécessité de créer une nouvelle école du Service de Santé militaire s'impose. C'est à Lyon, avenue Berthelot, qu'elle est installée en 1888. Les élèves pharmaciens n'y sont admis qu'en 1919, après les combats de la Grande Guerre.

Durant la Seconde Guerre mondiale, les années d'occupation mettent l'Ecole du Val-de-Grâce en sommeil pour une très longue période. L'envoi immédiat aux armées de tout son personnel enseignant oblige la fermeture de l'Ecole. Sans attendre l'arrivée des libérateurs de l'armée du Général Leclerc, dans un Paris encore occupé, le drapeau français est hissé solennellement à l'entrée de l'Ecole. A la libération en 1945, elle rouvre ses portes sous la direction du Médecin général inspecteur Hugonot.

L'Ecole a entre temps changé encore plusieurs fois de nom, mais elle a conservé ses missions principales. En 1993, elle a pris le nom d'Ecole d'application du Service de Santé des Armées. La dernière appellation date du 1^{er} octobre 2005. Il s'agit actuellement de « l'École du Val-de-Grâce ».



Figure 7 : Entrée de l'Ecole du Val de Grâce
Extrait du site internet du bureau des internes du Val-de-Grâce

Telle est brièvement esquissée l'histoire de l'école d'application : depuis plus de 200 ans, le Val-de-Grâce est un lieu d'excellence de la médecine militaire.

Qu'il se soit appelé hôpital militaire général, hôpital d'instruction, hôpital de perfectionnement ou encore école d'application, c'est là qu'on été formées les nombreuses promotions qui ont mis en application l'enseignement technique et les leçons qu'elles avaient reçues.

II.6 Les étudiants pharmaciens militaires et l'enseignement pharmaceutique

Les racines profondes de l'enseignement pharmaceutique au Val-de-Grâce remontent à la création de l'hôpital d'instruction en 1796.

Les élèves se destinant à la pharmacie militaire y sont alors admis, après concours, pour une durée maximum de trois ans.

L'enseignement est donné par deux professeurs pharmaciens :

- le pharmacien chef de l'hôpital, qui traite de l'histoire naturelle et des médicaments des trois règnes,
- son adjoint, à qui incombe l'étude descriptive et pratique des opérations pharmaceutiques.

Tous les jeudis, les Officiers de santé et les professeurs font une conférence publique sur les cas intéressants.

Dès 1800, l'enseignement est supprimé au Val-de-Grâce faute d'élèves et de professeurs car ils sont envoyés aux armées. Il ne sera rétabli qu'en 1816.

A cette date, on retrouve parmi les professeurs de grands noms comme Desgenettes, Barbier, Lodibert et Broussais¹⁴.

A partir de 1816, la section pharmacie est étoffée : un démonstrateur vient prendre place aux côtés des deux professeurs. L'enseignement, remanié, comporte des conférences théoriques sur la chimie médicale et pharmaceutique, la botanique, la matière médicale, ainsi que des leçons pratiques sur la préparation des médicaments. Par la suite, on y ajoute la physique, la toxicologie et la météorologie.

La chimie n'occupe pas une grande place dans cet enseignement avant 1836.

En 1836, l'Hôpital d'instruction du Val-de-Grâce devient hôpital de perfectionnement.

¹⁴ Joseph-Athanase Barbier (1767-1846), chirurgien en chef adjoint du Val-de-Grâce. Jean Antoine Bonaventure Lodibert (1772-1840) pour les détails biographique voir supra pp 61-63, François-Joseph-Victor Broussais (1772-1838), médecin et chirurgien militaire français.

La durée des études est portée à cinq ans. Désormais, les étudiants bacheliers ayant passé deux ans dans les hôpitaux d'instruction de province sont admis pour une durée d'un an.

A la fin de cette troisième année, ils concourent tous pour le grade de chirurgien sous-aide.

Après deux autres années de séjour dans les hôpitaux militaires, ils passent un concours, pour l'un des grades suivants :

- chirurgien aide-major,
- pharmacien aide-major.

Jusqu'en 1850, pour être nommé pharmacien aide-major, il faut obligatoirement passer par le grade de chirurgien sous-aide. Ce technicien est donc bivalent et peut être employé soit au service de la chirurgie, soit à celui de la pharmacie.

A l'usage, les résultats se sont révélés déplorables. En effet, la formation pharmaceutique n'était pas assez approfondie. Les connaissances et méthodes particulières à l'exercice de la pharmacie ne pouvaient pas s'acquérir sans une formation de base spécifique. On a alors constaté de nombreuses négligences dans la préparation, la conservation, et la gestion des médicaments. Dès lors, seuls les officiers possédant le diplôme de pharmacien sont admis à exercer la pharmacie dans l'armée et sont, par conséquent, préparés dès le début de leur carrière à leurs fonctions particulières.

De 1836 à 1850, onze professeurs se répartissent l'enseignement, parmi lesquels on retrouve Broussais, Alquié, Gama et Sedillot, mais aussi Michel Lévy, Baudens, Hippolyte Larrey ou encore Poggiale.

En 1856, Michel Lévy¹⁵ est nommé à la tête de l'École du Val-de-Grâce. Il y reste treize ans et peut être considéré comme son véritable fondateur. Il met au point son règlement intérieur et le programme de son enseignement. Michel Lévy obtient l'indépendance de l'école vis-à-vis de l'hôpital et lui fait ouvrir une entrée spéciale. Il fait édifier deux amphithéâtres (toujours utilisés) ainsi que les laboratoires de physique et de chimie. L'école a gardé la même apparence depuis cette époque. Il augmente par ailleurs la capacité de l'hôpital en faisant construire dans les jardins deux pavillons à deux étages pour une capacité totale de presque trois cents lits.

¹⁵ Michel Lévy (1809-1872), médecin inspecteur, directeur de l'École du Val-de-Grâce.



Figure 8 : Michel Lévy
Extrait de l'ouvrage: Le Val-de-Grâce deux siècles de médecine militaire

Lors de l'installation de l'École d'Application de la Médecine Militaire en 1850, le Val-de-Grâce ne reçoit plus que des titulaires de diplômes de pharmacien et de docteur en médecine. Les élèves civils admis à servir dans l'armée accomplissent un stage d'un an. Ce stage est destiné à familiariser les stagiaires avec les principaux aspects de la médecine militaire. Les conférences ont un caractère essentiellement pratique. Elles ont notamment pour objet la pharmacie militaire d'après le formulaire utilisé dans l'Armée, la comptabilité pharmaceutique, l'hygiène, la chimie appliquée à l'hygiène et aux expertises dans l'armée.

A cette époque, l'enseignement comprend cinq Chaires. Les premiers titulaires nommés par voie de concours sont les médecins Godelier et Champouillon, les chirurgiens Hippolyte Larrey et Lusterman et le pharmacien Poggiale.

Le règlement du 13 Novembre 1852 institue six Chaires à l'École d'Application du Val-de-Grâce, dont une dite « de toxicologie et de chimie » réservée à un professeur pharmacien, secondé par un agrégé de chimie.

Dès 1852, les travaux pratiques de chimie représentent une part importante de l'activité des stagiaires. Ces derniers sont également familiarisés avec les opérations techniques et comptables du service pharmaceutique, auxquelles ils consacrent chaque matinée.

Le cours de pharmacie comprend quant à lui l'étude des plantes fraîches. Dans l'enceinte du Val-de-Grâce existait un jardin botanique avec serres, abondamment pourvu et confié à un conservateur pharmacien sous l'autorité du Professeur de toxicologie et de chimie. Ce jardin d'enseignement exploité pour la culture de certaines plantes médicinales a fait place à un potager, puis il a complètement disparu vers 1890.

On construit vers 1856 le pavillon de la chimie en utilisant l'ancien château d'eau du monastère. Le petit et le grand amphithéâtre ainsi que la bibliothèque et les bâtiments hospitaliers dans les jardins datent également de cette époque.

Jusqu'en 1864, les pharmaciens admis au Val-de-Grâce se recrutent uniquement parmi les civils.

De 1864 à 1870, les élèves sont formés à l'Ecole supérieure de pharmacie de Strasbourg. Après 1870, à la fermeture de l'école de Strasbourg, ils doivent accomplir leurs études à l'école de Lyon.

Depuis 1920 et aujourd'hui encore, les étudiants en pharmacie sont admis à l'Ecole du Service de Santé Militaire de Lyon. Cette école était déjà ouverte dès 1889 aux étudiants en médecine.

A l'issue de leur scolarité, les étudiants viennent accomplir un stage de six mois à l'école d'application du Val-de-Grâce. Le recrutement peut se faire aussi, parmi les pharmaciens civils admis directement au Val-de-Grâce, à la suite d'un concours spécial. Ces derniers effectuent leur stage au Val-de-Grâce dans les mêmes conditions que leurs camarades militaires.

III. L'hôpital aujourd'hui

III.1 Bâtiments historiques et modernité médicale, difficile cohésion

Aux anciens bâtiments de l'abbaye, ont été ajoutés d'autres bâtiments, plus ou moins disparates, construits ou aménagés au fil des siècles. Cependant, ni leurs dimensions, ni leurs dispositions intérieures ne permettaient de les adapter aux techniques hospitalières modernes.

En se développant, les techniques médicales ont progressivement rendu les locaux inadaptés.

La vétusté des lieux, l'inconfort des locaux et les exigences des normes et techniques médicales modernes, devenues incompatibles avec les contraintes d'un bâtiment classé, ont rendu nécessaire la construction d'un hôpital moderne, à la hauteur de la notoriété acquise, capable de prendre la relève de ce haut lieu de la médecine militaire et dont la construction est envisagée dès 1921.

Le Val-de-Grâce doit évoluer, s'agrandir et se perfectionner. De plus en plus s'impose la modernisation de ses services afin qu'ils soient conformes aux progrès de l'hygiène hospitalière, de la technique sanitaire et du développement incessant des sciences médicales. Inutile pour cela d'envisager un déplacement de l'hôpital. En effet, il dispose d'une surface libre suffisante pour y édifier toutes les constructions nécessaires à son agrandissement et à sa modernisation sans endommager ses beaux et grands jardins.



Figure 9 : Vue aérienne de l'hôpital et des jardins
Cliché ECPA

Un projet d'extension du Val-de-Grâce est à l'étude et déjà matérialisé au Salon des beaux arts de 1930. Il prévoit l'édification de nouveaux bâtiments disposés à la périphérie du terrain, en bordure du boulevard de Port Royal¹⁶. Par leur éloignement, ils ne pourraient compromettre l'aspect harmonieux du cloître.

III.2 Le projet de modernisation

Il aura fallu une cinquantaine d'années pour que le plan directeur élaboré en février 1970 soit accepté. Il est l'œuvre d'une équipe d'architectes dont Chatelin, Pottier et Roux-Spitz. Les jardins devaient être restaurés dans leur aspect du XVIIème siècle, dégagant le bâtiment et la chapelle.

Ainsi, un nouvel hôpital va être édifié. Les bâtiments de l'abbaye sont conservés ; et pour respecter le cadre architectural du XVIIème siècle, il est construit dans la partie basse des jardins.

¹⁶ Intranet de l'hôpital, consulté le 7 août 2012.

Sa hauteur, de dix étages, s'aligne sur la toiture du cloître. Ces impératifs de hauteur maximale du nouveau bâtiment découlent du Ministère des Affaires Culturelles suite au premier classement parmi les monuments historiques datant de 1862. La contrainte de hauteur va donc obliger à enterrer presque la moitié de l'hôpital.

En définitive, le permis de construire, accordé le 18 mars 1974, consacre une solution d'équilibre qui comporte :

- la construction d'un monobloc semi-enterré,
- la démolition ultérieure des bâtiments disparates implantés entre le monobloc et la partie historique,
- et la remise en l'état du XVII^{ème} siècle des bâtiments abbatiaux et des jardins.

Un hôpital transitoire s'avère nécessaire pour la période qui recouvre la destruction des anciens bâtiments et la construction du nouveau. Les patients abandonnent donc pour un temps le Val-de-Grâce pour le Val-de-Marne et l'hôpital Bégin dont l'ouverture date de 1970.

La construction débute en février 1975, elle est totalement achevée en septembre 1978.

La maîtrise d'œuvre est assurée par la Direction des Travaux du Génie de Paris, qui a créé un arrondissement des travaux spécialement consacré à cette opération. La maîtrise d'ouvrage revient au Service de Santé, représenté par le Médecin Général Inspecteur Demarty, Directeur du programme.

L'opération « monobloc » débute en février 1975 par des travaux d'excavation d'une ampleur exceptionnelle (250 000 m³ de déblais), qui permettent d'asseoir les niveaux inférieurs sur le sol des carrières souterraines et sur une vaste emprise, en aménageant autour d'eux des cours anglaises. La construction proprement dite est terminée en juillet 1978, ce qui porte à trois ans et demi la durée du chantier. Quarante entreprises, coordonnées par une société d'ordonnancement, ont travaillé à cette édification, pour un coût initialement prévu de 110 millions de francs. Le coût final de l'opération s'élève à 170 millions de francs¹⁷.

¹⁷ BAZOT, Maurice. *Le Val-de-Grâce enseignement et culture*. Paris : Glyphe & Biotem, 2004, p 138; information reprise sur le site : <https://sites.google.com/site/bureaudesinternesdelevdg/Accueil/historique/3--l-hopital-militaire>, consulté le 14 mai 2012
170 millions de francs soit environ 25,9 millions d'euros.

III.3 Un hôpital à la hauteur de sa notoriété

Construit dans le souci de s'intégrer harmonieusement dans l'environnement privilégié qui est le sien, l'édifice revêt la structure d'un monobloc en forme d'X asymétrique d'une superficie de 66 000 m². Il comporte dix niveaux, dont six seulement sont visibles de l'extérieur.

Voulu à l'échelle humaine, il regroupe dans un cadre accueillant et fonctionnel les équipements les plus sophistiqués, avec le souci constant de conjuguer confort et efficacité. Finalement, la capacité du Val-de-Grâce est réduite à 480 lits. Cette diminution accentue le caractère particulier de l'établissement qui sera désormais hautement spécialisé, avec treize services cliniques et les services communs.

Il offre un large éventail de spécialités réparties en vingt services :

- médicaux : médecine interne et gastroentérologie, néphrologie, cardiologie, neurologie, psychiatrie, oncologie, anesthésie - réanimation ;
- chirurgicaux : chirurgie viscérale et vasculaire, neurochirurgie, ophtalmologie, ORL et chirurgie cervico-faciale, urologie ;
- et médico-techniques : radiologie, radiothérapie, médecine nucléaire, biologie, biochimie, anatomo-cytopathologie, pharmacie hospitalière.

Le 9 janvier 1979, l'inauguration du nouvel hôpital d'instruction des armées du Val-de-Grâce a marqué une date importante dans l'histoire déjà longue du Service de Santé des Armées. Projet vieux d'un demi-siècle dans son principe, il devenait réalité après une dizaine d'années passées à l'élaborer et quatre ans à le réaliser. Monsieur Valéry Giscard d'Estaing, Président de la République ainsi que Monsieur Raymond Barre, Premier ministre, et Monsieur Yves Bourges, ministre de la Défense, ont inauguré le nouvel Hôpital d'Instruction des Armées (HIA) du Val-de-Grâce.



Figure 10 : Entrée de l'hôpital
Extrait du site du ministère de la Défense

Depuis, à travers les soubresauts imposés par de nombreuses guerres, le Val-de-Grâce a développé au plus haut niveau sa triple mission de soins, d'enseignement et de recherche appliquée aux besoins des Armées, et au-delà, aux progrès de la médecine. Chacun de ses services bénéficie du support d'une technologie sans cesse adaptée aux progrès scientifiques.

Si les personnels du ministère de la Défense y bénéficient d'une priorité, l'établissement est également ouvert aux civils et participe au service public hospitalier, comme tous les hôpitaux militaires, depuis 1974. De renommée internationale, habituellement fréquenté par de hautes personnalités civiles et militaires françaises et étrangères, il est un pôle éminent de l'Ensemble Hospitalier Militaire Parisien (EHMP, capacité d'accueil de 1200 à 1500 lits) , au sein duquel il fonctionne en complémentarité avec les HIA Percy à Clamart et Bégin à Saint Mandé.

**DEUXIEME PARTIE :
LES PHARMACIENS
MILITAIRES**

I. Le début des pharmaciens dans l'armée : de l'apothicaire du roy au pharmacien chimiste

I.1 La reconnaissance et l'autonomie progressive du corps pharmaceutique

L'histoire, plutôt complexe, de la pharmacie hospitalière militaire en France est antérieure à celle du Val-de-Grâce. Ceci impose un retour en arrière afin de comprendre les étapes qui ont permis la mise en place d'un service pharmaceutique dans les hôpitaux militaires.

En France, au XII^{ème} siècle, médecine, chirurgie et pharmacie sont à l'origine un seul et même art exercé par les mêmes hommes. Lorsque l'art de guérir a fait des progrès, il est devenu nécessaire de le diviser en plusieurs branches.

La séparation devient perceptible dès le XIII^{ème} siècle lorsque les premières facultés de médecine sont créées à Montpellier en 1220, Toulouse en 1229 et à Paris en 1272.

A partir de cette époque, on compte trois disciplines distinctes : la noble médecine (exercée par des religieux d'un certain rang) et deux professions vassales que sont la chirurgie et l'apothicairerie (exercée dans les monastères par les frères lais). Le terme « apothicaire » est choisi pour évoquer l'« apothéké », la petite boîte destinée à recevoir les médicaments que le médecin grec emportait lors de ses visites¹⁸.



Figure 11 : L'apothicaire
Extrait du site de l'Ordre national des pharmaciens

¹⁸ ACKER, Pierre. *De l'Apothicaire du Roy au Pharmacien Chimiste des Armées*. Paris : Ora, 1985, p. 3.

Sous le règne de François 1^{er}, une déclaration royale du 2 octobre 1536 mentionne les apothicaires d'artillerie. Ils sont spécifiquement chargés de la préparation du salpêtre, indispensable aux armées.

Mais c'est seulement sous Louis XIV et ses ministres Colbert et Louvois qu'apparaissent les prémices d'une organisation des hôpitaux militaires.

La véritable histoire de la pharmacie militaire remonte à l'époque où l'on dote l'armée de ses premiers hôpitaux.

Deux dates importantes posent les bases de l'organisation de ces hôpitaux militaires et amènent, par la même occasion progressivement à la création du corps pharmaceutique : l'Edit Royal du 17 janvier 1708 crée un Service de Santé permanent et le Règlement du 20 décembre 1718 institue un corps d'Officiers de santé et fixe les fonctions des chirurgiens, des médecins et des apothicaires.

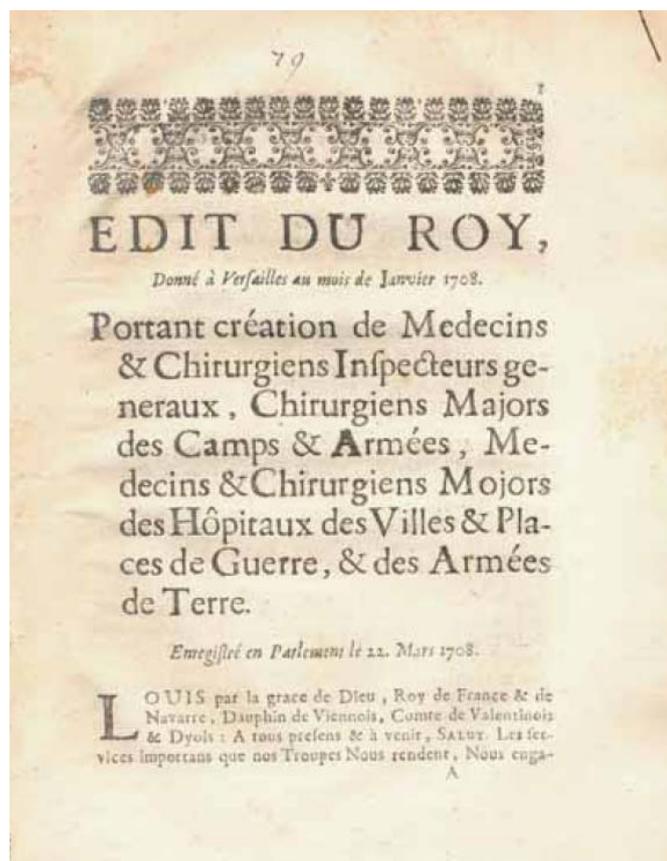


Figure 12 : Edit Royal du 17 janvier 1708
Extrait de Médecine et Armée

I.2 L'émancipation du corps des pharmaciens militaires

Une véritable organisation émerge au travers de grandes réformes et modifications. Plusieurs évènements marquent l'émancipation des pharmaciens militaires.

I.2.1 Le formulaire

Avant la Révolution, chaque hôpital sédentaire possède un formulaire manuscrit, recueil des prescriptions magistrales établies par le médecin major de l'hôpital.

Cependant, un désir d'unité au sein des hôpitaux militaires implique la rédaction en 1747 du premier formulaire officiel intitulé *Formules de pharmacopée pour les hôpitaux militaires du Roy avec « l'état des drogues qu'il faut approvisionner »*. Son emploi est désormais obligatoire dans les hôpitaux sédentaires. Ce formulaire de 128 pages est l'œuvre de l'apothicaire Claude-Joseph Geoffroy et du chirurgien Jean-François Morand.

Cette préoccupation de rassembler les formules les plus judicieuses et les mieux adaptées à l'armée sera désormais un souci constant des pharmaciens militaires.

Cette conception du formulaire unique est remarquable pour l'époque. Rappelons que la première édition encore latine du codex date de 1818, elle sera immédiatement suivie d'une édition en français. Ce n'est qu'en 1821 qu'un codex national, par conséquent unique, devient obligatoire pour la pharmacie civile.

L'actuel formulaire, commencé en 1971, est une œuvre collective dont la mise à jour est permanente. La rédaction du *Formulaire pharmaceutique* du SSA s'est arrêtée en 1986/1987.

I.2.2 L'inspecteur des pharmacies

Selon le conseil d'administration des hôpitaux (présidé par le Secrétaire d'Etat de la guerre), le bon fonctionnement du corps des apothicaires nécessite la création d'une inspection par un apothicaire. Il doit faire des tournées annuelles pour inspecter les pharmacies de chaque hôpital. Il surveille la conduite et l'exactitude de tous les apothicaires, il entretient une correspondance régulière avec tous les apothicaires en chef qui lui rendent un compte exact de leur service et des approvisionnements.

Le premier, Louis-Claude Cadet de Gassicourt, porte dès 1761 le titre « d'apothicaire major et inspecteur des pharmacies des hôpitaux sédentaires ». Le 1er janvier 1780 le titre devient « vérificateur des pharmacies », puis en 1781, « apothicaire-major des hôpitaux militaires et des camps et armées ». Bayen en 1788, puis Parmentier¹⁹ en sont les premiers titulaires mais n'obtiennent que plus tard le titre « d'Inspecteur », respectivement en 1796 et 1797.

C'est de cette manière que la pharmacie militaire a préparé son émancipation.

I.2.3 L'uniforme

Les apothicaires ont longtemps lutté pour obtenir la reconnaissance extérieure de leur appartenance au corps de santé. Le règlement du 1^{er} octobre 1786 leur attribue pour la première fois un uniforme, onze ans après les médecins et vingt-neuf ans après les chirurgiens. A partir du Directoire, l'uniforme est porté par tous les Officiers de santé, qu'ils soient médecin, chirurgien ou apothicaire et qu'ils exercent aux armées, en campagne ou dans les hôpitaux militaires. Il s'agit tout d'abord d'un habit gris, d'une culotte et d'une veste rouges avec boutons et galons d'or, disposés différemment selon les classes. Les diverses classes d'Officiers de santé sont différenciées par les boutonnieres du collet, des revers et des parements ainsi que par des broderies fixées sur le pourtour de l'habit.

¹⁹ Louis-Claude Cadet de Gassicourt (1731-1799) chimiste et pharmacien français pharmacien en chef des armées en Allemagne et au Portugal puis apothicaire-major à l'Hôtel des Invalides. Pierre Bayen (1725-1798) chimiste et pharmacien militaire français, membre du Conseil de Santé. Antoine-Augustin Parmentier (1737-1813), pharmacien militaire, agronome, Inspecteur du Service de Santé.

²⁰ LABRUDE, Pierre. "Pharmacie Militaire", *Revue d'histoire de la pharmacie militaire*, 2004, n° 342, pp 363-364

NAUROY, Jacques. "A propos de la pharmacie militaire", *Extrait de Lyon - Val*, 1966, n° 4, p. 30

²¹ ACKER, Pierre. *De l'Apothicaire du Roy au Pharmacien Chimiste des Armées*. Paris : Ora, 1985, pp 14-15



Figure 13 : Le premier uniforme d'apothicaire major (1786)
Extrait de l'ouvrage De l'Apothicaire du Roy au Pharmacien Chimiste des Armées

Les collets, revers et parements sont en velours : noir pour les médecins, cramoisi pour les chirurgiens et vert bouteille pour les apothicaires. Pour compléter l'ensemble, ils portent un chapeau uni avec un plumet rouge, des bottes à retournés rabattus et une épée d'Officier d'infanterie.

Cet uniforme a par la suite été modifié de nombreuses fois.

I.2.4 Le magasin central

Pour faire face aux difficultés rencontrées pour se procurer les médicaments nécessaires aux besoins des armées, une nouvelle institution voit le jour en 1792 à la demande de Bayen et Parmentier. Il s'agit du magasin général des médicaments. Il est chargé d'assurer le ravitaillement pharmaceutique des hôpitaux et ambulances et de stocker les médicaments qu'on a peine à se procurer en quantité suffisante. Son premier directeur est Jérôme Dizé²⁰.

²⁰ Jérôme DIZÉ (1764-1852), pharmacien militaire français.

Il est d'abord organisé à la maison du Champ de Mars, dans les dépendances de l'ancienne école militaire, puis il est transféré en 1809 dans l'église du Val-de-Grâce. De là, il migre rue Saint-Dominique à l'hôtel de Brienne, à l'emplacement de l'actuel Ministère des Armées. Enfin, il s'installe rue du Cherche-Midi et prend le titre de « pharmacie centrale des hôpitaux militaires ».

Actuellement, la pharmacie centrale des Armées est à Orléans.

I.2.5 Le terme pharmacien

A la Révolution, le terme désuet « d'apothicaire » est remplacé par celui de « pharmacien »²¹ (du grec pharmakon : remède/poison) correspondant mieux à leur activité scientifique.

Le décret du 7 août 1793 établit l'égalité absolue entre les chirurgiens, les médecins et les apothicaires et institue un Conseil de Santé constitué à parts égales des membres de chaque corps. Il est chargé de « la direction et la surveillance de tout ce qui est relatif à la santé des troupes et à l'art de guérir dans les hôpitaux²² ».

Puis, la loi du 19 mai 1834 sur l'état des Officiers régit les « pharmaciens-chimistes » des armées. La loi n°65-548 du 9 juillet 1965 portant création d'un corps de pharmaciens chimistes des armées crée un corps unique interarmées de « pharmaciens chimistes » regroupant les trois armées (Terre, Air et Mer). Par le décret n°2004-534 du 14 juin 2004 portant statut particulier des praticiens des armées le terme « chimiste » disparaît. L'actuelle appellation du corps d'Officiers des pharmaciens est donc « pharmacien des armées ».

Avec ou sans le titre officiel de chimiste, et depuis l'origine de leur corps, de très nombreux pharmaciens militaires se sont illustrés en chimie fondamentale, analytique ou végétale, en chimie appliquée aux expertises ou à la biologie, en bromatologie ou en hydrologie, entre autres.

En conclusion, bien que désormais dépourvus du titre de chimiste, les pharmaciens militaires resteront très vraisemblablement des spécialistes des questions de chimie dans les armées.

Ce sont là les grandes étapes qui ont permis à la pharmacie militaire de prendre son indépendance et de devenir autonome par rapport aux autres branches de l'art de soigner.

²¹ Le terme est, en fait, utilisé au moment de la création, en 177, du Collège de pharmacie de Paris.

²² LABRUDE, Pierre. "Pharmacie Militaire", *Revue d'histoire de la pharmacie militaire*, 2004, n° 342, p. 363

II. Le rôle du pharmacien dans l'armée

Sous le règne de Louis XV, le règlement du 20 décembre 1718 précise les fonctions et attributions des médecins, chirurgiens et apothicaires.

A l'intérieur de chaque hôpital, le médecin a autorité sur l'apothicaire, qui a des missions bien définies. Il accompagne le médecin à la visite du matin. Il consigne soigneusement toutes les prescriptions auxquelles il doit se conformer strictement. Les apothicaires chargés de l'exécution des visites se rendent dans leurs salles respectives deux heures avant la visite du matin pour administrer les médicaments prescrits la veille.

La distribution des médicaments se fait toujours le cahier à la main. Les prescriptions sont écrites en français, sans caractère chimique ni pharmaceutique pour désigner les substances ou les doses et il n'est employé d'autres abréviations que celles du formulaire des hôpitaux militaires. L'apothicaire doit être présent lors de la prise des médicaments par le malade et ce, afin d'éviter les erreurs et s'assurer que le traitement est bien suivi. Immédiatement après la visite, il porte le cahier à la pharmacie, où les remèdes seront préparés.

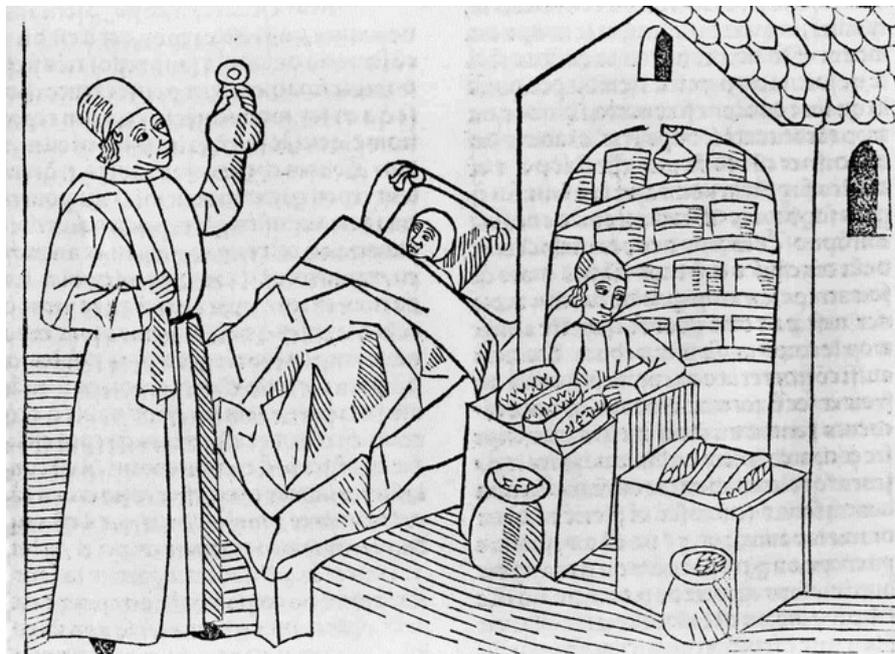


Figure 14 : Le médecin et l'apothicaire au chevet d'un malade
Société d'histoire de la pharmacie, shp-asso.org

S'il juge nécessaire de suspendre l'administration d'un traitement, il doit en expliquer les raisons aux Officiers de santé en chef : le patient ne semble pas supporter le traitement, il existe une meilleure alternative au vu des réactions au traitement initial, la durée raisonnable de traitement a été atteinte et poursuivre peut s'avérer inutile, voire dangereux...

Il rend compte au médecin et au chirurgien majors de l'effet des remèdes, mais doit également signaler les drogues qui font défaut et ne point en substituer de sa propre autorité.

S'il lui est interdit de faire des compositions sans la présence du médecin, c'est tout de même lui qui s'occupe de la culture des plantes médicinales dans un jardin proche de l'hôpital ainsi que de leur récolte et de leur conservation.

Enfin, l'apothicaire a la responsabilité de l'entretien et du réassortiment des drogues de l'hôpital.

Toutes ces dispositions ont été appliquées jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Plus tard, le règlement du 20 juin 1792 régira l'organisation du service de la pharmacie. Ce règlement stipule que la pharmacie doit être placée dans un local bien éclairé, sec et commode avec différentes annexes telles qu'un laboratoire, une tisanerie, un jardin, un grenier et des caves. Tous les vases, boîtes et bocaux doivent être étiquetés en français et ne contenir qu'une seule et même espèce de médicament.



Figure 15 : l'Apothicairerie
photo des Hospices de Beaune

L'officine n'est jamais fermée à clé. Elle ne doit jamais être abandonnée, un pharmacien s'y trouve toujours de garde afin de répondre au plus vite aux demandes des médecins. Un tour de garde de 24 heures est institué entre les différents pharmaciens à l'instigation du pharmacien en chef.

Le décret du 23 mars 1852 confie aux pharmaciens de nouvelles charges : l'analyse des eaux et les expertises demandées par les médecins.

En cas d'épidémie, ils doivent se consacrer avec le médecin chef à l'exploration du foyer morbide et aux moyens de l'enrayer. Ils effectuent les analyses chimiques ou expertises qui leur sont demandées par l'intermédiaire du médecin chef dans l'intérêt des malades, de l'hygiène des troupes et des divers services de l'armée.

A l'issue de la guerre de 1870, de nouvelles missions sont précisées : la vérification de la qualité des médicaments, leur rangement et leur conservation la plus adéquate ainsi que la comptabilité détaillée de toutes les opérations. Le pharmacien prépare, étiquette et délivre ou approvisionne avec la plus grande rigueur les produits de son art au sein des hôpitaux, mais aussi aux infirmeries réglementaires et vétérinaires ainsi qu'à celles des prisons et pénitenciers et aux unités en campagne dans sa région.

Fait plus remarquable et plus original, le pharmacien est chargé des observations météorologiques. Il assure ce rôle d'ailleurs fort longtemps puisqu'il lui a été réservé jusqu'en novembre 1939, faisant ainsi de la Pharmacie militaire l'ancêtre de l'Office national météorologique²³.

Le pharmacien Charles Roucher donne, dans un ouvrage de 1873, une bonne description de la diversité des missions du pharmacien militaire :

« On exige du pharmacien militaire qu'il sache pourvoir à l'approvisionnement de l'armée en médicaments partout où il y a un soldat malade, partout où il y a un médecin qui a un remède à prescrire. On lui demande pour l'armée la garantie de ces approvisionnements en quantité et surtout en qualité. Il doit examiner toutes les prescriptions médicales, vérifier la conformité aux indications du formulaire. Il doit prévenir les associations funestes pouvant faire courir aux malades les dangers les plus terribles et indiquer les substitutions possibles, garantir la pureté des substances utilisées et instruire les médecins des nouveautés ou formes rares. Il est consulté sur la

²³ NAUROY, J. « A propos de la pharmacie militaire », *Extrait de Lyon - Val*, 1966, n° 4, p. 33

qualité des aliments et des boissons servant de nourriture aux malades. Enfin, il analyse les produits morbides intéressant l'histoire des maladies. Il doit vérifier les substances qui servent aussi bien au traitement qu'à l'alimentation des troupes, garantir la solution des problèmes d'hygiène militaire qui sont du domaine des sciences physiques, chimiques ou naturelles. On attend de sa vigilance la sauvegarde du malade contre les erreurs possibles, et de sa fidélité l'économie dans les achats, les approvisionnements, la conservation et la préparation des substances pharmaceutiques, aussi bien que l'exactitude dans les comptes à rendre sur l'emploi des substances et du matériel qui lui sont confiés. Le pharmacien est un des gardiens des deniers de l'Etat. »²⁴

Au cours de la Première Guerre mondiale, la compétence des pharmaciens militaires les rend indispensables, tant dans les hôpitaux que dans les laboratoires de chimie et de bactériologie du Service de Santé. Ils ont également joué un rôle capital dans la défense et l'attaque par les armes chimiques comme les gaz asphyxiants, ou encore dans les laboratoires du service postal pour déceler les messages à l'encre sympathique.

L'emploi des gaz asphyxiants et lacrymogènes, ainsi que l'empoisonnement des sources par l'ennemi ont nécessité la création de quelques centaines de laboratoires mobiles de toxicologie qui rendent d'appréciables services. Plus d'une épidémie a été évitée grâce à ce contrôle quotidien. Ils sont les conseillers des commandements pour l'hygiène, deviennent les spécialistes de la lutte contre les gaz asphyxiants, travaillent dans les industries pour la défense nationale.

²⁴ KLEIDER, Bertrand et PABST Jean-Yves. « Les pharmaciens à l'Ecole impériale du Service de santé militaire de Strasbourg (1856-1870) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 2005, n° 345, p. 74



Figure 16 : Masque à gaz

Extrait d'une thèse : Les pharmaciens et la Première Guerre mondiale : participation aux travaux d'hygiène et prophylaxie

À cette époque, l'approvisionnement en vivres est un souci constant pour les chefs de l'armée et c'est aux pharmaciens que revient la lourde tâche de vérifier la qualité des vivres qui sont livrés. A titre d'exemple, les pharmaciens ont contribué à endiguer la propagation des maladies et épidémies en limitant la consommation de nourriture avariée par les troupes.

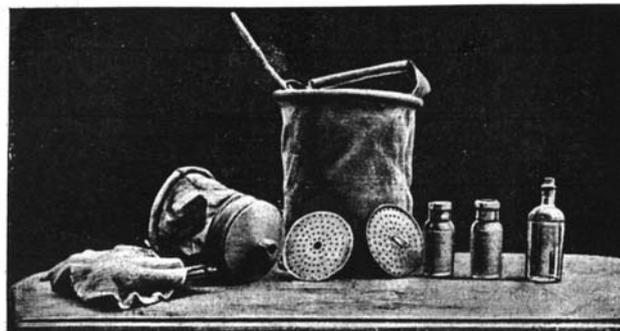


Fig. 4. — *Epuración chimique de l'eau (GARRET)*. — Matériel portatif pour la demi-section.

Figure 17 : Matériel pour l'épuration de l'eau

Extrait d'une thèse : Les pharmaciens et la Première Guerre mondiale : participation aux travaux d'hygiène et prophylaxie

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le Val-de-Grâce tombe sous le contrôle de l'armée allemande, il devient hôpital de prisonniers de guerre à partir du 11 novembre 1942. De ce fait, la période n'est pas propice aux évolutions de la pharmacie hospitalière des armées et aux grandes découvertes.

Dans les années qui suivent, la pharmacie hospitalière voit son activité de préparation diminuer avec la multiplication progressive des spécialités pharmaceutiques et ce, au profit d'une gestion administrative affinée. Comme dans le secteur civil, la pharmacie clinique se développe, la dispensation des médicaments et leur contrôle sont pris en considération de manière plus professionnelle.

Parallèlement, les pharmaciens militaires du Val-de-Grâce s'attachent à développer les mêmes domaines où excellaient leurs anciens : hygiène alimentaire, biochimie, pharmacologie et surtout toxicologie.

Aujourd'hui, le jeune pharmacien militaire a le choix entre plusieurs voies :

A l'hôpital : La pharmacie hospitalière et biologie médicale

Chaque hôpital d'instruction des armées (HIA) dispose d'un service pharmaceutique chargé de la dispensation des médicaments, de la stérilisation des dispositifs médicaux nécessaires aux services médicaux et chirurgicaux et d'un laboratoire de biologie médicale dont les missions et le fonctionnement sont strictement identiques à ceux du secteur civil. Cette mission hospitalière vaut au pharmacien militaire de participer, comme ses camarades médecins, à toutes les opérations extérieures (OPEX) conduites par la France.

Le ravitaillement sanitaire

Le ravitaillement sanitaire dans les armées relève exclusivement de la compétence des pharmaciens. C'est le principal domaine dans lequel le pharmacien va pouvoir développer son art de logisticien en occupant les postes de direction : conception et mise en œuvre, logistique, assurance qualité et fabrication. En temps de paix comme en temps de guerre, sur le territoire métropolitain ou à travers le monde, le ravitaillement sanitaire concerne l'approvisionnement et la distribution aux médecins, aux chirurgiens dentistes et aux vétérinaires, des médicaments, des matériels médico-chirurgicaux et des articles de pansement indispensables à l'exercice de leur profession.



Figure 18 : Manœuvres de ravitaillement
Extrait de l'ouvrage: De l'Apothicaire du Roy au Pharmacien Chimiste des Armées

En temps de paix, il appartient aux établissements de ravitaillement sanitaire du Service de Santé de constituer et d'entretenir des stocks préconditionnés afin qu'ils soient immédiatement transportables et utilisables sur le terrain lors des opérations extérieures.

La recherche

Devant l'émergence de nouveaux risques de nature biologique, chimique ou radiologique, des médecins, pharmaciens et vétérinaires associés à des chercheurs civils proposent et réalisent des travaux de recherche fondamentale et appliquée conformément aux directives définies par le ministre de la Défense.

Les grands axes de ces recherches sont : la mise au point de nouvelles protections thérapeutiques préventives vis-à-vis des risques énumérés ci-dessus, le contrôle de l'efficacité des traitements antipaludéens ou antiviraux et la mise en place d'outils diagnostiques.

La biologie environnementale

Les pharmaciens, au sein des Laboratoires d'Analyse et de Surveillance de l'Environnement de la Marine (LASEM) et de l'Institut de recherche en criminalité de la gendarmerie nationale, conduisent des expertises chimiques et la surveillance des milieux.

Ses travaux, ses publications, ses compétences et son expérience spécifiquement adaptés à ses tâches militaires, mais intimement mêlés au courant scientifique, appellent souvent le pharmacien militaire à siéger auprès de ses confrères civils en qualité d'expert, dans des organismes ou commissions divers à l'échelon national ou même international (Organisation Mondiale de la Santé, Pharmacopée...).

**TROISIEME PARTIE :
BIOGRAPHIES DES
PHARMACIENS CHEFS
DE L'HOPITAL**

Trente et un pharmaciens ont dirigé la pharmacie du Val-de-Grâce. Dans cet hôpital, comme dans tous les hôpitaux militaires, le service pharmaceutique comprenait la pharmacie et le laboratoire de biochimie. Ainsi, ce sont vingt-huit pharmaciens qui se sont succédé au poste de chef de ces deux services. Depuis 1996, le laboratoire de biochimie clinique s'est séparé du service pharmaceutique et dès lors trois pharmaciens ont tour à tour responsabilité du service de Pharmacie hospitalière.

Chefs des Services pharmaceutiques et chimiques :

1795-1796	BRULOUY Sabin-Joseph
1796-1800	BRONGNIART Antoine-Louis
1800-1812	BRULOUY Sabin-Joseph
1804-1812	VIREY Julien Joseph (intérim de Bruloy)
1812-1816	MALATRET Pierre-Joseph
1813-1814	ETIENNE Antoine
1816-1824	LODIBERT Jean Antoine Bonaventure
1824-1825	FAUCHE Jean-Baptiste
1825-1832	SERULLAS Georges Simon
1832-1839	BRAULT Jacques-Augustin
1839-1845	ROUSSEL Alexandre-Victor
1845-1847	LACARTERIE Jean-Hyacinthe
1847-1858	POGGIALE Antoine Baudoin
1858-1864	FOURNE Philippe Joseph
1864-1876	COULIER Paul Jean
1876-1887	MARTY Jean Hippolyte
1887-1897	BURCKER Emile Eugène
1897-1908	GEORGES Louis Auguste
1908-1917	GAILLARD Louis Clément
/	
1920-1928	BRETEAU Pierre Joseph
1928-1932	DEBUCQUET Lucien Désiré Marie
1933-1940	MANCEAU Pierre Aimé Alexis
/	
1948-1954	COLIN Yves
1954-1956	PERONNET Gilbert Marcel
1956-1966	DELGA Jean
1966-1969	DOUZOU Pierre
1969-1984	MEUNIER Jean
1984-1986	SCHMIT Jean-Marie
1986-1996	RICORDEL Ivan

Chefs du Service de Pharmacie hospitalière :

1996-2001	PAILLER François-Marie
2001-2009	GENTES Patrick
2009-	ALMERAS David

Bruloy, Sabin-Joseph (1752-1816)

Né le 23 mai 1752 à Lille (Nord)

Profession du père

Apothicaire

Titres - distinctions

Chevalier de la Légion d'Honneur

Activités

Correspondant de la Société des Sciences de Lille

Professeur des hôpitaux d'instruction

Inspecteur des Services pharmaceutiques et chimiques

Pharmacien en chef de la Grande Armée

Carrière

En 1773, il se présente au concours de l'Hôpital d'instruction militaire de Lille et est reçu comme élève apothicaire appointé²⁵. Cet emploi qui lui laisse quelques loisirs lui permet de s'instruire et il devient lauréat de l'école de botanique en 1774. La même année, il est nommé par concours élève apothicaire au grade d'aide major.

En 1778, il est envoyé comme apothicaire aide major à l'armée de Normandie. Deux ans plus tard, il est de retour à Lille puis est détaché pendant quelques mois au camp de Saint Omer (Pas-de-Calais), où la pharmacie militaire est dirigée par Parmentier. Il a toujours le grade d'aide major lorsqu'il revient à Lille assurer la fonction de démonstrateur pour l'enseignement pratique de la pharmacie.

Un litige à propos de la doctrine de Lavoisier l'oppose au professeur dont il est l'adjoint, le médecin Antoine Desmilleville. Il se fait alors remarquer par Bayen, chef de la pharmacie militaire,

²⁵ Appointé est une distinction qui répond à une qualité de comportement. L'appointé est un homme qui peut, après avoir reçu un ordre, être dispensé d'être contrôlé. C'est un militaire qui franchira les obstacles, qui posera les questions pertinentes, qui saura se faire renseigner, qui saura déléguer et contrôler ce qu'il n'est pas capable de faire, qui connaît ses limites personnelles, qui ne cachera jamais ses lacunes aux autres. C'est à dire un soldat qui n'est pas contrôlé par la hiérarchie.

qui lui donne la preuve de son estime en le faisant nommer apothicaire major de l'hôpital de Lille le 12 février 1792.

Dès lors, la carrière de Bruloy est en pleine ascension. Il dirige et organise les services pharmaceutiques des différentes armées, notamment l'armée du Nord et des Ardennes.

Après l'incendie de l'hôpital militaire de Lille dans la nuit du 7 au 8 janvier 1794, on lui confie la réorganisation du service de pharmacie des différents hôpitaux militaires de la ville. Il a sous ses ordres quatre pharmaciens et treize élèves à qui il donne des leçons de chimie.

Parmentier l'a en haute estime et souhaite que lui soit attribué un poste à la hauteur de son mérite et de ses qualités d'enseignement. Il intercède alors pour qu'il soit nommé au Val-de-Grâce, hôpital voué à l'instruction. Ce tout nouvel hôpital militaire accueille dès lors son premier pharmacien chef.

Le 29 octobre 1795, Bruloy est nommé pharmacien en chef, mais aussi professeur de Chimie et d'histoire naturelle du Val-de-Grâce. Sa science et son dévouement le désignent tout naturellement pour cet hôpital, mais il n'y demeure que très peu de temps.

Il part comme pharmacien en chef de l'armée du Rhin six mois après sa nomination au Val-de-Grâce, puis il est affecté comme pharmacien en chef et professeur à l'hôpital de Lille en avril 1796.

Sa nomination au poste d'inspecteur général du Service de Santé en remplacement de Bayen, le 15 février 1798, l'oblige à résider à nouveau à Paris. Sur sa demande, il fait la campagne d'Italie et, à son retour, il retrouve son poste au Val-de-Grâce, le 6 octobre 1800.

En 1803, il se trouve au camp de Saint-Omer en qualité de pharmacien principal, puis au camp de Boulogne, le 1^{er} février 1804. Là, il reçoit la Légion d'Honneur le 14 juin 1804 des mains de Napoléon. Il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

Le 2 septembre 1805, Bruloy est nommé pharmacien en chef de la Grande Armée en remplacement de Parmentier pendant les campagnes de 1806 à 1809. Il occupe les postes de pharmacien en chef de l'armée et d'inspecteur général du Service de Santé.

Il dirige successivement le service pharmaceutique des armées d'Autriche, de Prusse et de Pologne jusqu'à fin 1807. Durant la campagne de Russie en 1812, Bruloy est fait prisonnier de guerre et est

retenu pendant 22 mois. Il est toujours prisonnier lorsqu'il est nommé pharmacien en chef de la garde impériale en 1813. Pendant la retraite de Russie, il voit mourir son fils cadet Charles Célestin, médecin major, et son neveu.

Le 1^{er} février 1816, il est admis à la retraite à 64 ans. Il meurt le 23 janvier 1831 à l'âge de 80 ans.

Tous ses travaux sur la nature du sol et les eaux de la ville de Lille sont restés à l'état de manuscrit, de même que quelques poésies.

Brongniart, Antoine Louis (1742-1804)

Né le 14 août 1742 à Paris

Profession du père

Apothicaire

Titres - distinctions

Professeur de chimie au Muséum national d'histoire naturelle

Professeur des hôpitaux d'instruction

Activités

Démonstrateur de chimie au Jardin des Plantes

Membre du Conseil de Santé

Membre du Collège de pharmacie

Inspecteur des Services pharmaceutiques et chimiques

Carrière

Antoine-Louis Brongniart est le fils d'un apothicaire parisien et le frère cadet du célèbre architecte du même nom. Issu d'une famille de savants, il est reçu maître d'apothicaire à Paris en 1761. Quatre ans plus tard, il reprend l'officine de son père décédé.

Il devient démonstrateur de chimie au Collège de pharmacie en 1777.

Il se voit confier un cours de chimie et de physique à Versailles, en 1787. Par ailleurs, en 1790, Brongniart donne des leçons publiques gratuites de pharmacie au Jardin du Roi, actuel Jardin des Plantes à Paris. Elles remportent un vif succès.

C'est alors que la Révolution vient bouleverser la carrière de l'apothicaire : en août 1792, âgé de 50 ans, il rejoint l'armée comme apothicaire aide major à Saint-Denis. Dès lors, Brongniart cumule des fonctions militaires exercées dans plusieurs villes de France ainsi qu'en Allemagne et à Zurich.

Il a la particularité d'être le dernier démonstrateur de chimie du Jardin du Roi, puisque, par décret de la Convention en date du 10 juin 1793, l'établissement est transformé en un Muséum national d'histoire naturelle. Il devient alors le premier titulaire de la Chaire des Arts chimiques de ce nouvel établissement.

Il occupe différents postes dans l'armée avant d'être nommé pharmacien en chef de l'armée d'Italie en 1794 et membre du Conseil de santé des armées en 1796.

C'est lui qui assure l'intérim de Bruloy après que ce dernier a été contraint de quitter son poste de pharmacien en chef. Brongniart est nommé officiellement pharmacien chef et professeur au Val-de-Grâce du 19 mai 1796 au 6 octobre 1800.

Il devient inspecteur général du Service de Santé des Armées en 1800. Entre 1800 et 1801, Brongniart est nommé pharmacien en chef de l'armée de réserve à Dijon, puis à Zurich. Cette perspective de départ et son absence prolongée de Paris incitent Bruloy à réclamer en 1800 la place qu'il lui avait prise en 1796.

Enfin, Brongniart est nommé pharmacien chef et professeur du tout nouvel l'hôpital de Rennes où il organise les enseignements de pharmacie, chimie et physique.

Peu après, le 6 janvier 1802, il quitte l'armée suite à la réduction du nombre de professeurs décidée par le Conseil de santé. Il invoque également la difficulté pour lui de concilier ses deux postes : pharmacien chef à Rennes, d'une part, et professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, d'autre part.

C'est ainsi qu'il rentre à Paris pour reprendre sa place au Muséum et devient en 1803, le premier titulaire de la Chaire de Pharmacie de l'Ecole supérieure de pharmacie à Paris.

Il meurt à Paris en février 1804.

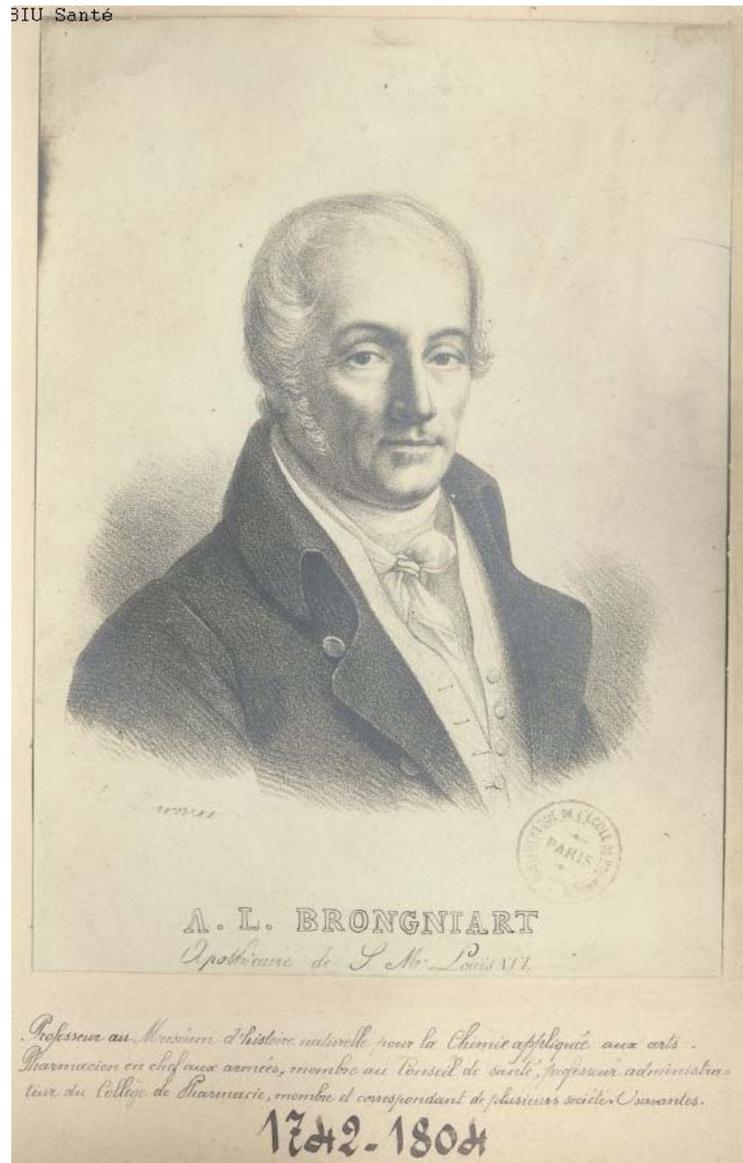


Figure 19 : Antoine Louis Brongniart
BIU Santé (Paris) : *impharma_fi001x001*

Œuvres

Il laisse une œuvre scientifique variée touchant notamment à la composition de la lymphe, aux altérations de l'opium, au vieillissement des feuilles d'arbres, à l'acide sulfurique et aux substances donnant le phosphore ...

Il a publié en 1779 le "*Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances*", ouvrage divisé en trois sections correspondant aux trois règnes de la nature.

Enfin, Brongniart a rédigé deux mémoires à la fin de sa vie : l'un sur l'analyse de la terre d'ombre de Cologne, l'autre sur les principes constituants de l'eau minérale de Balaruc.

854
B83a
T A B L E A U
A N A L Y T I Q U E

*DES COMBINAISSONS & des
décompositions de différentes substances,*

ou

*PROCÉDÉS de Chymie, pour servir
à l'intelligence de cette science.*

Par **A. L. BRONGNIART**, Membre du Collège de
Pharmacie de Paris, Démonstrateur de Chymie, de
Physique, d'Histoire naturelle, &c.



A P A R I S,

Chez **P.-Fr. GUEFFIER**, Libraire - Imprimeur,
au bas de la rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

Figure 20 : Page de titre du *Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances ...*, par A.L. Brongniart. Paris : Gueffier, 1778.
Livre numérisé accessible dans Google books.

Virey, Julien Joseph (1775-1846)

Né le 21 décembre 1775 à Hortes (Haute-Marne)

Profession du père

Notaire

Titres - distinctions

Pharmacien (1811)

Docteur en médecine (1814)

Officier de la Légion d'Honneur

Activité

Membre du comité de rédaction du *Journal de pharmacie* (1812-1846)

Député de la Haute Marne

Membre titulaire de l'Académie de médecine

Président de la Société de pharmacie de Paris

Membre de l'Académie de médecine (section anatomie et physiologie)

Carrière

Julien Joseph Virey grandit à Hortes et fait ses études au collège de Langres.

Il suit un apprentissage chez son oncle pharmacien où il apprend les premiers éléments des sciences chimiques et physiques. Il entre au service de l'armée en 1794 comme pharmacien de troisième classe à l'armée du Rhin.

Le 1^{er} novembre 1795, le Conseil de Santé l'appelle au Val-de-Grâce dans le même grade. A la suite d'un concours, il est promu au grade de pharmacien de 2^{ème} classe dans le même hôpital le 17 octobre 1800.

Il remporte les 1^{er} prix aux différents examens de son parcours d'étudiant et se fait remarquer puis patronner par Antoine Augustin Parmentier. Par la suite, il accède au poste de pharmacien chef

par intérim de l'Hôpital militaire du Val-de-Grâce en 1804, après le départ de Bruloy au camp de Saint-Omer.

En 1809, il est chargé de l'organisation de plusieurs hôpitaux militaires en Belgique.

Après cette parenthèse belge, il est de retour au Val-de-Grâce. Cependant, on lui reproche de se livrer quasiment exclusivement à l'écriture de ses ouvrages, délaissant ainsi la pharmacie du Val-de-Grâce et négligeant ses fonctions.

Il est alors demandé à Virey de changer de poste, ce qu'il refuse. On lui rappelle que Bruloy est toujours le pharmacien en chef titulaire de cet hôpital et un autre poste lui est proposé hors de Paris. A nouveau, il refuse. Virey est finalement contraint de quitter son poste en 1812. On retrouve de très nombreuses lettres de lui dans lesquelles il demande à rester à Paris. Il sollicite plusieurs fois sa réintégration au Val-de-Grâce. Dans un courrier adressé au ministre directeur de l'administration de la guerre, Virey explique : « J'habitais constamment le magasin attenante à la pharmacie où je pouvais être à l'instant disponible jour et nuit, nul autre chef de l'hôpital n'est dérangé la nuit comme moi pour le malade, appelé par le chirurgien ou pharmacien de garde »²⁶. Ses nombreuses demandes sont toujours rejetées.

Désireux de rentrer dans la vie civile afin de poursuivre sa carrière dans les sciences, Virey finit par donner sa démission de pharmacien en chef du Val-de-Grâce le 22 août 1813. Diverses publications avaient déjà solidement établi sa réputation comme « homme de Science et de Littérature », mais cette démission lui permet de se consacrer entièrement à ses travaux et continuer ses études. En 1814, il obtient le titre de docteur en médecine à la faculté de Paris. Il a 39 ans. Il continue ses recherches dans les secteurs les plus variés et rédige de très nombreux ouvrages dont certains seront traduits dans des langues étrangères.

En 1823, Virey est nommé membre de l'Académie de médecine, institution créée en 1820.

En 1832, à la mort de Sérullas alors pharmacien en chef du Val-de-Grâce, Virey demande le poste de chef de service. Le Conseil de santé refuse et propose à sa place Jacques Augustin Brault, un de ses propres élèves, situation qu'il a beaucoup de mal à accepter.

²⁶ Vincennes, Service historique de la défense, dossier Virey. Lettre de Virey du 26 novembre 1812.

Par ailleurs, il est élu député de la Haute-Marne en 1831. De tendance libérale, il est un député plutôt discret et modéré. Il est réélu en 1834 avant de s'écarter de la vie politique en 1837.

Il meurt à Paris le 9 mars 1846.



Encyclop. Biograph. du XIX^e Siècle.

Figure 21 : Julien Joseph Virey

Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine (Paris): anmpx28x3529

Œuvres

Travailleur forcené, Virey passe sa vie dans les bibliothèques et écrit une quantité d'ouvrages et d'articles sur des sujets très variés : ses écrits vont des réflexions philosophiques sur le genre humain, à des notions très précises de chimie, botanique ou zoologie. Il est connu comme pharmacien novateur, naturaliste, anthropologiste et philosophe de la nature.

En 1801, il écrit Histoire naturelle du genre humain. En 1808, il publie un ouvrage en 23 volumes intitulé : L'art de perfectionner l'homme ou de la Médecine spirituelle et morale.

Il faut porter les idées novatrices ou réformatrices au crédit scientifique de Virey. En 1811, dans son *Traité de Pharmacie*, il introduit l'usage du système métrique²⁷. Dans son ouvrage, il indique, par exemple, que « un grain vaut désormais 0,053 g ».

Dans son important *Traité de pharmacie théorique et pratique* en deux volumes, il traite de sujets très divers. De la solubilité de certains sels dans une eau déjà saturée d'autres sels aux substances phosphorescentes, en passant par la décoloration du corail porté en bijou, il s'intéresse également à l'épuration des huiles de crucifères ou encore à la purification de l'alcool des baies de solanacées...

Après la Restauration, entre 1815 et 1841, Virey devient rédacteur au *Journal de pharmacie*. Il publie près de cent quatre-vingt observations ou articles sur toutes les parties de la matière médicale :

- en zoologie : il traite des insectes vésicants qui servent à la teinture, des vers intestinaux, de diverses espèces de sangsues du Sénégal, des araignées, des cochenilles...
- en botanique : il écrit sur presque tous les végétaux exotiques les moins connus de la matière médicale, mais aussi sur les baumes, gommes, résines, sucs et autres produits précieux, ou encore les diverses espèces de quinquina, les encens, le genre *coffea*, les huiles exotiques, les caoutchoucs, la fève tonka. De ce fait et pendant plus de douze ans, il est consulté par les douanes sur toutes les productions inconnues qu'on importe en Europe.
- en minéralogie : il publie des mémoires sur l'acide borique, les sulfures, les bitumes divers et les matières volcaniques, entre autres.

Virey est également l'un des fondateurs de l'anthropométrie moderne. Il s'interroge avec ses contemporains sur la diversité des types humains.

En tant que rédacteur du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts*, il participe à la rédaction d'articles généraux et de zoologie.

²⁷ La métrologie moderne est une conquête des lumières, adoptée et imposée par la Révolution, elle est en usage à la faculté de médecine peu après sa création en 1795, et dans les différentes disciplines de la science et des techniques.

Il rédige l'essentiel des articles du *Dictionnaire des sciences médicales* de Panckoucke dans lequel il traite de la physiologie, l'hygiène, la philosophie et l'histoire de l'art. De surcroît, il signe un article traitant de psychologie. Ce dernier est jugé important du point de vue historique car il s'agit d'une entrée que l'on ne retrouve pas dans les autres dictionnaires de l'époque.

Il est également l'auteur de *l'Histoire naturelle des médicaments des aliments et des poisons*. Il s'agit du premier traité dans lequel les substances sont rangées sous leurs familles naturelles en zoologie, botanique et minéralogie.

Sur un plan plus pratique, l'épidémie de choléra à Paris 1832 conduit Virey à publier un petit manuel offrant au public des préceptes sur les précautions à prendre en temps d'épidémie : il insiste sur la propreté de la personne, le ménage, l'aération, la température...

Blanckaert, chercheur au CNRS résume l'œuvre de Virey ainsi : « Virey est un auteur indécis et indécidable. Il pratique de façon déroutante et systématique la conciliation des contraires [...] Virey dit toujours trop de choses et pas assez. Il n'y a pas, pour Virey, de connaissance possible de l'homme sans connaissance de la nature, c'est pourquoi l'investigateur doit être à la fois médecin, naturaliste, chimiste et philosophe. Virey a été le premier chercheur à publier et analyser des tableaux chiffrés d'observations relatives à des rythmes humains »²⁸. Il laisse une thèse²⁹ qui fait également de lui le fondateur de la chronobiologie³⁰.

²⁸ BLANCKAERT C. J.J. *Virey observateur de l'homme*. Paris. Vrin, 1988, pp 97-182

²⁹ *Ephémérides de la vie humaine, ou recherches sur la révolution journalière et la périodicité de ses phénomènes dans la santé et les maladies*. Thèse, Faculté de Médecine de Paris, 23 avril 1814. Paris.

³⁰ REINBERG A. E. & LEWY H. J.J. *Virey et la naissance de la chronobiologie*, *Vesalius*, VI, 2, 90-99, 2000

TRAITÉ

14428

DE PHARMACIE

THÉORIQUE ET PRATIQUE,

CONTENANT les élémens de l'Histoire naturelle de tous les Médicamens, leurs préparations chimiques et pharmaceutiques, classées méthodiquement suivant la Chimie moderne, avec l'explication des phénomènes, les propriétés, les doses, les usages, les détails relatifs aux arts qui se rapportent à celui de la Pharmacie, et à toutes les opérations.

On a joint partout les comparaisons des nouveaux Poids et Mesures, une nouvelle Nomenclature avec les dénominations anciennes, des Figures explicatives, et un grand nombre de Tableaux.

PAR J.-J. VIREY,

PHARMACIEN EN CHEF A L'HÔPITAL MILITAIRE DE PARIS, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, etc.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ { RÉMONT, LIBRAIRE, rue Pavée, n^o. 11, près
du quai des Augustins;
FERRA AÎNÉ, LIBRAIRE, rue des Grands-
Augustins, n^o. 11.

M. DCCC. XI.

Figure 22 : Traité de pharmacie théorique et pratique. Tome 1 par Virey, Julien-Joseph
BIU Santé (Paris) pôle pharmacie : Cote 14428

Malatret, Pierre-Joseph (1770-1848)

Né le 15 novembre 1770 à Châlons-sur-Marne (Marne)

Profession du père

Marchand

Titres - distinctions

Croix de La Réunion

Chevalier de la Légion d'Honneur

Activité

Maire de Samois (Seine et Marne)

Inspecteur du service de Santé

Carrière

Malatret est le neveu de Bayen.

Il débute sa carrière militaire comme pharmacien sous aide au Magasin général des pharmacies de Paris en 1793. Deux ans plus tard, il rejoint l'Armée du Nord. Il revient ensuite à Paris, où il est nommé pharmacien chef adjoint au Magasin général de 1796 à 1802. Il prend la direction de ce magasin ainsi que du laboratoire de pharmacie de l'Ecole Militaire et ce, jusqu'en 1805. Cette année-là, il sert à l'armée d'Italie en tant que pharmacien chef. A ce titre, il reçoit la Croix de la Réunion³¹ en avril 1812.

Un mois après, il est affecté au Val-de-Grâce avec le grade de pharmacien en chef, mais il est rapidement envoyé à l'armée de Mein (Nord) pour une durée d'un an. De retour de l'armée, où il a été fait prisonnier, Malatret reprend son service au Val-de-Grâce et se voit nommé premier professeur, le 8 janvier 1815. Il y reste jusqu'au 10 janvier 1816, date de son passage à l'hôpital du Gros-Caillou, qu'il quitte à son tour en novembre 1824.

Il est admis à la retraite le 26 janvier 1825 avec le titre d'Inspecteur du Service de Santé.

³¹ Cette récompense créée par Napoléon I le 18 octobre 1811, était, d'après l'article premier du décret de fondation, « destiné à récompenser les services rendus par tous nos sujets dans l'exercice des fonctions judiciaires ou administratives et dans la carrière des armes »

Etienne, Antoine (1776 - ?)

Né le 9 novembre 1776 à Mantoche (Haute-Saône)

Carrière

Il débute sa carrière à l'hôpital de Dijon en juillet 1800.

Il est ensuite nommé à la succursale de Versailles.

Il arrive à Paris en tant que pharmacien chef du Val-de-Grâce de 1813 à 1814, pendant que Malatret est envoyé en campagne.

En 1815, il prend le poste de pharmacien major à Dijon.

Il prend part à l'armée d'Espagne au camp de Bayonne et à l'armée du Portugal.

Lodibert, Jean Antoine Bonaventure (1772-1840)

Né le 14 Juillet 1772 à Crest (Drôme)

Profession du père

Hôtelier

Titres - distinctions

Docteur en médecine

Officier de la Légion d'Honneur

Activité

Membre de la Société de pharmacie de Paris (ancêtre de l'Académie de pharmacie)

Membre de l'Académie de médecine (1825)

Professeur dans les hôpitaux d'instruction

Inspecteur du Conseil de Santé

Carrière

« Un pharmacien militaire deux fois docteur en médecine ».

Très jeune, il quitte sa ville natale pour partir étudier au collège de Lyon. Son père le place alors sous la surveillance d'un ami pharmacien dans cette même ville. Les loisirs de Lodibert sont consacrés à des travaux auxquels il se livre au sein de la pharmacie de cet ami. C'est là qu'il développe un goût prononcé pour les opérations et travaux pharmaceutiques et qu'il décide de s'orienter dans cette voie.

Il se rend ensuite à Paris pour terminer ses études et entre dans l'officine de Monsieur Bouillon Lagrange³². Il l'assiste dans la préparation de son cours public de chimie.

A cette époque, il se fait remarquer par Parmentier, pharmacien Inspecteur membre du Conseil de santé après du Ministère de la Guerre. Celui-ci l'entraîne par ses conseils à s'engager dans une carrière militaire. Il est nommé pharmacien élève en 1792 à l'armée du Nord et y devient pharmacien de 1^{ère} classe en 1796.

En 1801, il est admis docteur en médecine à l'université de Leyde (Pays-Bas). Il est confirmé dans le même grade à l'université de Paris sept ans après.

En 1808, il devient pharmacien en chef de l'hôpital de Wesel (hôpital de prisonniers en Allemagne). Avec le Baron Desgenettes et le Baron Thénard, il a en charge l'analyse des eaux de la Zélande (province maritime du Sud-ouest des Pays-Bas) ordonnée par un décret impérial. Il y reste jusqu'en 1811 et part à l'hôpital de Strasbourg, dans lequel il est nommé au même poste.

A peine arrivé, il est envoyé à la Grande Armée, où il obtient successivement les grades de pharmacien principal et pharmacien en chef en 1812. Il participe à la campagne de Russie. Parmi les dix pharmaciens en chef et principaux attachés à la Grande Armée, seuls Laubert³³ et lui reviennent en vie. En 1814, Lodibert est chargé de la réorganisation du service de la pharmacie des hôpitaux militaires. C'est ainsi qu'il est nommé pharmacien en chef et premier professeur de l'hôpital du Val-de-Grâce fin 1816. Il gardera ce poste jusque fin 1824.

Son dernier poste sera celui de pharmacien en chef de la Garde Royale devenue hôpital du Gros-Caillou.

Il est mis en non-activité le 14 septembre 1835. Il est finalement admis à la retraite par suppression d'emploi le 27 septembre 1835, après 43 ans de service et 18 campagnes.

Il décède cinq ans plus tard, le 23 janvier 1840, à son domicile parisien du 84, rue de Sèvres à l'âge de 68 ans.

³² Edmé-Jean-Baptiste Bouillon-Lagrange (1764-1844). Professeur de chimie à l'Ecole de Pharmacie de Paris, puis directeur de cette école, chef de travaux à Polytechnique, pharmacien de Napoléon I et médecin de l'Impératrice Joséphine. Auteur, en outre, d'ouvrages scientifiques, il fut le premier à préconiser l'essai chimique des médicaments : "Un médicament, disait-il, est une machine que l'on ne peut bien connaître que lorsqu'on la défait pour examiner toutes les pièces qui la composent. Pour en rendre l'usage plus sûr, il faut démonter toutes les pièces et les examiner à leur tour".

³³ Charles-Jean LAUBERT (1762-1834), pharmacien en chef de la Grande Armée en 1812

Œuvres

Parmi ses travaux scientifiques figurent d'abord ses deux thèses de doctorat en médecine. En 1801, il passe sa thèse de docteur en médecine à Leyde avec le sujet suivant : *De hygiæna cum mia connubio* (Du mariage de l'hygiène avec la chimie). Il signale le premier les inconvénients de l'utilisation du chlore dans la purification de l'air dans des salles habitées et propose de remplacer le gaz par de l'eau imprégnée de ce gaz.

Le 17 juin 1808, il devient docteur en médecine de l'École de médecine de Paris et il traite de la *Thymiatechnie médicale*, terme qu'il explique lui-même dans la préface de son travail : « Prise dans la rigueur de l'étymologie, la thymiatechnie pourrait s'entendre l'art des parfums... Je l'appliquerai à l'art d'employer en médecine, non seulement les parfums proprement dits, mais toutes les substances qui, par leur volatilité, se répandent en entier dans l'atmosphère, ou laissent échapper quelques-uns de leurs principes... Le sujet que je traite est donc l'emploi médical des fumigations, de quelque nature qu'elles soient... » .

Il y étudie en une quarantaine de pages les diverses substances utilisables, comme il le dit, pour purifier l'air en luttant contre les miasmes.

Grâce à ses deux thèses de médecine sa notoriété scientifique est établie.

A noter également le résultat de ses analyses des eaux de Zélande lors de la commission d'Anvers : il décèle dans l'eau des citernes la présence d'azote.

Il publie aussi une note relative à la culture de l'asperge et au produit alcoolique du suc de ses baies.

En 1825, il découvre la caryophylline dans les fleurs de *Eugénia caryophyllata* plante de la famille des myrtacées. Il isole cette matière cristalline du girofle des Moluques³⁴ et indique que le girofle de Cayenne en est presque dépourvu. Il rédige des observations sur l'ergot de seigle, sur le sucre des fleurs d'aloès, et sur le nitrate d'argent.

Il traite volontiers de l'œuvre des pharmaciens militaires et publie une notice sur Laubert, ainsi qu'un éloge de Sérullas.

Enfin, il s'intéresse vivement à la législation pharmaceutique, à l'histoire des hôpitaux d'instruction et consacre un article à l'organisation de la pharmacie en France.

³⁴ Archipel de l'est de l'Indonésie

Fauché, Jean-Baptiste (1777-1839)

Né le 9 mai 1777 à Agen (Lot-et-Garonne)

Titres - Distinctions

Commandeur de la Légion d'Honneur

Chevalier de l'Ordre de la Réunion³⁵

Activité

Inspecteur du Service de Santé

Membre de la Société de pharmacie de Paris

Carrière

Il commence sa carrière aux ambulances des armées des Pyrénées comme pharmacien sous-aide. Promu aide major en 1803, il est envoyé au camp de Boulogne pendant deux ans.

De janvier 1806 à décembre 1808, il est employé à la Grande Armée et assiste aux batailles d'Iéna (Allemagne), d'Eylau (Prusse orientale) et de Friedland (Prusse).

Il part ensuite en Espagne avec le grade de pharmacien aide-major, puis participe à la campagne du Portugal. Enfin, il revient en Allemagne pour la campagne de Saxe en 1813 en tant que pharmacien principal.

Fauché est l'un des pharmaciens militaires qui a passé le plus de temps en campagne : pendant vingt ans, de 1795 à 1815, il n'a pas quitté une troupe de campagne.

Après plusieurs courts séjours au dépôt des médicaments de Lyon, il est nommé pharmacien en chef et premier professeur à l'hôpital du Val-de-Grâce en janvier 1825, pour seulement quatre mois. La même année, il est promu au grade de pharmacien inspecteur et siège au Conseil de santé.

Il meurt le 7 décembre 1839 à Paris.

³⁵ L'ordre de la Réunion est une distinction civile et militaire fondée par Napoléon I^{er} en 1811.

Œuvres

Que ce soit en campagne ou dans les différents postes qu'il a occupés dans l'armée, Fauché s'est fait remarquer par l'étendue et la diversité de ses connaissances, ainsi que par l'application qu'il a su en tirer pour les besoins du Service de Santé.

Il est un éminent botaniste, l'un des pharmaciens militaires qui a le plus contribué à faire connaître la flore de l'Algérie.

Il a participé à l'écriture de la partie botanique de *l'Expédition scientifique de Morée* qui comprend six volumes parus de 1831 à 1839. Il s'agit d'une des grandes missions scientifiques accompagnant les expéditions militaires françaises en Morée (1829-1831), en Algérie (1839-1842) et au Mexique (1865-1867). Ces missions pluridisciplinaires (géologie, géographie, botanique, archéologie, linguistique, médecine...) ont obtenu des résultats remarquables, malgré les difficultés de tous ordres que les savants ont dû affronter.

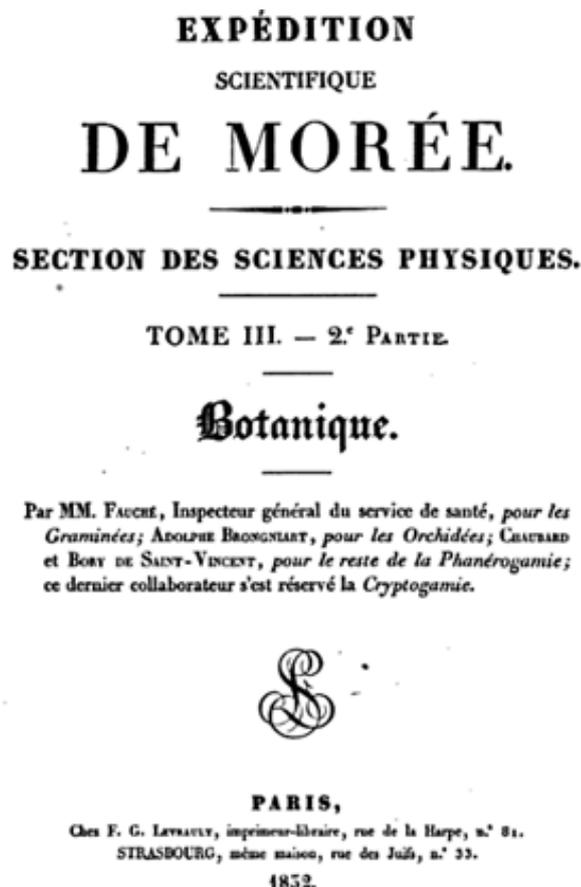


Figure 23 : Page de titre de l' Expédition scientifique de Morée: Section des sciences physiques. Zoologie et botanique. Botanique, par MM Fauché..., Paris: F.G. Levrault, 1832
Livres numérisés accessibles dans Google books.

Sérullas, Georges Simon (1774-1832)

Né le 2 novembre 1774 à Poncin (Ain)

Profession du père

Notaire

Titres - distinctions

Officier de la Légion d'Honneur

Maître en pharmacie à l'université de Turin

Activités

Membre de l'Académie des sciences

Membre à l'Académie de médecine

Président de la Société de pharmacie de Paris

Professeur dans les hôpitaux d'instruction

Professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle

Carrière

Son père a été son premier maître. Il dirige ses études dans l'espoir qu'il lui succède un jour dans sa charge notariale. Sérullas est élève au collège de Nantua dans l'Ain et un de ses camarades est l'illustre anatomiste Xavier Bichat. La ville a ainsi la gloire de se doter de deux hommes qui ont fait honneur à la science médicale.

La Révolution en 1789 marque un tournant à la carrière de Sérullas. Il a dix-sept ans lorsqu'il s'engage dans l'armée, dans le bataillon des Volontaires du département de l'Ain, en 1791. A l'époque, les armées manquent de médecins et de pharmaciens : à la demande des chefs du Service de Santé, le gouvernement décide de recourir à de jeunes soldats pris parmi les plus instruits pour les affecter au plus vite aux ambulances.

C'est ainsi que Sérullas est muté le 1er août 1792 à l'hôpital militaire de Grenoble, centre formateur des Officiers de santé. Après une année d'exercice pratique de pharmacie et de petite

chirurgie, il est envoyé à Saint-Jean de Maurienne auprès d'un autre pharmacien militaire illustre, Laubert, qui l'initie à la botanique, à la physique et à la chimie.

A l'âge de 19 ans, son talent explique sa nomination au grade de pharmacien major à l'armée des Alpes, puis à l'armée d'Italie, pays dans lequel Sérullas accomplit la majeure partie de son service. Il obtient la direction de la pharmacie centrale de Turin en 1803, puis celle du service pharmaceutique de l'hôpital d'Alexandrie en Egypte, le 20 décembre 1810 et ce, jusqu'en février 1811.

En 1806, Napoléon impose un blocus continental et l'étend à tous les pays sous domination française; le prix du sucre devient alors très élevé. A l'instar de Parmentier, Sérullas prépare un sirop de raisin qui doit remplacer le sucre devenu trop cher. Le succès est tel qu'il est alors chargé d'organiser la fabrication de ce sirop en grande quantité dans les départements français d'Italie. Dans ce rôle, il se montre un excellent technicien et un admirable administrateur. Les résultats qu'il obtient, non sans de grands efforts, lui valent les félicitations du préfet du département du Pô (Italie) et du Ministre de l'Intérieur. Par ailleurs, la Société d'agriculture, en 1810, et la Société de pharmacie de Paris, en 1813, lui attribuent leur médaille d'or. Il s'occupe alors ardemment de la fabrique du sucre de raisin et une nouvelle médaille d'or lui est décernée lors d'un concours sur la matière sucrée des végétaux.

En 1813, il rejoint la Grande Armée où il est promu au grade de pharmacien principal. Au cours de cette campagne, il est fait prisonnier à Hanau (Allemagne).

A la chute de l'Empire, le Conseil de Santé lui propose une affectation dans les hôpitaux d'instruction. Il accepte cette proposition et se trouve nommé pharmacien major adjoint à l'hôpital militaire d'instruction de Metz. Il devient pharmacien en chef et premier professeur de ce même hôpital en 1816. Cette nouvelle affectation lui laisse un peu de temps libre pour se consacrer à ses études de prédilection : le grec et les mathématiques. Pour Sérullas, étudier est une véritable passion, il y consacre ses jours et ses nuits. Il est l'un des personnages les plus instruits de son époque. Il ouvre des cours publics à l'hôpital de Metz et les expériences nouvelles tentées par ce professeur suscitent l'intérêt de nombreux élèves.

Il est affecté avec le même grade de pharmacien en chef et premier professeur à l'hôpital d'instruction du Val-de-Grâce le 9 mai 1825. Il y restera jusqu'à sa mort, le 25 mai 1832.

Il décède à l'âge de 58 ans, emporté par le choléra. Ses funérailles se font aux frais de l'Etat qui rend ainsi un hommage national à sa mémoire. Il est enterré au Père Lachaise.



Figure 24 : Georges Simon Sérullas
BIU Santé (Paris) : impharma_fi001x088

Œuvres

Le rapporteur de la Société d'agriculture écrit en 1810 « Parmi les travaux entrepris pour la fabrication des sirops et du sucre de raisin, c'est surtout M. Sérullas, pharmacien-major de l'hôpital militaire de Moncalier, qui mérite d'être signalé. Le sirop qu'il a obtenu pour le service des hôpitaux militaires est incolore, très sucré et exempt du goût de caramel qui caractérise la

plupart des autres échantillons. »³⁶

Parmentier aussi, dans ses nombreuses instructions sur les sirops et conserves de raisins, cite toujours Sérullas avec éloge.

Néanmoins, la passion de ce dernier pour les expériences scientifiques s'avère parfois dangereuse et l'expose tantôt à des explosions, tantôt à des vapeurs délétères. Souvent oublieux de sa santé, il s'est empoisonné ou asphyxié et a failli périr plus d'une fois lors de ses essais sur les composés de cyanogène, de chlore ou d'azote.

Ses travaux scientifiques ont fait connaître la composition de certains alliages. Parmi ses études les plus importantes, il faut citer celles sur les alliages du potassium avec d'autres métaux. Il constate que ces alliages jetés sur un bain de mercure recouvert d'une petite couche d'eau sont animés de mouvements giratoires dus au dégagement de l'hydrogène de l'eau, le potassium libéré se combinant à l'oxygène. Le mémoire qui contient ces faits a été publié en 1820 sous le titre *d'Observations physico-chimiques sur les alliages du potassium et du sodium avec d'autres métaux, antimoine, arsenical*.

Un an après, Sérullas publie un second mémoire dans la lignée du précédent, le *Recueil de Mémoires de Médecine de Chirurgie et de Pharmacie militaire*, dans lequel il démontre l'existence de l'arsenic dans les préparations utilisées en médecine. Cette œuvre regroupe ses travaux scientifiques de 1820 à 1832.

Il publie également *les Mémoires de l'Académie des Sciences*.

La plus grande partie de son œuvre concerne l'étude des halogènes et de leurs composés. Il a travaillé sur de nombreuses combinaisons que forme le bromure avec l'arsenic, le bismuth et l'antimoine.

Il a également publié un mémoire très complet sur les iodates, en précisant l'action spécifique de l'acide iodique sur la morphine, base du réactif utilisé en médecine légale.

³⁶ Rapports faits à la séance publique de la Société d'agriculture du département de la Seine du 15 juillet 1810, sur les divers concours proposés pour cette année

L'iode, corps dont la découverte date de 1814, a une grande importance en médecine ; c'est pourquoi cette substance attire tout naturellement les pharmaciens lorsqu'elle entre dans la composition des médicaments. Sérullas y consacre une partie de son temps et entreprend sur l'iode une série d'expériences de grand intérêt. En 1822, il publie dans les *Annales de chimies et de physique*, qui contient l'exposé des expériences qu'il fait en soumettant de l'alcool ioduré à l'action du potassium. Il prépare l'iodoforme (ou triiodométhane), précipité jaune à l'odeur un peu safranée caractéristique et utilisé comme antiseptique.

En travaillant sur le chlore, il découvre un de ses composés : le perchlorate de cyanogène, en 1828.

Ses études sur les chlorates, l'iode, le brome, lui ont valu la considération de ses pairs. Il n'a jamais renoncé à aucun essai, aussi dangereux soit-il. Par son ami et biographe Lodibert, nous savons qu'il lui arrivait d'avoir « les mains brûlées, les vêtements lacérés, le visage sillonné par des jets de feu, des tourbillons de flammes, des éclats de ses instruments brisés ».

Il a également écrit les ouvrages et travaux suivants :

- *Charbon fulminant ou carbure de potassium et d'antimoine* en 1821.
- *Notes sur l'hydriodate de potasse hydrique. Hydroiodure de carbone, moyen d'obtenir, à l'instant, ce composé triple.* Metz 1822.
- *Sur l'iodure de carbone ; nouveau moyen de l'obtenir.* 1823.
- *Nouveau composé d'iode, d'azote et de carbone, ou cyanure d'iode;* mémoire présenté à l'Académie royale des sciences de l'Institut. Metz. 1824.
- *Nouveaux composés de brome-ether hydrobromique et cyanure de brome : solidification du brome et de l'hydrocarbure de brome.* 1827.

Brault, Jacques-Augustin (1786-1860)

Né le 28 décembre 1786 à Orléans (Loiret)

Titres – Distinctions

Officier de la Légion d'Honneur

Docteur en médecine (1825)

Activité

Pharmacien Inspecteur

Membre du Conseil de Santé (1840)

Carrière

Brault débute sa carrière militaire le 19 septembre 1805 en tant que pharmacien sous-aide major à l'armée d'Italie, puis est envoyé l'armée de Dalmatie (Croatie) en 1809.

En 1813, il intègre la Grande Armée en tant que pharmacien major.

Pendant la bataille de Bautzen (Allemagne) en mai 1813, alors que l'ambulance d'avant-garde décimée par le feu de l'ennemi est contrainte de se replier, Brault reste le dernier pour assurer l'évacuation de plus de cinq cents blessés. Il se fait remarquer par le Général Lauriston qui lui promet de signaler sa conduite à l'Empereur.

Il participe à la campagne de France de 1814 et, après le retour de Napoléon aux Tuileries, il est attaché le 11 avril 1815 à la brillante division des Cuirassiers³⁷.

A partir de 1816, Brault fait faire un séjour de deux ans au Val-de-Grâce en tant que pharmacien sous-aide major. Il est ensuite appelé au grade d'aide major à l'hôpital militaire de Lille le 19 août 1818. Il est à nouveau affecté au Val-de-Grâce le 29 mai 1821.

Il occupe ensuite des postes d'enseignement. Ainsi il est successivement appelé pharmacien major démonstrateur à l'hôpital militaire de Strasbourg le 27 janvier 1824, puis démonstrateur à l'hôpital militaire de Metz le 25 juillet 1825.

³⁷ Cavalier militaire lourdement équipé et armé

Il est rappelé une troisième fois au Val-de-Grâce pour y assurer cette fois la direction du service pharmaceutique. A la mort de Sérullas, en 1832, il reprend le poste de premier professeur.

Il est nommé pharmacien Inspecteur en 1840.

Il est admis à la retraite le 2 janvier 1851 à 65 ans.

Œuvres

Sa thèse de médecine de 1825 s'intitule *Considérations générales sur l'influence des constitutions atmosphériques*.

Il a également rédigé les ouvrages suivants :

- *Note sur la préparation du sulfate de quinine retiré du quinquina épuisé par les décoctions aqueuses.*
- *Esquisse sur les travaux et la vie de Monsieur Sérullas.*
- *Notice sur la chlorophylle.*
- *Discours sur les progrès de la chimie et les services qu'elle rend aux autres sciences.*
- *Topographie physique et médicale de Metz et ses environs.*
- *Essais sur la topographie physique et médicale de la ville de Lille, département du Nord.*

Ces deux derniers ouvrages renferment de précieux renseignements : la flore locale y est en particulier remarquablement étudiée.

En tant que membre du Conseil de Santé, Brault a également collaboré à la rédaction de l'*Instruction de 1850 à l'effet de guider les troupes dans la composition de leur régime alimentaire*.

Roussel, Alexandre-Victor (1795-1874)

Né le 28 juillet 1795 à Melun (Seine et Marne)

Titres - distinctions

Premiers prix de pharmacie à l'hôpital d'Instruction de Metz en 1831

Docteur en médecine de la faculté de Montpellier

Officier de la Légion d'Honneur

Carrière

Alexandre Victor Roussel débute sa carrière militaire comme pharmacien sous-aide le 15 avril 1813, puis passe au grade de pharmacien aide major et démonstrateur à l'hôpital d'instruction de Metz. Il devient ensuite deuxième professeur de cet hôpital.

En 1817, il parcourt les environs de Toulon et Hyères en compagnie d'illustres botanistes. Il se livre d'abord exclusivement à l'étude de la cryptogamie dont l'avenir lui paraît riche en découvertes. Ainsi, en collaboration avec des botanistes de renom comme Fée ou Desmazières, il travaille sur des végétaux microscopiques difficiles à observer sans l'aide de verres amplifiants, parmi lesquels les algues (diatomées, palmellées, oscillariées...) et les champignons (pyrénomycètes, entophytes rares ou encore inconnus). Jean-Baptiste Desmazières (1786-1862), pharmacien et botaniste de Lille, récompense son zèle en attribuant son nom à un nouveau champignon : le *Sphaeria Rousselii*.

Roussel fait un premier passage au Val-de-Grâce de 1833 à 1835 en tant que deuxième professeur.

En 1836, il est envoyé en poste à l'hôpital d'instruction d'Alger, en tant que pharmacien principal, en chef du corps d'occupation en Afrique. La carrière militaire qu'il a choisie l'appelle fréquemment à changer de résidence et il profite de ses séjours à l'étranger pour étudier une flore très variée. Ainsi, durant son séjour de deux ans en Algérie, il explore le littoral et les environs d'Alger. Ses recherches ont porté sur les algues marines, il a recueilli environ 1000 espèces.

Par la suite et de la même façon que l'avait fait Desmazières auparavant, deux botanistes donnent son nom à une Lécanorée géophile d'Afrique que l'on retrouve en France : la *Biatora Rousselii*.

Cependant, il aspire à un retour en France ; il est exaucé en 1839 lorsqu'il est appelé à l'hôpital du Val-de-Grâce. A partir de ce moment, il peut se livrer entièrement à ses recherches. Ce retour en France voit sa nomination en tant que pharmacien en chef et premier professeur de l'hôpital du Val-de-Grâce. Ce sera son dernier poste.

Il est admis à la retraite le 9 septembre 1847 et meurt le 17 septembre 1874.

Œuvres

C'est dans sa ville natale de Melun que Roussel découvre d'abord le curieux *Myriangium* et le rare *Leptogium microphyllum* sur de jeunes branches d'ormeau.

Dès lors, son activité de recherche est incessante.

Lors de la formation de la Société botanique de France, Roussel répond avec empressement à l'appel des fondateurs de la nouvelle institution. En 1862, il en obtient même la vice-présidence de la Société. Il est très assidu aux réunions et toujours présent pour prendre part aux discussions qui concernent sa spécialité.

Il étudie les plantes avec un soin minutieux, il est habile à se servir du microscope. Il a régulièrement adressé de nombreux échantillons à ses correspondants pendant une période non interrompue de trente-cinq ans. Cela a véritablement contribué à faire connaître la cryptogamie³⁸ qui a longtemps été négligée.

Il a produit peu de travaux personnels. Notons son *Enumération des Champignons rapportés par M. Husnot des Antilles françaises* ainsi que ses communications dans le bulletin de la Société botanique de France.

Roussel a également rédigé une *Monographie des Mixogastrées* groupe de champignons qu'il appréciait particulièrement et dont il a réuni plus de 60 espèces recueillies pour la plupart en France.

³⁸ Etude des plantes dépourvues de fruits de fleurs et de graines.

En 1873, Victor Roussel effectue un legs de 36 000 francs à sa ville natale de Melun dans le but d'établir un jardin botanique où l'on cultiverait «les espèces vivaces et robustes et principalement celles qui sont utiles à la médecine et aux arts». Le jardin a souffert des bombardements de 1944 et de la tempête de 1999.

Lacarterie, Jean-Hyacinthe (1791-1864)

Né le 3 août 1791 à Poitiers (Vienne)

Titres - distinctions

Officier de la Légion d'Honneur

Carrière

Sa carrière débute en 1809 lorsqu'il entre en tant que pharmacien sous-aide à la Grande Armée. Quatre ans plus tard, il est promu au grade d'aide major.

Il rejoint ensuite l'hôpital de Lille pour y travailler en tant que deuxième professeur, de 1825 à 1834. Il continue sa carrière dans l'enseignement à l'hôpital de Metz, où il occupe le poste de premier professeur pendant neuf ans.

Au départ de Roussel, le Val-de-Grâce accueille un nouveau pharmacien chef : ce sera Lacarterie. Il est également nommé premier professeur et occupe ces postes de 1845 jusqu'en 1850.

Il est admis à la retraite deux ans plus tard. Il meurt le 29 juillet 1864.

Œuvres

Lacarterie a rédigé un rapport fait au Conseil de santé sur *L'emploi des huiles d'arachide et de sésame dans la composition de divers médicaments externes*.

Il a également écrit un *Mémoire sur la réaction simultanée du sirop de sucre et d'un infusum de chicorée, ainsi que les produits auxquels elle donne naissance*.

A noter enfin, son travail sur les *Examens chimiques d'une concrétion d'une tumeur située à la partie antérieure et inférieure de l'hypocondre droit d'une femme*.

Poggiale, Antoine Baudoin (1808-1879)

Né le 9 février 1808 à Valle-di-Mezzana (Corse)

Profession du père

Médecin militaire

Titres - distinctions

Commandeur de la Légion d'Honneur (1865)

Professeur titulaire de la Chaire de chimie et de toxicologie au Val-de-Grâce

Activités

Pharmacien Inspecteur et membre du Conseil de santé des Armées

Président de la Société de pharmacie de Paris

Membre de l'Académie de médecine élu à la section de pharmacie (1856)

Membre au conseil d'hygiène et de salubrité du département de la Seine

Rédacteur principal du *Journal de pharmacie et de chimie*

Inspecteur du Conseil de Santé

Carrière

Antoine Baudoin Poggiale est né le 9 février 1808 à Valle-di-Mezzana, un petit village de montagne situé à quelques kilomètres d'Ajaccio, en Corse. Son père, médecin, avait servi dans les armées.

Après des études au collège d'Ajaccio, il est attiré par les sciences physiques et la chimie. Il entre en 1828 comme pharmacien élève à l'hôpital d'instruction des armées de Strasbourg. Il en sort le 3 mars 1830, lauréat de sa promotion, avec le grade de pharmacien sous-aide.

En 1831, Poggiale est affecté à l'hôpital d'Instruction des armées de Lille. Il est ensuite muté à Paris à l'hôpital du Gros Caillou, et enfin à celui du Val-de-Grâce. Il y passe sa thèse de doctorat en médecine portant sur *l'Etude des fièvres intermittentes*, le 22 janvier 1833. Cette même année, il

obtient le premier prix au concours des pharmaciens sous-aides pour le grade d'aide-major, grade qu'il obtient en 1834.

En 1836, au Val-de-Grâce il met à profit toutes les ressources dont dispose l'Ecole d'application pour se préparer aux concours qui devaient lui assurer une place éminente parmi le corps professoral du service de santé militaire.

En 1837, il est nommé à la Chaire de chimie de l'hôpital d'instruction de Lille, qu'il occupe pendant dix ans. Dès 1847, il est appelé en qualité de professeur et de pharmacien en chef à l'hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce. Là, il enseigne la chimie appliquée à l'hygiène et aux expertises dans l'armée.

Il devient le premier titulaire de la Chaire de chimie et de toxicologie créée en 1852 à l'Ecole d'application de médecine et pharmacie militaires. C'est un enseignant très apprécié de ses élèves et ses cours d'analyse chimique et de chimie appliquée à l'hygiène sont très prisés. Le professeur Poggiale conserve cette Chaire jusqu'en 1858, lorsqu'il est nommé au grade de pharmacien Inspecteur et devient membre du Conseil de Santé.

Il est également membre de l'Académie de médecine section pharmacie depuis 1856 et se consacre notamment à la défense des intérêts des pharmaciens militaires, plaidant sans succès l'indépendance du corps des pharmaciens par rapport à celui des médecins.

En 1860, il devient membre du Conseil d'hygiène publique et de salubrité du département de la Seine.

Cinq ans plus tard, il est fait Commandeur de la Légion d'Honneur, après avoir successivement été nommé Chevalier puis Officier, respectivement en 1849 et 1860.

En 1870, lorsqu'éclate la guerre, il a 62 ans. Malgré son âge, il est nommé pharmacien chef de l'armée du Rhin au grand quartier général de Metz.

En 1872, comme il a atteint la limite d'âge de son grade, il est admis à la retraite. Il reste cependant très actif, notamment à l'Académie de médecine.

Il décède le 26 août 1879, à Bellevue près de Paris, à l'âge de 71 ans.



Figure 25 : Antoine Baudoin Poggiale
Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine : anmpx37x0170c

Œuvres

Antoine Baudoin Poggiale est l'une des grandes figures de la pharmacie militaire par les travaux scientifiques qu'il a réalisés et pour lesquels il a été reconnu, mais aussi pour sa volonté farouche de défendre le statut et l'indépendance des pharmaciens militaires.

Ses travaux et ses recherches, qui ont consacré sa réputation scientifique d'analyste, se rapportent à l'hydrologie, la toxicologie, la bromatologie et l'hygiène. Ils sont consignés dans, respectivement, plus de 80 publications.

Son premier mémoire remonte à l'année 1834 alors qu'il n'est encore qu'aide major au Val-de-Grâce. Il y démontre par l'analyse que la parigline de Palota, la smilacine de Folchi la salseparine de Thubeuf, l'acide parillinique de Batka ne sont en fait qu'une seule et même substance, un seul et même principe actif issu de la salsepareille.

RECHERCHES

Sur le principe actif de la salsepareille, par M. POGGIATI,
docteur en médecine, aide-major à l'hôpital militaire d'in-
struction du Val-de-Grâce.

EXTRAIT.

M. Palotta, le premier, a fait connaître, en 1824, le principe actif de la salsepareille; il lui donna le nom de *parigline*. A peu près à la même époque, un autre médecin italien, M. Folchi, crut découvrir aussi un principe nouveau qu'il nomma *smilacine*. Peu de personnes, je crois, répétèrent en France les expériences de M. Palotta. Aucun chimiste ne s'occupa de celles de M. Folchi. Ce n'est qu'en 1831, que M. Thubeuf appela de nouveau l'attention des chimistes sur cette matière: il annonça à cette époque avoir extrait une nouvelle substance de la salsepareille, à laquelle il a donné cette année-ci le nom de *salseparine*. Ce nombre déjà trop grand des principes actifs de la salsepareille semblait devoir s'arrêter là, lorsqu'un chimiste allemand, M. Batka, publia vers la fin de l'année 1833 la découverte d'un acide qu'il appela *acide parillinique*.

Ces quatre substances sont-elles réellement quatre corps nouveaux, ou bien ne sont-elles qu'un seul et même corps obtenu par différents procédés? Telle est la question que je me propose de résoudre avant tout.

[...]

On a donc donné mal à propos quatre noms à la même substance. La smilacine, la salseparine et l'acide parillinique ne sont que la parigline de M. Palotta. A lui seul appartient l'honneur d'avoir découvert cette substance. MM. Folchi, Batka et Thubeuf ont simplement donné de nouveaux procédés. Celui de ce dernier est sans contredit le meilleur. . .

Le nom de *salseparine* me paraissant préférable aux autres, je l'ai adopté.

Figure 26 : Article extrait du *Journal de chimie médicale, de pharmacie et de toxicologie* Paris: Felix Loquin 1834

En 1839, il fait paraître un travail qui a pour titre "*Analyse chimique de deux calculs salivaires*", dans lequel il explique que peu de chimistes se sont intéressés à la composition chimique de ces calculs.

Par la suite, il aborde des sujets plus généraux comme la solubilité des sels dans l'eau et publie, en 1843, deux mémoires qui sont des modèles de précision et d'exactitude. Ces derniers se trouvent dans l'ouvrage *Recueil de mémoires de Médecine de Chirurgie et de Pharmacie militaire*.

Il s'est également intéressé à un thème important: l'eau. Il a analysé de nombreuses eaux minérales de sa région, la Corse, et notamment Viterbe et Orezza, aussi intéressantes par leur teneur en fer et en hydrogénocarbonates que les eaux thermales de Guagno et de Caldaniccia.



Figure 27 : Page de titre du *Mémoire sur les eaux minérales de Viterbe*, par M. Poggiale.
Paris : Noblet, 1852
Livre numérisé accessible sur Gallica

En 1853, il effectue des recherches sur les eaux de la Seine, à la demande du Ministre de la Guerre et du Conseil de santé des Armées. Il établit la composition moyenne de l'eau de la Seine au pont d'Ivry à diverses époques de l'année. Son intérêt se porte aussi sur l'insalubrité des eaux de la Bièvre qu'il préconise de couvrir d'une voûte, comme tous les égouts de Paris.

Parmi ses publications sur les denrées alimentaires, il a effectué des recherches sur le pain de munition distribué aux troupes. Ces études conduisent Poggiale à publier un substantiel mémoire intitulé *Du pain de munition et de la composition chimique du son*, dans lequel il s'attache à montrer que le son dans le pain n'a aucune valeur nutritive et son défaut capital est qu'il n'est pas digéré.

Un autre aliment auquel il s'intéresse est le lait. Il publie une *Note sur le dosage du sucre de lait au moyen du saccharimètre de Soleil*³⁹. Très satisfait de ses résultats, il les soumet à l'appréciation du Conseil de Santé et montre que, si le lait vendu dans le commerce ne n'affiche au saccharimètre que 19° à 23°, cela tient à ce que les marchands ajoutent généralement de l'eau au lait après avoir enlevé une partie de la crème.

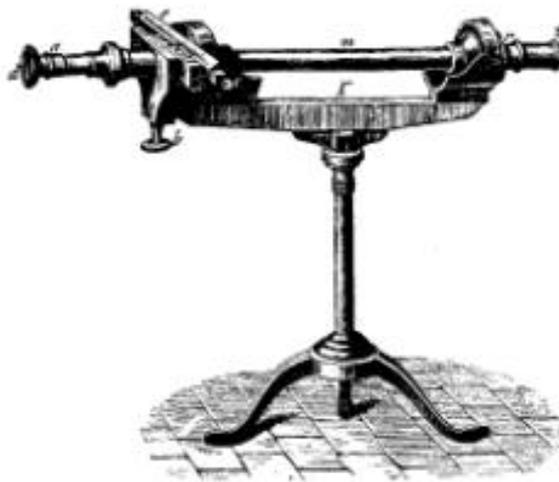


Figure 28 : Saccharimètre de Soleil
Extrait du site internet musee.louislegrand.org

En 1867, il rédige une *Note sur le lait artificiel de Monsieur Liebig*⁴⁰. Il condamne ce lait par rapport au lait maternel. Selon Poggiale, dans le lait artificiel, la matière grasse a été remplacée par du glucose.

³⁹ Jean-Baptiste Soleil (1798-1878), célèbre opticien français a été le fournisseur en instruments de précision des savants de son époque. Il est l'inventeur du compensateur qui porte son nom.

⁴⁰ Justus Liebig (1803-1873), chimiste allemand. Il a créé le premier lait pour enfant en 1867.

Toujours dans le domaine alimentaire, il fait une intervention à l'Académie de médecine sur l'importante question du vinage, c'est-à-dire l'ajout d'alcool au vin pour remonter artificiellement son titre alcoométrique.

On lui doit également des mémoires sur *L'origine du sucre dans l'économie animale* et sur *La composition chimique et les équivalents des aliments de l'homme*, ce dernier pouvant être considéré comme une première table de composition des aliments.

Néanmoins, son œuvre la plus remarquable est certainement son *Traité d'analyse chimique par la méthode des volumes*. Il s'agit d'un ouvrage de 606 pages publié en 1858 dans lequel il réunit les principaux procédés volumétriques publiés depuis plus d'un demi-siècle. Il en a vérifié lui-même les principaux procédés opératoires et il y recommande les meilleures méthodes aux expérimentateurs. C'est encore par ce traité qu'il a contribué à vulgariser l'emploi des liqueurs titrées, encore peu répandues à cette époque.

Le formulaire des hôpitaux militaires de 1870 a été rédigé sous sa direction.

En 1873, au moment de la réorganisation de l'armée, le Ministre de la Guerre demande son avis à l'Académie de médecine pour savoir « si les pharmaciens militaires devaient être fusionnés avec les médecins ou s'ils devaient être subordonnés aux médecins (...) ». Poggiale désire voir l'indépendance des pharmaciens, construit un argumentaire plein de pertinence et d'énergie. Il n'obtient que partiellement gain de cause puisque les pharmaciens ne sont finalement pas fusionnés aux médecins mais leur restent subordonnés.

Bien que tout à fait imparfaite, cette présentation de l'œuvre scientifique de Poggiale montre combien ce savant a été novateur dans de très nombreux domaines de la science.

Fourné, Philippe Joseph (1812-?)

Né le 4 octobre 1812 à Landrecies (Nord)

Titres - distinctions

Docteur en médecine à la faculté de Paris (1839)

Officier de la Légion d'Honneur (1869)

Carrière

Il débute sa carrière en tant qu'élève pharmacien à l'hôpital du Val-de-Grâce en 1831.

Nommé rapidement sous-aide par sa conduite exemplaire lors de l'épidémie de choléra de 1832, il est attaché le 31 août de la même année aux hôpitaux d'Algérie. Il y reste jusqu'aux premiers mois de 1836. Dans cet intervalle de temps, il obtient un premier prix à l'hôpital d'instruction d'Alger.

Il travaille ensuite successivement aux hôpitaux de Strasbourg, du Val-de-Grâce et de Versailles, en qualité de pharmacien et chirurgien sous-aide. A Bastia, il est nommé pharmacien aide-major. Il est rappelé à Versailles et effectue pendant longtemps un service de médecin tout en remplissant les fonctions de pharmacien aide-major.

En 1847, on l'appelle à l'hôpital du Val-de-Grâce et, dès l'année suivante, on le charge d'organiser et de diriger le service pharmaceutique dans l'hôpital du Roule⁴¹. Il dirige seul ce service pendant les années 1848 et 1849, au moment même où le choléra frappe à nouveau Paris. A cette époque, le médecin en chef de l'hôpital est lui-même gravement atteint par le choléra. C'est alors Fourné qui, en sa qualité de docteur en médecine, prend la direction du service médical et du traitement des cholériques jusqu'à l'entrée en fonction d'un nouveau médecin chef. Ces faits justifient sa nomination comme Chevalier de la Légion d'Honneur.

Envoyé en Algérie pour la seconde fois, il prend la direction de la pharmacie centrale d'Alger le 8 août 1849.

⁴¹ Actuel hôpital Beaujon à Paris.

Il est alors appelé à Marseille pour prendre la direction de l'établissement central chargé d'approvisionner l'armée de Crimée.

Le 18 octobre 1858, il est nommé chef de service de la pharmacie de l'hôpital du Val-de-Grâce, en remplacement d'Antoine Baudoin Poggiale. Il y enseigne alors les sciences naturelles.

En 1864, il est désigné pour prendre la direction de la pharmacie centrale de Paris. Pendant le siège de Paris en 1870, tout en gardant ses fonctions de chef de service de cet établissement, il est chargé lors d'une mission spéciale d'inspecter tous les services qui étaient installés dans les nombreuses ambulances dans Paris⁴².

Admis d'office à faire valoir ses droits à la retraite le 19 août 1872.

⁴² Postes de secours avancés au plus près du front.

Coulier, Paul Jean (1824-1890)

Né le 31 août 1824 à Paris (Seine)

Titres - distinctions

Officier de la Légion d'Honneur (1872)

Officier d'Académie (1872)

Grand Officier du Lion et du Soleil⁴³ (1872)

Activité

Président de la Société de pharmacie de Paris (1876)

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Coulier est né à Paris en 1824.

Il entre au service de l'armée en 1844 à l'hôpital militaire de Strasbourg. Deux ans plus tard, il rejoint le Val-de-Grâce en tant que chirurgien sous-aide. En 1848, il se retrouve à l'hôpital de Lille et choisit de s'orienter vers la pharmacie. Il obtient alors le grade de pharmacien aide major.

Nommé Professeur agrégé en 1852 à l'Ecole de l'hôpital du Val-de-Grâce, il prend la succession du professeur Poggiale en 1859. Coulier devient alors professeur titulaire de la Chaire de chimie. Il prend les rênes du service de la pharmacie en 1864 au départ de Philippe Joseph Fourné. Il quitte l'Ecole qu'en 1875, lorsqu'il accède à l'Inspectorat.

Coulier a ainsi enseigné pendant 23 ans consécutifs au Val-de-Grâce.

⁴³ L'ordre du Lion et du Soleil, est une décoration honorifique Perse.

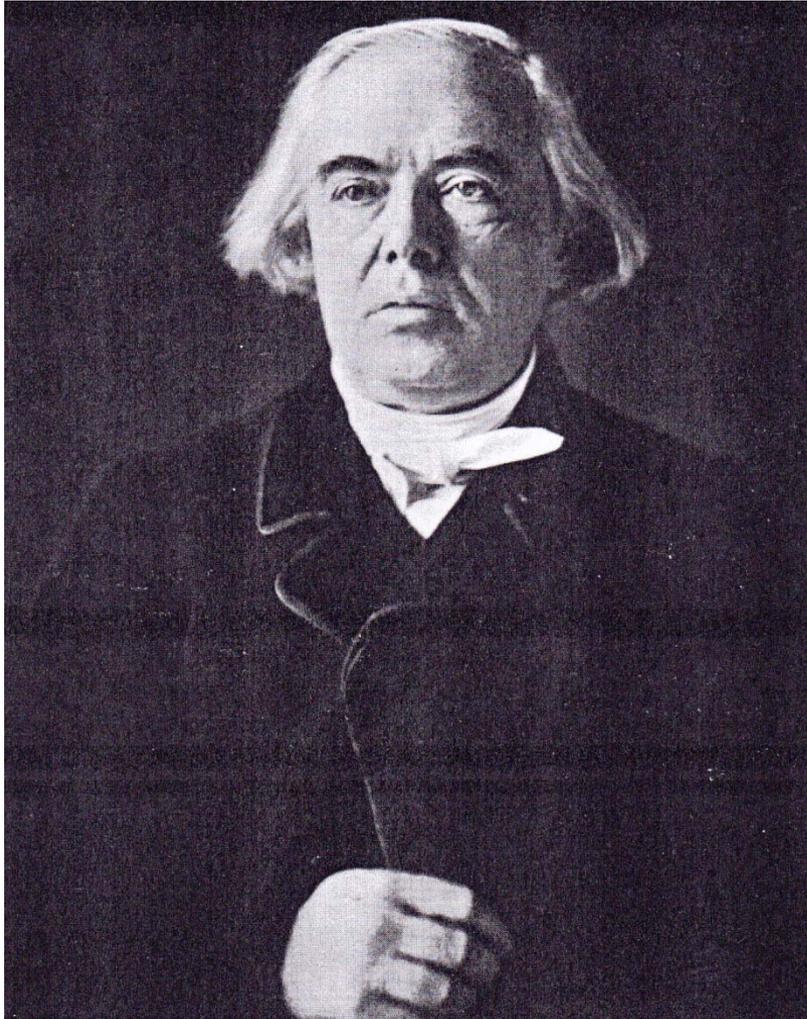


Figure 29 : Paul Jean Coulier

Extrait du livre *Histoire de la médecine aux armées tome 2 de la Révolution française au conflit mondial de 1914*. Paris-Limoges : Charles Lavauzelle, 1984

Œuvres

Coulier consacre la majeure partie de son œuvre scientifique à la physique et à l'hygiène. Il a touché à des sujets très divers mais avec une prédilection pour la physique appliquée. Ses écrits sur les appareils utilisés en physique, comme le microscope, le spectroscope ou les aéromètres, ainsi que son *Manuel de microscopie appliqué à la médecine* paru en 1859 avec douze planches qu'il a lui-même gravées et dessinées, suffisent à lui assurer une place des plus honorables parmi les savants de son siècle. Dans ce manuel, il traite d'articles variés : on trouve des applications à la physiologie, la pathologie, l'hygiène ou encore l'examen des taches de sang.

La grande balance de précision qu'il fait construire spécialement pour ses travaux sur l'aérométrie est aujourd'hui conservée au musée du Val-de-Grâce où elle est exposée dans la salle Balland. Cet appareil a été construit par Collo et date de 1864. Il permet des pesées jusqu'à 2 kg avec une précision allant jusqu'à 1 mg.

Dans le domaine de l'hygiène, Coulier a mis en place une étude expérimentale sur les principales propriétés des étoffes, notamment leur pouvoir de protection contre le froid et la chaleur ou leur pouvoir absorbant.

Enfin, tout comme son prédécesseur à la Chaire de chimie, M. Poggiale, il a été un ardent défenseur du corps des pharmaciens militaires, en déclarant « qu'il était prêt à accepter n'importe quelle subordination sauf celle d'un médecin ».

Marty, Jean Hippolyte (1835-1918)

Né le 24 septembre 1835 à Caunes-Minervois (Aude)

Titres - distinctions

Chevalier de la Légion d'Honneur

Activité

Membre de l'Académie de médecine élu dans la section de pharmacie (1887)

Inspecteur du Service de Santé

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Il entre au service de l'armée comme pharmacien sous-aide le 10 octobre 1855. Il passe par l'infirmerie de l'hôtel impérial des Invalides en 1857, puis il entre au Val-de-Grâce en tant que pharmacien stagiaire. En 1859, il est envoyé aux hôpitaux de la division d'Alger avec le statut de pharmacien aide major.

De retour en France en 1865, il est nommé professeur agrégé à l'hôpital du Val-de-Grâce. En 1870, il est attaché à l'armée du Rhin comme adjoint au pharmacien inspecteur. Il devient ensuite pharmacien en chef de la réserve des médicaments de l'armée de l'Est, après avoir été pharmacien chef de plusieurs hôpitaux militaires français.

Il accède à la Chaire de chimie au départ de Coulier en 1876 et devient alors pharmacien chef de l'hôpital du Val-de-Grâce le 10 avril de la même année.

Enfin, il a dirigé la pharmacie centrale de l'armée de 1887 jusqu'à sa nomination au grade de pharmacien Inspecteur en 1890.

Il meurt à Paris, le 17 octobre 1918.

A l'Académie de médecine, son éloge est prononcé par Georges Hayen le 22 octobre 1918.



Figure 30 : Jean Hippolyte Marty (1876)
Photographie issue de l'ouvrage *Les Chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce*.

Œuvres

Marty est surtout connu pour ses études sur le plâtrage des vins⁴⁴ à la suite desquelles l'Académie de médecine décide, en 1888, que la présence de sulfate de potassium dans les vins du commerce ne doit être tolérée que jusqu'à la limite maximale de 2 g / litre. De même, la liqueur de Marty⁴⁵ a fait partie de l'arsenal des réactifs d'œnologues pendant longtemps.

On doit également à Marty de nombreuses analyses d'eaux minérales de France et d'Algérie et un grand nombre de travaux effectués dans le but de renseigner le Conseil de Santé des Armées sur des questions de chimie et d'hygiène : analyse d'aliments, de boissons, des eaux distribuées dans les hôpitaux militaires de Paris.

Par ailleurs, il s'est intéressé aux altérations du chloroforme ainsi qu'aux moyens susceptibles de les prévenir.

⁴⁴ Pour activer la fermentation du vin, on ajoute du sulfate de potassium.

⁴⁵ Solution titrée de chlorure de baryum utilisée pour le dosage des sulfates.

Bürcker, Emile Eugène (1846-1908)

Né le 6 mai 1846 à Pfaffenhoffen (Bas-Rhin)

Titres - distinctions

Licencié ès-sciences physiques à Paris (1879)

Docteur ès-sciences physiques à Paris (1881)

Lauréat de l'Académie de médecine (1892)

Lauréat de l'Académie des sciences (1895)

Officier de la Légion d'Honneur (1896)

Activité

Membre de la Société de pharmacie de Paris (1882)

Président de la Société de pharmacie de Paris (1893)

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Il est d'abord pharmacien élève à Strasbourg en 1865, puis stagiaire au Val-de-Grâce en 1869. Par la suite, il est appelé à l'hôpital de Nancy, à l'armée du Rhin et à Montpellier. Il part aux hôpitaux de la divisions d'Alger en 1872 en tant que pharmacien aide major.

Cinq ans après, il est nommé professeur agrégé de chimie et de pharmacie à l'Ecole d'application du Val-de-Grâce et ce, jusqu'en 1882. A partir de là, il monte en grade : d'abord pharmacien principal adjoint au chef de service Marty, il le remplace à la tête de la pharmacie du Val-de-Grâce à son départ en 1887. Bürcker reste à ce poste jusqu'en 1897, lorsqu'il part pour la réserve des médicaments à Marseille.

Il accède à l'inspectorat en 1904 mais, étant devenu aveugle, doit arrêter brusquement toute activité scientifique. Il quitte donc le corps de santé par anticipation, en 1906.

Œuvres

Bürcker s'est intéressé à la bromatologie. Il a laissé un ouvrage important de 480 pages intitulé *Traité des falsifications et altérations des substances alimentaires et des boissons*. Ce dernier paraît en 1892 et est très remarqué à l'époque ; de nombreux pharmaciens et experts chimistes l'ont consulté avec profit.

Il est docteur ès sciences physiques avec une thèse soutenue en 1882 et intitulée *Synthèse d'acides, d'acétones, d'aldéhydes ou de glycols dans la série aromatique*.

Bürcker est également l'auteur des travaux suivants :

- *Note sur le dosage de l'azote organique par la méthode de Kjeldahl*⁴⁶
- *Note relative à l'émulsion d'huile de goudron de houille*
- *De la stabilité des dissolutions aqueuses de bichlorure de mercure*
- *Dosage des acides volatils dans les vins*
- *Analyse d'une eau de vie de marc de raisin sec*

Enfin, il a collaboré au *Dictionnaire de chimie pure et appliquée* de Charles Adolphe Wurtz (chimiste français) et au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* d'Amédée Dechambre (médecin français).

⁴⁶ La méthode de Kjeldahl est une des méthodes de dosage de l'azote organique les plus courantes dans laquelle on utilise la théorie des titrages acido-basiques. Au cours de cette méthode, l'échantillon est décomposé dans un excès d'acide sulfurique concentré et chaud dans le but de transformer l'azote présent dans l'échantillon en ions ammonium.

Georges, Louis Auguste (1851-1930)

Né le 26 octobre 1851 à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or)

Profession du père

Militaire

Titres - distinctions

Officier de la Légion d'Honneur

Médaille coloniale (Tunisie)

Officier d'Académie

Activité

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Sa carrière militaire débute en 1872 en tant qu'engagé volontaire à la section d'infirmier militaire du département de Côte d'Or.

Il intègre l'école du Val-de-Grâce en tant qu'élève pharmacien en 1874. Trois ans après, il se retrouve à l'hôpital militaire du Gros-Caillou.

Il part ensuite en campagne. Il est envoyé en Algérie de 1879 à 1881, puis est affecté au corps expéditionnaire de Tunisie jusqu'en 1882.

Il rejoint la France et l'Ecole du Val-de-Grâce dès 1882 comme surveillant. Il retourne sur les terres algériennes avant de venir se fixer définitivement à Paris. Il devient alors professeur agrégé à l'Ecole du Val-de-Grâce en décembre 1892, puis professeur titulaire de la Chaire de chimie en 1897. Dès lors, il occupe le poste de pharmacien en chef de cet hôpital, succédant ainsi au professeur Bürcker.

En 1908, il effectue un passage à la réserve des médicaments à Marseille en tant que pharmacien principal et revient au Val-de-Grâce, où il terminera sa carrière militaire en 1918.

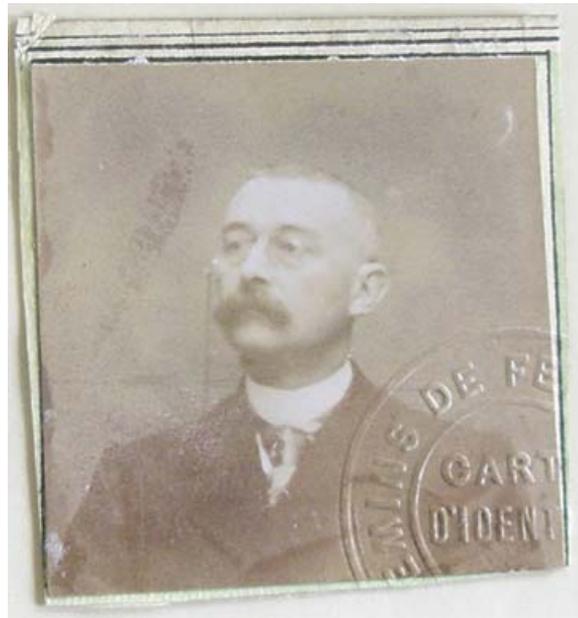


Figure 31 : Louis Auguste Georges
Photographie issue du dossier de Monsieur Georges (SHD)

Œuvre

En tant que docteur en médecine, il s'est principalement occupé des analyses biologiques. En 1904 avec Gaillard, il propose pour l'épuration en campagne des eaux de boisson, un procédé chimique simple et peu onéreux basé sur la production d'iode libre. La pratique de l'opération comporte l'addition successive de 3 comprimés diversement colorés: l'un bleu iodate-iodure, l'autre rouge acide tartrique, le troisième blanc hyposulfite. Ceci lui a valu l'appellation de comprimé patriotique.

Dans ses travaux scientifiques, il indique également un procédé de dosage colorimétrique de la morphine après action de l'acide iodique.

25 Louis Auguste ; Pharmacien Principal de 2^e classe Professeur

Écoles du Val-de-Grâce ; N^o de sortie 1 sur 8.
1^o

Travaux scientifiques.

Étude micrographique et clinique du noyau de Datte (Soc. de Pharmacie 1881) sur un Tobac l'arabe - Georges Gayet 1881.
Analyse des eaux de Jébel 1882.
De la peptonurie et de la pathogénie (Thèse de Docteur 1886)
Recherche de l'alun dans les urines (Soc. clinique 1888).
Sur le chlorhydrosulfate de quinine (Journal de Pharmacie 1896).
Sur une variété d'albumine urinaire (Journal de Pharmacie 1897).
Dosage du résidu net et des cendres dans les liquides normaux et pathologiques de l'organisme animal (Congrès international de Chimie 1897).
Préparation contemporaine d'iode pour la stérilisation des eaux - Études de son emploi. (Arch. de méd. mil. 1902).

Figure 32 : Titres scientifiques de Louis Auguste Georges
Document extrait de son dossier du S.H.D

Gaillard, Louis Clément (1860-1953)

Né le 7 septembre 1860 à Villiers Franqueuse (Marne)

Profession du père

Charron⁴⁷

Titres - distinctions

Chevalier de la Légion d'Honneur (1900)

Officier d'Académie (1916)

Médaille d'or des travaux pratiques de chimie générale

Médaille d'or de physique

Médaille d'or de micrographie de l'Ecole Supérieure de Paris

Activité

Président de la Société de pharmacie de Paris

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Sa carrière débute en 1881, lorsqu'il intègre l'armée avec le statut d'élève du Service de Santé. Quatre ans plus tard, il est amené à poursuivre ses études par le passage obligé au Val-de-Grâce en tant que pharmacien stagiaire.

Il est envoyé à la réserve des médicaments de Marseille et continue son voyage vers le Sud puisqu'il est affecté dans différents hôpitaux militaires en Algérie. De retour en France, il est affecté durant neuf ans à la pharmacie centrale de Paris.

⁴⁷ Spécialiste du bois, maître de tout ce qui tourne et roule, de la brouette à la charrette.

Gaillard est nommé professeur agrégé à l'École du Val-de-Grâce en 1903. Il hérite de la Chaire de chimie en 1908, et devient chef du service de pharmacie de l'hôpital. Il reste à ce poste pendant neuf ans.

Il termine sa carrière à l'hôpital militaire de Villemain (Deux-Sèvres) en 1919.



Figure 33 : Louis Clément Gaillard
Photographie issue du dossier de Monsieur Georges (SHD)

Œuvres

Ses travaux ont surtout eu trait à l'analyse des médicaments et à l'épuration des eaux de boisson. On lui doit des recherches sur le dosage de la caféine dans le thé de différentes origines. En 1915, il met au point un procédé d'épuration des eaux à l'aide de comprimés d'hypochlorite de calcium additionné d'un peu de chlorure de sodium comme adjuvant. Ses travaux sur le chlorure de chaux sont à la base de la javellisation des eaux de boisson.

Breteau, Pierre Joseph (1872-1932)

Né le 26 juin 1872 à Paris (Seine)

Titres – Distinctions

Officier de la Légion d'Honneur

Activité

Membre du comité de rédaction du *Journal de pharmacie et de chimie*

Membre du Conseil de la Société chimique de France

Membre du Conseil supérieur de surveillance des eaux destinées à l'alimentation

Membre de la commission permanente du codex

Membre du Comité consultatif du Service de Santé

Résident de l'Académie de médecine, élu à la section pharmacie (1929)

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Son enfance s'écoule au Mans, où il fait ses études secondaires. Il réussit très brillamment tant en lettres qu'en sciences, mais c'est vers les sciences que va sa préférence.

Après le baccalauréat, il se décide pour la carrière pharmaceutique et fait un stage de trois ans successivement dans deux pharmacies mancelles.

A 20 ans, il arrive à Paris pour entrer à l'Ecole supérieure de Pharmacie. L'année suivante, en 1893, il est admis par concours comme élève du Service de Santé du Val-de-Grâce, où il devra revenir de nombreuses fois par la suite.

Il peut dès lors se consacrer entièrement à ses études. A la pharmacie, il ajoute des inscriptions à la faculté des Sciences. Il est licencié ès sciences physiques en 1895 et pharmacien de première classe l'année d'après. Il entre alors à l'Ecole d'Application du Val-de-Grâce comme stagiaire, puis il débute sa carrière comme Officier du corps de santé à l'hôpital militaire Desgenettes à Lyon où il est affecté en 1897.

Breteau est envoyé en Algérie aux hôpitaux militaires d'Aïn-Sefra en 1899, puis à Saïda en 1900. A cette date, il a l'immense chagrin de perdre sa mère. Il revient ensuite à Paris où il est affecté au Laboratoire de Chimie de la Pharmacie Centrale de l'Armée en novembre 1903.

Agrégé au Val-de-Grâce en janvier 1908, il est promu pharmacien major de première classe. L'année suivante, il est muté à l'hôpital du Belvédère à Tunis, poste qu'il quitte en novembre 1914. Il rejoint la section chimie du laboratoire des Armées du Nord et du Nord-Est à Troyes. Il intègre ensuite le laboratoire de la Section Technique du Service de Santé aux Invalides, où il est promu pharmacien principal de deuxième classe en juin 1918.

Il est nommé répétiteur de chimie organique à l'Ecole Polytechnique en 1919 et est chargé de ce cours dès l'année suivante. Il est également promu colonel en 1920. En parallèle, il devient titulaire de la Chaire de chimie appliquée à la biologie et aux expertises de l'armée et chef du service de la pharmacie du Val-de-Grâce.

En juin 1929, il devient pharmacien Général et quitte ainsi le Val-de-Grâce. Sa nomination en qualité de membre du Comité Consultatif du Service de Santé vient couronner sa carrière.

Il décède des suites d'un brutal accident d'automobile le 11 mai 1932.



Figure 34 : photographie de Pierre Joseph Breteau
BIU Santé (Paris): impharma_fi009x006

Œuvres

Son œuvre scientifique est importante et très variée car il s'est intéressé à de nombreux domaines scientifiques. En tant que pharmacien militaire, il a su mettre la technique analytique au service des quatre principales disciplines qui intéressent particulièrement le Service de Santé de l'armée, en temps de paix comme en temps de guerre : la biologie, la bromatologie, la pharmacie et la toxicologie.

Sa première communication, faite alors qu'il est en service à Lyon, remonte à 1898 et s'intitule *La valeur de la teinture de résine de gaïac comme réactif des agents d'oxydation*. Il y explique les précautions minutieuses qu'il faut prendre lorsque l'on veut caractériser à coup sûr un corps oxydant par formation de bleu de gaïac.

Il publie également *Une nouvelle méthode de préparation de l'hématine*⁴⁸ dans laquelle il démontre que la composition élémentaire varie suivant l'espèce animale envisagée.

Il a entrepris des recherches dans des secteurs variés de la chimie. Ses travaux sur l'hydrogénation catalytique du phénanthrène lui ont valu le grade de docteur ès sciences physiques.

En 1906, il attire l'attention sur l'altération quasi constante des *Anciens chlorhydrates de cocaïne* à structure cristalline. D'après lui, ce sont des traces d'eau retenues mécaniquement qui en sont responsables, donnant naissance à du chlorhydrate d'ecgonine et du benzoate de méthyle.

En 1907, il fait éditer un *Guide pratique des falsifications et altérations des substances alimentaires*. Un an après, il apporte une contribution importante à l'étude *De la teneur en arsenic des vins provenant des vignes traitées par des composés arsenicaux*.

En 1915, il donne des *Procédés rapides pour la recherche dans les eaux de divers poisons minéraux et alcaloïdiques*. Ces procédés ont été rassemblés à la demande de l'autorité militaire en une plaquette récapitulative. Elle est mise à la disposition des laboratoires de toxicologie d'armée nouvellement créés en vue de parer à l'utilisation par l'ennemi des gaz de guerre. Cela représente une importante contribution au rôle déterminant joué par les pharmaciens militaires au cours de la Première Guerre mondiale.

Il est chargé en 1924 de déterminer les causes d'intoxications produites lors des tirs à la mitrailleuse sous abris. Il montre que la nocivité de l'atmosphère est due au cyanogène provenant du fulminate de l'amorce et décrit un dispositif efficace pour l'évacuation des fumées dangereuses.

Cette même année, il démontre que *La stérilisation par la chaleur altère les propriétés physiologiques de nombreux médicaments* tels que la morphine, la cocaïne, la novocaïne...

⁴⁸ Forme chimique particulière de l'hème (élément constitutif de l'hémoglobine, qui se combine à l'oxygène de façon réversible) dont l'atome de fer est oxydé.

Il est l'inventeur d'un modèle d'uréomètre dont il n'a pas voulu publier la description et dont l'originalité consiste en l'absence de robinet. Ce modèle a longtemps été en usage au laboratoire de chimie biologique du Val-de-Grâce pour les dosages de l'urée dans le sang et l'urine.

Dans le domaine pharmaceutique, Breteau a découvert un ingénieux moyen de contrôle permanent du chloroforme anesthésique par un réactif extrêmement sensible : le rouge Congo.

Il a déterminé les conditions d'emploi des hypochlorites comme désinfectants, et s'intéresse à la formule de la liqueur de Dakin qui figure au formulaire des hôpitaux militaires et au codex de 1949.

Il est également appelé à faire partie de la commission permanente du Codex et devient le secrétaire technique chargé de coordonner tous les travaux.

Debucquet, Lucien Désiré Marie (1882-1966)

Né le 15 décembre 1882 à Dunkerque (Nord)

Activité

Membre de l'Académie de médecine (1938)

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Lucien Désiré Marie Debucquet est nommé professeur agrégé au Val-de-Grâce en 1921. Il devient titulaire de la Chaire de chimie en succédant au professeur Breteau en 1927. La pharmacie du Val-de-Grâce voit alors arriver un nouveau chef de service qui restera à la tête de la Chaire et du service de la pharmacie jusqu'en 1932.

Chimiste et analyste, il rédige de nombreux chapitres didactiques passant en revue tout ce que la littérature française et étrangère publie de plus récent. Il présente par ailleurs l'intérêt des techniques physiques d'analyse appliquées à la biochimie qu'il fait découvrir aux stagiaires : spectrométrie, spectrophotométrie, spectrophotographie, polarimétrie ou encore réfractométrie.

Chercheur, il s'intéresse à la désagrégation des nucléoprotéines dont il affirme en 1923 qu'elles aboutissent à l'acide urique par le biais de la transformation des aminopurines libres en oxypurines puis en hypoxanthine et xanthine par l'action finale d'une xanthine oxydase.

Pharmacien avant tout, il essaie de rapprocher et d'appliquer son savoir de chimiste à des perspectives thérapeutiques, notamment dans le domaine des colorants. Membre de l'Académie de pharmacie en 1938, il contribue grandement à ses travaux jusqu'à sa mort en 1966.



Figure 35 : Lucien Désiré Marie Debucquet (1927)

Photographie issue de l'ouvrage Les Chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce.

Manceau, Pierre Aimé Alexis (1888 - ?)

Né le 9 février 1888 à Avallon (Yonne)

Titres - distinctions

Décoré de la Croix de Guerre⁴⁹

Décoré de la Croix du Combattant⁵⁰

Chevalier de la Légion d'Honneur

Officier d'Académie

Activité

Membre de la Société de pharmacie de Lyon

Membre du Comité régional des plantes médicinales

Membre de la Société de biologie

Membre de la Société de chimie biologique de Paris

Membre de la Société chimique de France

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Manceau obtient son diplôme de pharmacien de première classe à l'âge de 23 ans, puis il obtient successivement deux certificats d'études :

- le certificat d'études supérieures de physiologie générale et comparée en 1923

- et le certificat supérieur de botanique générale un an plus tard.

En 1926, il est agrégé des facultés de médecine et pharmacie section histoire naturelle pharmaceutique. Il est chargé des conférences et des travaux pratiques de botanique et de cryptogamie.

⁴⁹ Décoration militaire attribuée pour récompenser une conduite exceptionnelle.

⁵⁰ Médaille française dont le postulant doit justifier de trois mois consécutifs ou non de services accomplis en unité réputée combattante ou assimilée combattante.

Il devient pharmacien commandant en 1927 et succède à Debucquet à la Chaire de chimie de l'École du Val-de-Grâce.

Ses nombreux travaux, ainsi que sa carrière de pharmacien, exercée tant dans les pharmacies régionales que dans les hôpitaux, ont fait de lui un chef de la pharmacie du Val-de-Grâce très polyvalent.

Il reste titulaire pendant sept ans, apportant à l'École du Val-de-Grâce ses qualités d'expert dans le domaine de l'hydrologie, pour lequel ses connaissances sont immenses.

Ses écrits sur la composition chimique et l'origine des principales propriétés physiques des eaux de Vichy ont longtemps fait autorité.

Colin, Yves

Carrière

Elève à la faculté de pharmacie de Lyon, durant ses études il passe 4 ans au laboratoire de chimie analytique. Nommé pharmacien aide major à l'hôpital militaire Sédillot à Nancy, il est ensuite affecté à l'Ecole du Val-de-Grâce. En 1928, il est nommé au laboratoire de chimie de l'institut d'hygiène alimentaire, il y entreprend ses recherches sur le phosphore lipidique des tissus animaux.

Yves Colin est un très bon organisateur. En conséquence, à partir de 1938 il est chargé, tant en France qu'au Maroc, du plan de mobilisation industrielle pharmaceutique et de l'importation en temps de guerre. Ses qualités d'enseignant ont entre autres été appréciées à travers les nombreuses conférences et cours qu'il a prononcés dans le cadre de la défense passive et qui ont été édités et diffusés dans tout le protectorat du Maroc aux médecins et pharmaciens.

Il est nommé titulaire de la Chaire de chimie appliquée à la biologie et aux expertises dans l'armée au Val-de-Grâce en 1948. On lui doit également la réorganisation des services pharmaceutiques du Val-de-Grâce, qu'il dirige conjointement à la Chaire jusqu'en 1954.

Il est connu pour ses travaux dans le domaine de l'analyse, notamment avec sa thèse de doctorat en sciences naturelles de 1935. Elle s'intitule : *Recherches techniques sur la séparation et le dosage des principes immédiats phosphorés des graines. Variation de ces composés au cours de la maturation et de la germination*. Il s'est également intéressé à la toxicologie de l'alcool.



Figure 36 : Yves Colin (1948)

Photographie issue de l'ouvrage *Les Chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce*.

Péronnet, Gilbert Marcel (1907-1995)

Né le 8 mars 1907 à Lapalisse (Allier)

Profession du père

Instituteur

Activité

Membre de la Commission de défense contre la guerre moderne

Président de l'Académie nationale de pharmacie (1983)

Membre de la Société de médecine militaire française (1937)

Membre de la Commission permanente de révision du formulaire pharmaceutique du Service de Santé (1945)

Membre de la Société de chimie biologique (1932)

Consultant de la Commission médicale des intoxications (1939)

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Après une enfance dans sa région natale de l'Allier et l'obtention de son baccalauréat, Péronnet continue ses études dans la classe de mathématiques spéciales à Clermont-Ferrand car il s'oriente vers les concours des grandes écoles.

Cependant, il ne reste pas plus d'un an dans cette classe préparatoire. En effet, la rencontre avec un jeune pharmacien tenant une officine depuis peu, pousse Péronnet à changer de voie : il décide d'effectuer un stage chez lui et prend particulièrement goût à l'art de la galénique. Dès lors, le pharmacien l'encourage vivement à s'orienter vers la pharmacie militaire et c'est ainsi que naît la vocation de Péronnet.

Il est reçu à l'École du service de santé militaire de Lyon et y accomplit son cursus. En 1932, il part au Val-de-Grâce pour son stage d'application effectué sous la direction du professeur Debucquet.

Dès sa sortie du Val-de-Grâce et jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, il est affecté à la section technique du Service de santé et détaché en permanence à la Poudrerie Nationale du Bouchet⁵¹, comme chef de la section toxicologie du laboratoire de thérapeutique expérimentale.

Après l'armistice de 1945, il est chargé d'organiser l'un des laboratoires régionaux du bureau central des recherches du secrétaire d'état au ravitaillement. En raison de sa compétence en bromatologie, on lui confie la tâche particulière d'étudier et corriger les grands problèmes de dénutrition consécutifs à la pénurie des ressources alimentaires due à la guerre.

Il est ensuite chargé de mettre en place le Laboratoire de physicochimie de l'Etablissement central de transfusion - réanimation de l'Armée qui venait d'ouvrir à Clamart. En 1947, après deux années seulement à ce poste, il doit partir avec regret, car il obtient le concours d'agrégation du Val-de-Grâce. Il se consacre dès lors à l'enseignement des jeunes stagiaires.

En 1954, il est élu professeur titulaire de la Chaire de chimie appliquée à la biologie et aux expertises dans l'armée, cumulant cette fonction avec celle de pharmacien chef de l'hôpital du Val-de-Grâce.

En 1956, il quitte le corps militaire pour entreprendre une carrière civile. Il fait une incursion dans l'industrie pharmaceutique, au cours de laquelle il apporte sa collaboration scientifique et administrative à un gros laboratoire en région parisienne et ce, jusqu'en 1972.

Œuvres

Il a publié de très nombreux travaux dans des domaines variés, il est difficile de tous les citer.

Il est l'un des premiers à développer les enseignements relatifs à la défense contre l'arme chimique. Il a publié des articles novateurs sur les gaz de combat comme l'ypérite et plus précisément sur les moyens de les détecter et de décontaminer l'eau de boisson. De nombreux mémoires sur les mêmes thèmes resteront inédits pour des raisons de secret militaire.

On doit à Péronnet la mise au point du « nécessaire Z » pour la détermination de toxiques chimiques de guerre encore utilisé en 1989, ainsi que la conception d'une étuve de désimprégnation des vêtements utilisant un courant d'air chaud.

⁵¹ Centre militaire à Vert-le-Petit (Essonne) produisant poudre et munitions pour les besoins du front, une partie de son activité est orienté vers de nouvelles technologies liées à l'hypothèse d'un conflit où seraient mis en œuvre des procédés chimiques, biologiques et bactériologiques

Dans le domaine de la bromatologie, suite aux problèmes de dénutrition résultant de la Seconde Guerre mondiale, il réalise de nombreuses études sur les pains et farines, les boissons sans alcool, les édulcorants ou encore les méthodes de rationnement.

On retrouve beaucoup de travaux en toxicologie sur le dosage colorimétrique du benzène dans le sang et dans les organes.

En 1936, il publie une note au sujet de la thérapeutique prophylactique des lésions vésicantes expliquant la préparation d'onguents possédant une action extractive très importante.

Parmi ses travaux, on trouve beaucoup d'articles au sujet de la chimie des gaz de combat. Il y explique leur monographie détaillée, le mode de fabrication industrielle ainsi que leurs propriétés organoleptiques, physiques et physiologiques.

Notons l'existence de publications en galénique avec « *le gel de silice excipient pour pommade* » où il propose l'utilisation de la silice comme succédané de corps gras.

Par ailleurs, il s'est également intéressé aux *Considérations biologiques et cliniques sur les manifestations hépatiques dans l'amibiase*. Dans cette publication de 1948, il expose les différents tests biologiques diagnostiques.



Figure 37 : Gilbert Marcel Péronnet (1954)
Photographie issue de l'ouvrage Les Chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce.

Delga, Jean (1910-1983)

Né le 22 mars 1910 à Blaye-les-Mines (Tarn)

Activité

Membre de l'Académie nationale de pharmacie (1958)

Inspecteur des Services pharmaceutiques et chimiques

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Il effectue ses études primaires et secondaires dans l'établissement où ses parents enseignent. Il passe son adolescence dans un lycée de Nice. Il accède ensuite avec succès aux facultés de médecine et pharmacie ainsi qu'aux facultés des sciences de Marseille et de Lyon.

Muni de ses diplômes de pharmacien et de licencié ès Sciences, il se dirige vers le Val-de-Grâce, après avoir fait un séjour à la pharmacie de l'Ecole Polytechnique. Après son stage au Val-de-Grâce en 1934, il est affecté à l'hôpital militaire de Lille. A l'époque, il dispose de peu de moyens dans le laboratoire de cet hôpital pour effectuer les recherches et analyses qu'il souhaite entreprendre.

En septembre 1936, il est attaché à la Poudrerie Nationale du Bouchet. Il y fait son apprentissage de chercheur en étudiant la toxicologie des gaz de combat pendant quatre ans.

Par la suite, il va à Montpellier où il est chargé d'organiser et diriger le Laboratoire Régional dépendant du Bureau Central des Recherches Chimiques de l'Etat de 1943 à 1946. C'est là qu'il commence à se familiariser avec la bromatologie et à s'occuper avec passion des problèmes de la nutrition, à une époque où ces questions présentaient un intérêt majeur en raison des guerres mondiales.

Puis il quitte Montpellier et rejoint à nouveau la Poudrerie dont l'activité a changé par rapport à ce qu'il a connu trois ans auparavant. L'établissement s'est en effet converti en station d'étude chargée de résoudre divers problèmes posés par la pénurie générale ; par exemple, le manque de pâte à papier a conduit à remplacer sa fabrication par de la paille. Delga est chargé de cette étude

et commence à s'intéresser à la composition chimique des tiges de céréales. Cette étude, donnera lieu à une thèse de doctorat ès Sciences naturelles.

En 1953, il arrive au Val-de-Grâce comme agrégé et c'est en 1957 qu'il devient professeur titulaire de la Chaire de chimie. De ce fait, il occupe le poste de pharmacien en chef de l'hôpital.

Au cours de son enseignement, il prône à ses élèves l'utilisation de moyens classiques de chimie analytique, moins élaborés que la spectrophotométrie, la réfractométrie, ou la chromatographie de partage. Pour lui, des techniques moins élaborées dont le coût est moindre, dont la mise en œuvre est facile, ont l'avantage de pouvoir être envisagées dans les conditions précaires des laboratoires de campagne ou dans les « provinces lointaines ». Il fait également preuve d'un goût prononcé pour l'inédit, ce qui le conduit à être blessé par ses « hardiesses techniques » à plusieurs reprises.

A l'Ecole du Val-de-Grâce, il initie les stagiaires aux techniques analytiques de toxicologie.

En 1961, il édite le premier cours photocopie sur la défense contre la guerre chimique qui servira longtemps de modèle pour l'élaboration de tous les autres. Ce ne sont pas moins de quinze promotions d'étudiants qui ont travaillé sur ce support de cours. Il ne sera remplacé qu'en 1977.

Son intérêt pour la bromatologie s'illustre par la mise au point de divers protocoles analytiques de contrôle alimentaire, organoleptiques ou toxicologiques. Il développe également des méthodes de recherche pour la détection des fraudes ou la détection d'additifs alimentaires.

Il quitte la Chaire en 1966 et est nommé pharmacien général inspecteur.



Figure 38 : Jean Delga (1957)
Photographie issue de l'ouvrage *Les Chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce*.

Douzou, Pierre (1926-2000)

Né le 25 août 1926 à Millau (Aveyron)

Profession du père

Artisan

Titres – Distinctions

Docteur ès Sciences Physiques (1958)

Prix Pelman de biologie (1962)

Chevalier de la Légion d'Honneur

Officier de l'Ordre National du Mérite

Activité

Membre de l'Académie des sciences et de l'Académie nationale de pharmacie

Chercheur à l'Institut biologique physicochimique

Chercheur à l'INSERM, l'INRA

Président du Conseil scientifique de l'INSERM (1978-1981)

Membre de l'Académie des Sciences - Institut de France, section biologie cellulaire et moléculaire (1979)

Président directeur général de l'INRA (1989-1990)

Conseiller auprès du Haut commissariat à l'énergie atomique

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Il suit ses études secondaires au lycée de Rodez. Il rejoint l'École de santé des armées à Toulon, puis à Lyon, en 1946. Il mène ses études supérieures aux facultés de pharmacie et des sciences de Lyon, puis à la faculté des sciences de Paris. Il en sort pharmacien six ans plus tard et est affecté à Paris dans les laboratoires de biologie du Val-de-Grâce et des Invalides.

Dès cette période, il fréquente l'Institut du radium et réalise une thèse de doctorat dans laquelle il s'intéresse à l'étude physicochimiques de l'ADN. Une fois sa thèse achevée en 1958, il est nommé

maître de conférences, puis sous-directeur du laboratoire de biophysique qui vient d'être créé au Muséum d'histoire naturelle. Il se passionne très tôt pour les biotechnologies.

Pierre Douzou y développe ses recherches sur des voies nouvelles pour l'époque. C'est ainsi qu'il introduit en 1960, les recherches sur les états excités moléculaires et, surtout, analyse ces mécanismes photophysiques et photochimiques en développant des techniques originales comme les spectroscopies optiques et magnétiques.

Le 1^{er} mars 1966, trois mois seulement après l'obtention de sa maîtrise de recherche en radiobiologie, Pierre Douzou acquiert la responsabilité de la Chaire de chimie à l'Ecole d'application du service de santé du Val-de-Grâce. Cette chaire change de nom en 1970 alors qu'il est en poste et devient la Chaire de biochimie et de toxicologie appliquée aux armées. Malgré le risque d'entrave à son activité de chercheur et ses importantes responsabilités qu'il a avec ses multiples postes de chercheur au CNRS ainsi qu'au Muséum d'histoire naturelle, il accepte ce poste d'enseignant au Val-de-Grâce.

En matière de défense contre l'arme chimique qui, disait-il avec la pharmacie hospitalière "constituent les devoirs de l'état de pharmacien militaire", il envisageait son enseignement à la lumière de la biologie moléculaire et des lésions biochimiques.

Il quitte le Val-de-Grâce en 1971.

Après son départ, le professeur Douzou a occupé plusieurs fonctions importantes, notamment au ministère de la Recherche.

Puis, il a rejoint l'Institut de biologie physicochimique pour y créer le service de biospectroscopie. Il en fait une unité de recherche affiliée à l'INSERM et à l'INRA.

Il ne s'intéresse plus aux acides nucléiques ni à l'ADN. Il s'oriente alors vers la compréhension des mécanismes et la recherche des intermédiaires dans les cycles des réactions biochimiques permettant d'en comprendre la fonctionnement et la régulation. Ces réactions très fugaces, ne laissent pas le temps de les étudier, alors Pierre Douzou pense à mettre en place un système permettant de les ralentir en abaissant la température. La cryobiochimie est abordée pour la première fois. Afin de ne pas dénaturer les protéines lors de la descente en température, il met également au point des solvants hydro organiques.

En 1972, il décide de transférer son laboratoire à Montpellier. Deux ans plus tard, il crée une unité de recherche à l'Inserm dont l'activité est centrée sur la cryoenzymologie. Il est directeur de cette unité de recherche Inserm 128 « Cryobiologie appliquée à l'étude de métabolismes » de 1974 à 1980.

En 1987, il crée une nouvelle unité de recherche Inserm/Inra, l'unité 310 « Biologie moléculaire et cellulaire aux basses températures », qu'il dirigera jusqu'en 1993.

Pierre Douzou est décédé le 19 juin 2000.

Œuvres

Concernant ses travaux sur les basses températures, il présente une synthèse dès 1977 dans l'ouvrage « Cryobiochemistry : an introduction » (Academic Press).

Il a publié d'autres ouvrages :

Le chaud et le froid. Les conflits du vivant.

Les bricoleurs du septième jour – Nouveaux regards entomologiques.

Il a également écrit une bande-dessinée, dessinée par lui-même qui s'intitule :

La saga des gènes racontée aux jeunes. Livre complexe pour les enfants auxquels il destinait cet ouvrage, il en est très affecté.

Par ailleurs, il a rédigé une autobiographie: *Vous cherchez quoi au juste? .*



Figure 39 : Pierre Douzou (1966)
Photographie issue de l'ouvrage Les Chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce.

Meunier, Jean (1934-2001)

Né le 19 décembre 1934 en Saône et Loire

Titres - distinctions

Officier de la Légion d'Honneur

Commandeur de l'Ordre national du Mérite

Médaille d'honneur du Service de Santé des Armées

Docteur d'Etat ès Sciences pharmaceutiques

Activité

Membre de la Société de chimie biologique

Membre de la Société française de biologie clinique

Membre de la Société des experts chimistes de France

Membre permanent de la commission de la Pharmacopée au Conseil de l'Europe

Membre de l'Académie nationale de pharmacie (1974)

Membre de la Société française des docteurs en pharmacie

Inspecteur des Services pharmaceutiques et chimiques

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Jean Meunier revêt l'uniforme pour la première fois à l'âge de treize ans et demi. En effet, le 6 octobre 1948 son père l'accompagne à l'école militaire préparatoire technique du Mans, où il obtient ses deux baccalauréats dans les séries techniques. A l'époque, rien ne le prédispose à une carrière dans la pharmacie. C'est une conversation avec l'un de ses camarades qui l'oriente vers la pharmacie militaire.

A l'Hôpital d'instruction de Lyon, le pharmacien chef et son adjoint le soutiennent et l'aident à rejoindre la première année d'études pharmaceutiques. Malgré la voie non conventionnelle qu'il a choisie, il réussit brillamment le concours d'entrée à l'Ecole en 1954. Cette année-là, il est le seul stagiaire en pharmacie. Plus tard, il devient interne des hôpitaux de Lyon et découvre avec beaucoup d'intérêt la biologie clinique et les travaux analytiques. En 1958, il est reçu pharmacien.

Il entre au Val-de-Grâce à la fin de l'année 1959 en tant que stagiaire à l'Ecole d'Application. A sa sortie, il est nommé pharmacien chef de l'hôpital militaire de Grenoble, mais il n'y reste que quinze mois.

En 1961, il est licencié ès Sciences et rejoint l'Ecole du Service de Santé de Lyon comme chef de division. Pendant les quatre années où il occupe ce poste, on lui confie de nombreux enseignements et cela va l'orienter vers une carrière d'enseignant. Jean Meunier est reçu comme assistant en 1962 et est nommé à l'Hôpital d'Instruction des armées Desgenettes à Lyon.

En 1965, il est admis comme spécialiste des Hôpitaux des Armées et est nommé adjoint du pharmacien chef Douzou, au Val-de-Grâce. Durant cette période, ce dernier le persuade de se présenter au concours d'agrégation, ce que Meunier fait à la fin de sa première année parisienne. Un an plus tard, en 1966, il devient donc professeur agrégé du Val-de-Grâce.

Il est envoyé au Danemark en juillet 1968 pour une « mission d'information relative à l'automatisation des laboratoires de biochimie et au traitement automatisé des résultats d'analyse ». Il reproduit ensuite cette mission en Suède.

Déjà professeur agrégé au Val-de-Grâce, il devient pharmacien chef de l'hôpital en 1969.

Diplômé de l'Institut des Hautes études de la Défense nationale, il est appelé, en 1984, à seconder le Directeur central du service de santé dont il va devenir un conseiller privilégié.

En 1992, il accède à l'Inspection technique, le plus haut poste du Service pour un pharmacien militaire.

Œuvres

Le professeur Jean Meunier travaille, enseigne, conseille, cherche et publie.

Il soutient une thèse de doctorat d'Etat très remarquée sur les dérivés de la phénothiazine. Très vite, il rédige des « feuillets de toxicologie » en 4 tomes édités entre 1970 et 1972. Bien que destinés aux stagiaires de l'Ecole, ils connaîtront une très large audience.

A la suite de cela, il publie un traité de toxicologie d'urgence, ouvrage de référence aux buts théoriques mais surtout pratiques. Celui-ci rassemble à l'usage tant des spécialistes que des

étudiants, des données générales et des méthodologies ainsi que des choix techniques d'analyse simples. Ces méthodes adaptées aux équipements modestes permettent de résoudre dans l'urgence la plupart des problèmes d'identification ou de dosage lors d'intoxications volontaires ou accidentelles.

Il contribue ainsi à la naissance de cette spécialité nouvelle que constitue la toxicologie analytique d'urgence hospitalière.

Il s'ensuit que la chaire change à nouveau d'appellation et devient en 1975 la « Chaire de chimie, toxicologie et expertises dans les armées ».

Il rédige près de 80 communications ou mémoires et prononce de nombreuses conférences sur des sujets de toxicologie, de chimie clinique ou d'agression chimique de guerre. A la suite de cette contribution scientifique importante, la notoriété, les distinctions et les charges affluent.

Il a été l'auteur de plus de 250 publications.

Par ailleurs, il a participé à de nombreuses commissions, civiles ou militaires, nationales ou hors des frontières, dans lesquelles ses conseils ont été sollicités et écoutés.



Figure 40 : Jean Meunier (1972)
Photographie issue de l'ouvrage *Les Chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce*.

Schmit, Jean-Marie (1933-)

Né le 10 janvier 1933 à Nancy (Meurthe-et-Moselle)

Profession du père

Militaire

Titres distinctions

Officier de la Légion d'Honneur

Commandeur dans l'Ordre national du Mérite

Officier des Palmes académiques

Croix de la Valeur militaire⁵²

Docteur d'Etat ès Sciences pharmaceutiques

Activité

Inspecteur des Services pharmaceutiques et chimiques

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

En 1955, Jean-Marie Schmit obtient son diplôme de pharmacien à l'âge de 22 ans. Dès sa sortie du Val-de-Grâce où il a effectué son stage d'application, il choisit de servir les Forces Françaises en Allemagne. Il est alors pharmacien chef de l'hôpital de Landau en 1956. Il part ensuite en Algérie où il est affecté à l'hôpital de Bône de 1958 à 1961. Il y est décoré de la Croix de la Valeur militaire.

Reçu au concours d'assistantat des hôpitaux des armées, c'est dans le laboratoire de chimie de l'Hôpital d'Instruction des armées Desgenettes à Lyon qu'il effectue sa formation.

À la suite de sa réussite au concours de Spécialiste, il retourne en Allemagne où il restera deux ans à l'hôpital militaire de Donaueschingen. Il revient alors comme pharmacien adjoint à l'Hôpital Desgenettes puis est nommé quelques années plus tard Chef de section à la Division de chimie-pharmacologie du Centre de recherche du Service de Santé de Lyon.

⁵² Destinée à distinguer individuellement le personnel de la défense, civils et militaires, ayant accompli une action d'éclat, hors du territoire national, au cours ou à l'occasion de missions ou d'opérations extérieures.

En 1973, il est reçu au concours d'agrégation du Val-de-Grâce ce qui lui vaut d'être affecté dans les hôpitaux parisiens. D'abord adjoint des Services pharmaceutiques et biochimiques du Val-de-Grâce dirigés par Jean Meunier à qui il succèdera en 1984, ayant été entre temps Pharmacien chef de l'Hôpital d'Instruction des armées Bégin. Professeur titulaire de chaire de 1980 à 1986, il termine sa carrière hospitalière en 1986 pour devenir Conseiller du Directeur en 5^{ème} Région militaire (Lyon) avant de devenir Inspecteur des Services pharmaceutiques et chimiques de 1990 à 1992.

En 1992, il est demandé par les Laboratoires Sandoz et y assume une activité directoriale.

Les travaux du Professeur Schmit font autorité dans tous les domaines de la pharmacie, de la biologie et de la toxicologie. Il oriente ses recherches vers la biochimie clinique et la toxicologie en milieu militaire. Il actualise au jour le jour les banques de données sur la défense contre les armes chimiques analysant les articles de la presse internationale ou la littérature spécialisée. Tous ses travaux lui ont ouvert les portes des grandes sociétés savantes et méritent d'être distingués.

Il est lauréat de l'Académie de médecine et de l'Académie de pharmacie.



Figure 41: Jean Marie Schmit (1980)
Photographie issue de l'ouvrage *Les chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce*.

Ricordel, Ivan (1943-)

Né le 8 octobre 1943 à Guemené Penfao (Loire Atlantique)

Titres - distinctions

Chevalier de l'Ordre national du Mérite

Chevalier de la Légion d'Honneur

Médaille d'honneur du Service de Santé des Armées

Docteur d'Etat ès Sciences pharmaceutiques

Activités

Membre du Conseil supérieur d'hygiène publique de France

Membre de la Société française de médecine des armées

Membre de la Société française de biologie clinique

Membre de la Société française de biophysique

Membre de la Société française des docteurs en pharmacie

Membre de la Société des experts chimistes de France

Membre du groupe opération d'expertise « terrorisme biologique et chimique »

Membre du groupe de travail sur l'intervention médicale dans le cadre du plan PIRATOX

Consultant au Conseil d'enseignement de la radiopharmacie

Expert auprès de l'Organisation des Nations Unies

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

Ancien élève du lycée militaire du Mans puis de l'Ecole du Service de Santé militaire de Lyon, il est diplômé pharmacien en 1967. Il effectue ensuite trois années de formation complémentaire à l'hôpital Desgenettes à Lyon, puis à l'hôpital de Rennes.

En 1970, il est envoyé pour trois autres années à l'hôpital de Lille en tant que pharmacien chef adjoint. C'est là qu'il s'initie aux méthodes de recherche en biochimie clinique. Il est nommé assistant de laboratoire en 1973.

Par la suite, il rejoint le Val-de-Grâce avec le statut de professeur agrégé en 1979.

Il est responsable du département des radio-isotopes in vitro du laboratoire de l'hôpital. Voyant son intérêt pour les techniques isotopiques, le professeur Meunier l'incite à développer sa spécialisation dans cette voie. Il se forme à l'Institut national des sciences et techniques nucléaires de Saclay et soutient sa thèse à l'issue de cette formation.

En 1982, il devient pharmacien chef adjoint du Val-de-Grâce et assure dès 1986 les charges de pharmacien chef. Deux ans après, il est nommé professeur titulaire de la Chaire de chimie. Son enseignement s'organise autour de trois axes principaux : la défense contre les agressifs chimiques de guerre, l'introduction aux méthodes modernes d'immuno-analyse en biochimie médicale et en toxicologie, et enfin, l'assurance de la qualité en pharmacie et biochimie hospitalières

Il a contribué à l'élaboration puis à la diffusion d'outils informatiques adaptés au contrôle technique et à la gestion administrative des services pharmaceutiques hospitaliers des armées.

Il a été élu à plusieurs reprises lauréat de l'Académie nationale de pharmacie, premier prix de thèse ès sciences pharmaceutiques et médaillé de bronze de l'Académie nationale de médecine.

Il s'exprime dans de nombreuses commissions relevant du ministère de la Défense, Ministère des Affaires sociales et de la Solidarité nationale ainsi qu'au ministère des Affaires étrangères. Il est également expert auprès de la Commission nationale de la pharmacopée.

Bien plus récemment, en 2011, le juge d'instruction dans l'affaire du Mediator a nommé deux experts chargés de lui remettre un rapport concernant la nature chimique de ce médicament. Le Pr Ivan Ricordel est l'un d'entre eux, est alors directeur honoraire du laboratoire de toxicologie de l'Institut national de police scientifique de Paris.

Il doit notamment « décrire la molécule et les propriétés pharmacologiques du benfluorex (principe actif du Mediator), », « dire (...) si la substance pharmaceutique peut être qualifiée d'anorexigène pour l'homme, décrire ses effets indésirables et quantifier leurs incidences ». En résumé, ils doivent établir si le Mediator était ou non un coupe-faim, auquel cas il s'agirait de tromperie sur la nature du produit.

Œuvres

De nombreux travaux de recherche fondamentale ou appliquée dans les domaines de la biochimie, la toxicologie, la pharmacologie ou la médecine nucléaire vont jalonner sa carrière. Ces travaux lui ont valu de nombreuses récompenses.

Sa thèse portant sur *L'emploi des agents bi fonctionnels, le marquage radioactif des molécules protéiques* lui ouvre les portes de l'immuno-analyse. Ses études vont le conduire à développer les techniques d'exploration faisant appel aux radiopharmaceutiques et à mettre au point le dosage radio immunométrique de la thyroglobuline.

En pharmacocinétique, il fait des travaux de chromatographie liquide haute performance portant sur la clomipramine ou l'acide valproïque.

En biochimie, il s'intéresse aux marqueurs tumoraux et à la présence anormale de la superoxyde dismutase dans les urines comme l'un des meilleurs témoins de la souffrance rénale.

Dans le domaine de l'enseignement, il marque son passage à la tête de la Chaire de chimie par la création et la mise en place de la sixième année d'études pharmaceutiques. C'est à Ivan Ricordel qu'a été confiée la lourde tâche de cette réorganisation.



Figure 42 : Ivan Ricordel (1986)

Photographie issue de l'ouvrage Les Chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce

Pailler, François-Marie (1943-)

Né le 17 février 1943 à Salagnac (Dordogne)

Profession du père

Médecin

Titres – distinctions

Officier dans l'Ordre national du Mérite (2002)

Chevalier de la Légion d'Honneur (1995)

Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques (1992)

Médaille d'honneur du Service de Santé des Armées (1987)

Médailles de bronze et d'argent pour travaux scientifiques (1986/1990)

Médaille de vermeil de l'Académie nationale de Médecine (1990)

Docteur d'Etat ès Sciences pharmaceutiques

Activité

Membre de la Société Française de Toxicologie analytique (1998)

Membre de la Société des Experts Chimistes de France (1978)

Membre de la Société Française de Biologie clinique (1978)

Membre de la Société Française de Médecine des Armées (1983)

Membre de la Société Française des Docteurs en Pharmacie (1990)

Consultant en toxicologie générale et environnementale, sécurité et qualité des aliments

Expert évaluateur en toxicologie environnementale à l'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé

Expert dopage humain au Ministère de la Jeunesse et des Sports

Professeur titulaire de Chaire

Carrière

François-Marie Pailler effectue ses études secondaires pour partie au Lycée Edouard Herriot de La Roche-sur-Yon et pour partie à Saint Vincent de Paul à Rennes.

Il intègre l'Ecole du Service de Santé Militaire à Lyon en 1962 et en sort en 1966 avec son diplôme d'Etat de pharmacien. A la fin de son stage à l'Ecole d'Application en 1968, il choisit l'hôpital des armées Baudens à Bourges, où il exerce les fonctions d'adjoint puis de chef de service.

Il réussit le concours d'assistanat des laboratoires de chimie en 1972. Nommé assistant, c'est à l'hôpital Desgenettes à Lyon qu'il décide d'orienter ses activités dans le domaine de la biochimie clinique et de la toxicologie hospitalière d'urgence.

En 1974, il choisit un sujet de thèse intitulé *Contribution à l'étude du dosage du 5 α -androstane-3 α ,17 β diol urinaire. Résultats en physiopathologie humaine*. La difficulté de la mise au point de la méthodologie, ainsi que les délais d'acquisition des résultats l'amènent à prolonger son séjour lyonnais. Il est affecté au Laboratoire d'analyse alimentaire du Commissariat de l'Armée de Terre. Il soutient sa thèse de doctorat d'Etat en 1979.

Il s'intéresse tout particulièrement à la bromatologie. C'est alors que lui est confiée au *Lyon pharmaceutique*⁵³ la responsabilité du Secrétariat de la rédaction lors de la création de la rubrique *Nutrition et Hygiène alimentaire*.

Nommé spécialiste en 1982, le professeur Schmit, titulaire de la Chaire de chimie, toxicologie et expertises dans les Armées, lui confie les enseignements d'analytique alimentaire à l'Ecole d'Application du Val-de-Grâce et l'encourage dans la voie de l'agrégation, dont il réussit le concours en 1986. Il devient alors professeur au Val-de-Grâce et est affecté comme pharmacien chef adjoint de cet hôpital. En 1992, il est désigné comme responsable d'enseignement de la Chaire de chimie pour la période de transition qui conduira l'Ecole d'Application du Service de Santé de l'Armée de Terre vers ses missions d'Ecole d'Application du Service de Santé des Armées.

Cette même année, il met en place un diplôme universitaire de bromatologie et de contrôle des aliments à l'UFR des Sciences pharmaceutiques de Paris V qui sera rebaptisé diplôme universitaire de sécurité et de qualité des aliments en 1999.

Il est le premier à être nommé titulaire de la Chaire de Sciences pharmaceutiques Toxicologie et Expertises dans les Armées. Il s'attache à adapter l'enseignement aux missions généralistes du pharmacien chimiste des armées en introduisant notamment des thèmes nouveaux comme l'économie de la santé ou les marchés publics du domaine pharmaceutique.

⁵³ Revue scientifique

Sollicité par le Secrétariat de la Défense nationale et de la Sécurité civile dans le cadre de la prévention du terrorisme chimique, il implique l'Ecole du Val-de-Grâce dans le plan gouvernemental PIRATOX.

En 1996, il est nommé chef du tout nouveau Service de pharmacie hospitalière et de stérilisation centrale de l'hôpital du Val-de-Grâce. En effet à cette date, le service de la pharmacie se sépare du laboratoire de biochimie. Cette nomination l'amène à créer une unité de reconstitution de cytostatiques basée sur l'utilisation d'isolateurs. Enfin, l'assurance qualité, tant dans le domaine des gaz pharmaceutiques que la stérilisation, ainsi que les exigences de vigilance et de traçabilité seront un souci professionnel constant du Pharmacien chimiste chef des services Pailler.

Il quitte le Val-de-Grâce en 2001 et continue ses activités en tant que consultant ou expert dans de nombreux organismes.



Figure 43 : François-Marie Pailler (1986)
Professeur agrégé du Val de Grâce, ancien pharmacien chef de l'Hôpital du Val de Grâce

GENTES, Patrick (1958-)

Né le 13 novembre 1958 à Philippeville (département de Constantine - Algérie)

Profession du père

Militaire

Titres - distinctions

Doctorat d'Etat en Pharmacie

Carrière

Etudes à la faculté de pharmacie de Châtenay-Malabry de 1976 à 1981

Période d'activité civile 1981 - 1985 : au Ministère de la Santé Agence du médicament

Période d'activité militaire 1985 - 2013

1985 - 1989 : Pharmacie centrale des armées à Orléans

1989 - 1995 : Assistant des hôpitaux des armées en formation à l'Ecole du Val-de-Grâce, participation à la mise en place d'une robotisation de la pharmacie en 1994 et des prescriptions informatisées

1995 - 2001 : adjoint auprès du chef de la PUI de l'HIA⁵⁴ Val-de-Grâce et spécialiste des hôpitaux des armées

2001 - 2009 : chef de la PUI et de la stérilisation centrale de l'HIA Val-de-Grâce

2009 - 2010 : chef de la division « Conception-Orientation-Pilotage » à la direction des approvisionnements en produits de santé des armées à Orléans

2010 - 2013 : chef de la division « Achats - Marchés » à la direction des approvisionnements en produits de santé des armées à Orléans

Depuis 2013 : chef de la division « Achats - Finances » à la direction des approvisionnements en produits de santé des armées à Orléans

⁵⁴ PUI : pharmacie à usage intérieur, HIA: hôpital d'instruction des armées

Almeras, David (1970-)

Né le 16 novembre 1970 à Toulouse (Haute-Garonne)

Profession du père

Cadre SNCF

Etudes

Baccalauréat série C (1988)

Ecole du Service de Santé (1988)

Ecole d'Application du Val-de-Grâce (1993-1994)

Diplômé docteur en pharmacie (1994)

Diplômé d'études supérieures en pharmacie hospitalière et des collectivités (2003)

Grades

Elève officier pharmacien (1988)

Aspirant pharmacien (1991)

Pharmacien chimiste (1994)

Pharmacien principal (2005)

Pharmacien en chef (2010)

Titres militaires

Assistant des hôpitaux des armées (1998)

Spécialiste des hôpitaux des armées (2004)

Responsable de spécialité (2010)

Distinctions

Croix de la valeur militaire (1995)

Croix du combattant (1995)

Médaille de bronze pour travaux scientifiques (2004)

Chevalier de l'Ordre National du Mérite (2012)

Carrière

Novembre 1994 - Juin 1995 : Affecté à l'hôpital d'Instruction des Armées Laveran à Marseille en qualité de pharmacien adjoint dans le service de pharmacie hospitalière, affectation au cours de laquelle il fait trois mois et demi à Sarajevo (Bosnie-Herzégovine).

Juillet 1995 - Mars 1996 : Affecté à la 14^{ème} Antenne Médicale Parachutiste du 14^{ème} Régiment Parachutiste de Commandement et de Soutien à Toulouse en qualité de pharmacien chef.

Avril 1996 - Août 1998 : Affecté à l'Hôpital d'Instruction des Armées Laveran à Marseille en qualité de pharmacien adjoint.

Septembre 1998 - Août 2004 : Affecté à l'Ecole d'Application du Service de Santé des Armées à Paris en qualité d'Assistant des Hôpitaux des Armées (discipline « Spécialités pharmaceutiques », mention « Pharmacie hospitalière »).

Septembre 2004 - Août 2008 : Affecté à l'Hôpital d'Instruction des Armées Desgenettes à Lyon en qualité de pharmacien adjoint dans le service de pharmacie hospitalière. Il effectue un autre séjour en Bosnie-Herzégovine à Mostar et en République de Côte d'Ivoire.

Septembre 2008 - Août 2009 : Affecté à l'hôpital d'Instruction du Val-de-Grâce à Paris en qualité de pharmacien adjoint dans le service de pharmacie hospitalière.

Depuis septembre 2009 : Pharmacien chef du service de pharmacie hospitalière du Val-de-Grâce.

CONCLUSION

La longue et compliquée histoire de l'hôpital du Val-de-Grâce est intimement liée à la Grande Histoire de France : l'installation du monastère avec la Reine Anne d'Autriche, la transformation en hôpital à la Révolution ou encore la mise en place de l'Ecole du service de santé des armées.

Nous avons évoqué cette partie de l'histoire de France et ensuite nous avons abordé plus spécifiquement les recherches et travaux des pharmaciens militaires notamment au cours des grands conflits que la France a connus.

Par leur statut particulier de militaire, les pharmaciens, dont la carrière a été ici illustrée, montrent toute la richesse mais aussi les difficultés d'exercer leur art.

Souvent pionniers dans leur domaine, les pharmaciens militaires évoluent dans un environnement spécifique qui n'est certes pas toujours propice pour entreprendre de grandes recherches.

Malgré l'influence des affectations en campagne ou encore dans des hôpitaux militaires à l'étranger ils ont réussi à développer d'importants travaux. Ils ont su faire de leur mobilité une force, car ils ont pu s'enrichir de nouvelles découvertes au cours de leurs déplacements.

C'est ainsi que l'on retrouve ces pharmaciens tant sur les champs de bataille que dans les champs des grandes découvertes.

Leur polyvalence s'exerce dans de nombreux domaines tels que la chimie, la toxicologie, les sciences naturelles ou l'hygiène, non seulement sur le territoire national, mais aussi au cours des campagnes militaires ou lors d'expéditions lointaines. Œuvrant en milieu militaire, ils se sont tous préoccupés des problèmes posés par la vie en collectivité et ont ainsi essayé d'améliorer le sort des soldats, soit en perfectionnant l'hygiène, soit en améliorant l'alimentation.

Ainsi, tout au long de l'histoire, des pharmaciens militaires ont laissé une trace de leurs recherches et travaux.

De grands noms comme Fauché, Brault ou encore Sérullas ont pris part à la Grande Armée. Sérullas s'est notamment préoccupé durant cette période des questions alimentaires, cherchant à pallier au blocus continental. D'autres ont été envoyés en mission en Afrique du Nord. Roussel a

mis à contribution son séjour en Algérie pour y étudier la flore autochtone. L'Algérie a également servi de terrain d'étude à Fauché, Marty, Bürcker, Georges, Gaillard et Breteau.

Pendant la guerre de 1870, certains, comme Poggiale, se livrent à des essais de potabilité des eaux et aux analyses des denrées alimentaires.

Durant toute la guerre de 1914 à 1918, les compétences de chimiste des pharmaciens militaires les ont rendus indispensables, notamment par le rôle primordial qu'ils jouent dans la défense contre les gaz asphyxiants, suffocants et vésicants. La crainte du développement de ces armes a conduit entre les deux guerres à orienter les décisions scientifiques vers la lutte et la prévention, sous l'impulsion des pharmaciens chefs Manceau, Péronnet et Delga.

Tous ces pharmaciens se sont intéressés aux questions propres à leur exercice militaire. Néanmoins, ils ont également contribué à une grande avancée dans des domaines qui ont intéressé le monde civil. En effet, il ne faut pas oublier les honneurs rendus à de nombreux pharmaciens militaires par les milieux scientifiques civils (Sociétés savantes, Académie de médecine, Société de Pharmacie...).

Malheureusement, il n'a pas été possible dans cette étude d'analyser tous les travaux et recherches de ces pharmaciens. Leurs œuvres sont d'une telle richesse que la majorité des pharmaciens chefs du Val-de-Grâce pourraient faire le sujet d'un travail de thèse à lui seul.

Un travail intéressant consisterait à se pencher plus précisément sur leurs recherches et d'analyser ainsi les grandes avancées auxquelles ils ont contribué.

Il reste encore beaucoup de documents qui n'ont pas pu être consultés et qui mériteraient que l'on y porte de l'intérêt, notamment des documents conservés aux Archives nationales concernant le Service de santé et les pharmaciens militaires. Il existe, semble-t-il, une documentation importante à la bibliothèque de la faculté de pharmacie de Paris V. Les archives de Vincennes regorgent également d'informations précieuses qui n'ont pas pu être toutes exploitées. Enfin, la pharmacie militaire a donné lieu à la création de plusieurs périodiques spécialisés ou à des sections spéciales dans des journaux scientifiques. Il y aurait là encore matière à des études passionnantes.

Cette immersion dans le monde militaire, parfois difficile pour des civils, a permis de mettre en lumière les pharmaciens chefs de l'hôpital du Val-de-Grâce, leur histoire parsemée d'écueils ou de désillusions, mais aussi de succès et de gloire.

Références bibliographiques

A. SOURCES

- Sources Manuscrites et iconographiques

Centre de documentation du Musée du Val-de-Grâce

Dossiers du personnel :

carton c/1007 Bréteau
carton c/1008 Bruloy - Brongniart - Burcker
carton c/1011 Colin
carton c/1013 Coulier
carton c/1014 Debucquet - Delga
carton c/1018 Delga
carton c/1022 Fauché
carton c/1038 Lacarterie
carton c/1054 Lodibert
carton c/1058 Malatret - Manceau
carton c/1060 Meunier
carton c/1069 Poggiale
carton c/1077 Sérullas
carton c/1087 Virey

Service Historique de la Défense - Centre historique des Archives à Vincennes (S.H.D): cotes des dossiers personnels des Officiers

BRAULT Jacques-Augustin : **3Yg 5120**
BRETEAU Pierre Joseph : **5Yd 258**
BRONGNIART Antoine-Louis : **3Yg 5349**
BURCKER Emile Eugene : **5Ye 84619**
COULIER Paul Jean : **5Yf 68430**
DELGA Jean : **15Yd 1393**
FAUCHE Jean-Baptiste : **3Yg 12700**
FOURNE Philippe Joseph : **4Yf 76398**
GAILLARD Louis Clément : **5Ye 161154**
GEORGES Louis Auguste : **6Yf 72516**
LACARTERIE Jean-Hyacinthe : **3Yg 18220**
LODIBERT Jean Antoine Bonaventure : **3Yg 21231**
MALATRET Pierre-Joseph : **3Yg 21856**
MANCEAU Pierre Aimé Alexis : **15Yd 1030**
MEUNIER Jean : **15Yd 2011**
POGGIALE Antoine Baudoin : **5Yf 19418**
ROUSSEL Alexandre-Victor : **3Yg 29942**
SERULLAS Georges Simon : **Yh 289 9M608**
VIREY Julien Joseph : **3Yg 34000**

- Sources imprimées :

BIU Santé Pharmacie Médecine

Cote P30743

- Almanach royal 1815-1830, Paris : Testu
- Almanach royal et national 1831-1847, Paris : Guyot et Scribe
- Almanach national 1848-1852, Paris : Guyot et Scribe
- Almanach impérial 1853-1870, Paris : Guyot et Scribe
- Almanach national 1872-1919, Paris : Berger-Levrault

Cote P40078

- Annuaire médical et pharmaceutique de la France 1861-1914, Dr Roubaud, Paris : J.-B. Baillière

Cote P40079

- Guide Rosenwald : annuaire du corps médical français (1887) ; (1889) ; (1891-1894) ; (1896); (1899-1900) ; (1902-1903) ; (1906-1907) ; (1910-1914) ; (1917) ; (1927) ; (1929-1932) ; (1934/35) ; (1945) ; (1949-1950) ; (1954-1956) ; (1963) ; (1965-1971) ; (1973-1974) ; (1976-1983) ; (1988) ; (1995), Dr Roubaud, Paris : J.-B. Baillière

Bibliothèque Centrale du Service de Santé des Armées

- Annales du corps de santé de l'Armée de Terre 1888-1917, Paris : Victor Rozier
- Annuaire spécial du corps de santé militaire 1870-1887, Paris : Victor Rozier
- Annuaire général des Officiers sur Service de santé 1910-1914, 1922-1937, Paris : Henri-Charles Lavauzelle
- Annuaire officiel des Officiers de l'armée active 1926-1937, Paris : Librairie militaire, Berger-Levrault
- Ecole du Val-de-Grâce. *Le val de grâce et l'école d'application du service de santé militaire*. Paris: SPEI, 1957
- Livret d'accueil du patient hospitalisé, Hôpital du Val-de-Grâce, 2010.

B. BIBLIOGRAPHIE

- **Thèses / mémoires :**

CABAS, Guillaume. *Le pharmacien au sein du Service de santé des armées*. Thèse de pharmacie, faculté de Montpellier, 2008.

DEMOUY, Isabelle. *Des droguiers d'hier aux médicaments d'aujourd'hui : le droguier Menier (XIXe siècle)*. Thèse de pharmacie, Université de Reims Champagne-Ardenne, 2010

GILLI, Jean-Paul. *La pharmacie militaire sous la Révolution et l'Empire*. Mémoire soutenu à la faculté de Droit et des Sciences Economiques, Université de Paris, 1959

OULIE, Sylvie. *Contribution à l'histoire de la pharmacie : les pharmaciens de la Grande Armée*. Thèse de pharmacie, faculté de Lyon I, 1986

LEVY, Christophe. *Les pharmaciens et la première guerre mondiale : participation aux travaux d'hygiène et prophylaxie*. Thèse de pharmacie, faculté de Clermont Ferrand I, 1998

- **Monographies :**

ACKER, Pierre. *De l'Apothicaire du Roy au Pharmacien Chimiste des Armées*. Ora, 1985

BALLAND, Antoine. *Les pharmaciens militaires français*. Paris : L. Fournier, 1913

BALLAND, Antoine. *La pharmacie militaire et son passé*. Lyon : Aimé Vingtrinier, 1873

BAZOT, Maurice. *Le Val-de-Grâce, deux siècles de médecine militaire*. Paris : Hervas, 1993

BAZOT, Maurice. *Le Val-de-Grâce enseignement et culture*. Paris : Glyphe & Biotem, 2004

BIVER, Paul et Marie-Louise. *Abbayes, monastères et couvents de Paris, des origines à la fin du XVIIIe siècle*. Paris : Éditions d'histoire et d'art, 1970

BLAESSINGER, Edmond. *Quelques grandes figures de la pharmacie militaire*. Paris : J.-B. BAILLIERE et Fils, 1948

BOINET, Amédée. *Les églises parisiennes, XVIIe siècle*. Paris : Les Editions de Minuit, 1962

Comité d'Histoire du Service de Santé. *Histoire de la médecine aux armées*. Tomes II et III, Paris-Limoges : Lavauzelle

DE LABEDOLLIÈRE, Émile. *Le nouveau Paris : histoire de ses 20 arrondissements*. Paris : Gustave Bara, 1860

DES CILLEULS, Jean. PESME, J. HASSENFORDER, Jean et HUGONOT G. *Le Service de santé militaire de ses origines à nos jours*. Paris : S.P.E.I., 1961

FABRE, Albert. *Histoire de la médecine aux armées tome 2 de la Révolution française au conflit mondial de 1914*. Paris-Limoges : Charles Lavauzelle, 1984

FLEURY, Claude. *La vie de la Vénérable Mère Marguerite d'Arbouze, abbesse de l'abbaye royale du Val de Grâce*. Paris : 1684

FOUCAULT, Michel. *Naissance de la clinique*. Paris : Quadrige/Presses Universitaires de France, 1963

HALLAYS, André. *Le Val-de-Grâce et Port-Royal*. Paris : Hachette, 1925

HURTAUT Pierre Thomas Nicolas et MAGNY. *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs*. Tome 1. Paris : Moutard, 1779

LAVERDANT, Charles. *Les Chaires de l'École d'application au Val-de-Grâce*. Paris : École d'application du Service de santé des armées, 1993

LEFEBVRE, Pierre. *Histoire de la médecine aux armées de 1914 à nos jours*. Tome 3. Paris Limoges : Edition Lavauzelle, 1987

LEFRANCOIS, Philippe. *Paris à travers les siècles*. Paris : Calmann-Lévy, 1951

MONERY, André. *Le monument historique du Val-de-Grâce*. Romainville-Paris : Editions de la Carnine Lefrancq (Guide du visiteur), 1925

MONERY, André. JANSON, L. *Le Val-de-Grâce*. Edité par l'Ecole du Val-de-Grâce

PABST, Jean-Yves. LUDÉS, Bertrand. VINCENTE, Gilbert. LAURENT, Gérard. LE MINOR, Jean-Marie. *L'École impériale du Service de santé militaire de Strasbourg (1856-1870)*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 2007

PAILLER, François-Marie. *Souvenirs d'Hommes*. Chaville : Editions Kelableanwi, juin 2013

RIEUX. HASSENFORDER. *Histoire du Service de Santé Militaire et du Val-de-Grâce*. Paris-Nancy-Limoges : Charles Lavauzelle et Cie, 1951

SERVIER, Janvier-Joseph-Jules. *Le Val-de-Grâce, histoire du monastère et de l'hôpital militaire*. Paris : Masson 1888

VARENNE, Léon. *Organisation et fonctionnement du service pharmaceutique de l'armée*. Paris : Berger-Levrault Libraires-Editeurs, 1915

- **Articles :**

BERMAN, Alex. BERMAN, Hortense. « Hygie romantique : J.-J. Virey (1775-1846), pharmacien et philosophe de la nature », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1966, n°189, pp. 115-120

BONDOIS, Paul-Marie. « L'affaire du Val-de-Grâce (août 1637). Les documents de la cassette de Richelieu », *Bibliothèque de l'école des chartes*. 1922, tome 83. pp. 111-165

BONNERO, Jean. « La pharmacie et les pharmaciens militaires aux Archives et Documents de guerre (musée du Val-de-Grâce) », *Bulletin de la Société d'histoire de la pharmacie*, 1917, n° 18, pp. 339-342

BOUVET, Maurice. « Les origines de la pharmacie militaire », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1933, n°82, pp. 89-90

BOUVET, Maurice. « Les origines de l'hôpital du Val-de-Grâce et ses premiers pharmaciens (de 1793 à 1815) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1939, n°107, pp. 125-146

BOUVET, Maurice. « Les origines de l'hôpital du Val-de-Grâce et ses premiers pharmaciens (de 1793 à 1815) (suite et fin) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1939, n°108, pp. 227-228

DELAUNAY, Paul. « Notes de bio-bibliographie médicale lilloise », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1932, volume 20, n° 78, pp70-71

DIDIEE, J. « Centenaire de l'école du Val-de-Grâce », *La presse médicale*, 13 juin 1951, n°40, Paris : Masson et Cie

GUILLERMAND, J. « Prestige d'un symbole : le Val-de-Grâce », *Médecine et armée*, 1979, Tome 7, n°3, p. 215

LABRUDE, Pierre. « Pharmacie militaire », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 2004, n° 342, pp 362-365

LABRUDE, Pierre. « Pharmaciens militaires », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 2004, n° 344, pp. 664-666

MASSY, R. « Une lettre de Poggiale », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1950, n°128, pp. 129-131

MURAINÉ, R. WEITZ, René. « En France : Hôpitaux, sociétés, musées », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1962, n° 173-174, pp. 329-332

NAUROY, Jacques. « A propos de la pharmacie militaire », *Extrait de Lyon-Val*, 1966, n° 4

NAUROY, Jacques. « Le Val-de-Grâce », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1973, n° 218. pp. 519-528.

NAUROY, Jacques. « Aperçu d'histoire de la pharmacie militaire française », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1974, n° 220, pp. 35-39

NAUROY, Jacques. « Un pharmacien militaire injustement oublié : Lodibert (1772-1840) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1975, n° 224, pp. 311-319

PABST, Jean-Yves. KLEIDER, Bertrand. « L'École impériale du Service de santé militaire de Strasbourg (1856-1870) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 2005, n° 345, pp. 61-72

PABST, Jean-Yves. KLEIDER, Bertrand. « Les pharmaciens à l'École impériale du Service de santé militaire de Strasbourg (1856-1870) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 2005, n° 345, pp. 73-84

Auteur inconnu. « La Pharmacie militaire au regard de l'histoire et des historiens », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1962, n° 173-174, pp. 313-314

Figure 13 : *Médecine et armée*, T36, n°5, décembre 2008

- **Ressources électroniques :**

Correspondance familiale. « Paris : les hôpitaux (première moitié du XIXe siècle) » : <http://correspondancefamiliale.ehess.fr/document.php?id=6452>
Consulté le 15 mars 2012

In libro veritas, LAVALLEE Théophile-Sébastien. « Histoire de Paris depuis le temps des Gaulois jusqu'à nos jours, Édition en ligne de la partie II, Histoire des Quartiers de Paris » : <http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre11193-chapitre49605.html>
Consulté le 10 août 2012

Le Nouvel Observateur, MUTEAUD, Gérard. « Rue Saint-Jacques La traversée de Paris » : <http://tempsreel.nouvelobs.com/info-paris-5e-et-6e-arrondissement/20120412.REG0577/rue-saint-jacquesla-traversee-de-paris.htm>
Consulté le 26 mars 2012

SEADDAC. « Histoire du faubourg Saint Jacques » : <http://www.seadacc.com/histoire.html>
Consulté le 26 mars 2012

Figure 1 : Revendeurs des produits et publications édités par la Réunion des musées nationaux et du Grand Palais des Champs-Élysées : <http://www.revendeurs.rmngp.fr/fr/catalogue/produit/1244-plan-turgot-planche-8-faubourg-saint-michel-et-partie-du-faubourg-saint-jacques.html>
Consulté le 2 avril 2013

Figure 2 : Info-histoire : <http://www.info-histoire.com/2105/secrets-histoire-anne-d-autriche>
Consulté le 2 avril 2013

Figure 4 et figure 8 : Bureau des internes et assistants de l'École du Val-de-Grâce : <https://sites.google.com/site/bureaudesinternesdelevdg/Accueil/historique/origines-du-val-de-grace>
Consulté le 2 avril 2013

Figure 5 : Photos France : <http://www.photos-france.net/Photo-du-Val-de-Grace-Photo-358.html>
Consulté le 2 avril 2013

Figure 11 : Site du Ministère de la Défense : <http://www.defense.gouv.fr/sante/a-la-une/une-2013/le-val-de-grace-accueille-le-service-de-pneumologie-de-l-hotel-dieu>
Consulté le 2 avril 2013

Figure 12 : Ordre national des pharmaciens : <http://www.ordre.pharmacien.fr/Art-et-patrimoine/Estampes>
Consulté le 5 avril 2013

Figure 15 : Société d'histoire de la pharmacie : <http://www.shp-asso.org/index.php?PAGE=expositionofficine>
Consulté le 5 avril 2013

Figure 16 : Photos B. Février :
<http://bergamnet3.canalblog.com/archives/2012/06/06/24427651.html>
Consulté le 5 avril 2013

http://musee.louislegrand.org/index.php?option=com_content&view=article&id=136:opt2-6&catid=12:optique&Itemid=18
Consulté le 3 mai 2013

Liste des figures

Figure 1 : Le Faubourg St Jacques	4
Figure 2 : Anne d'Autriche.....	6
Figure 3 : Vue et perspective du Val-de-Grâce du côté du jardin	9
Figure 4 : L'Eglise du Val-de-Grace avec l'ex-voto de la Reine	10
Figure 5 : Décret de la Convention nationale du 31 juillet 1793.....	13
Figure 6 : Entrée de l'Ecole d'application	18
Figure 7 : Entrée de l'Ecole du Val de Grâce.....	19
Figure 8 : Michel Lévy.....	22
Figure 9 : Vue aérienne de l'hôpital et des jardins.....	25
Figure 10 : Entrée de l'hôpital	28
Figure 11 : L'apothicaire	30
Figure 12: Edit Royal du 17 janvier 1708.....	31
Figure 13 : Le premier uniforme d'apothicaire major (1786)	34
Figure 14 : Le médecin et l'apothicaire au chevet d'un malade.....	36
Figure 15 : l'Apothicaiererie	37
Figure 16 : Masque à gaz.....	40
Figure 17 : Matériel pour l'épuration de l'eau	40
Figure 18 : Manœuvres de ravitaillement.....	42
Figure 19 : Antoine Louis Brongniart.....	51
Figure 20 : Page de titre du <i>Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances ...</i> , par A.L. Brongniart. Paris : Gueffier, 1778.....	52
Figure 21 : Julien Joseph Virey	55
Figure 22 : Traité de pharmacie théorique et pratique. Tome 1 par Virey, Julien-Joseph.....	58
Figure 23 : Page de titre de l' Expédition scientifique de Morée: Section des sciences physiques. Zoologie et botanique. Botanique, par MM Fauché..., Paris: F.G. Levrault, 1832	65
Figure 24 : Georges Simon Sérullas	68
Figure 25 : Antoine Baudoin Poggiale	79
Figure 26 : Article extrait du <i>Journal de chimie médicale, de pharmacie et de toxicologie</i> Paris: Felix Loquin 1834.....	80
Figure 27 : Page de titre du <i>Mémoire sur les eaux minérales de Viterbe</i> , par M. Poggiale.	81
Figure 28 : Saccharimètre de Soleil	82
Figure 29 : Paul Jean Coulier	87
Figure 30 : Jean Hippolyte Marty (1876).....	90
Figure 31 : Louis Auguste Georges	94
Figure 32 : Titres scientifiques de Louis Auguste Georges.....	95
Figure 33 : Louis Clément Gaillard.....	97
Figure 34 : photographie de Pierre Joseph Breteau.....	100
Figure 35 : Lucien Désiré Marie Debucquet (1927).....	103
Figure 36 : Yves Colin (1948)	106
Figure 37 : Gilbert Marcel Péronnet (1954)	109
Figure 38 : Jean Delga (1957)	111
Figure 39 : Pierre Douzou (1966)	114
Figure 40 : Jean Meunier (1972).....	117
Figure 41 : Jean-Marie Schmit (1980)	119
Figure 42 : Ivan Ricordel (1986).....	122
Figure 43 : François-Marie Pailler (1986)	125

RESUME :

L'hôpital du Val-de-Grâce a connu une longue histoire avant de devenir l'établissement de renommée internationale qu'il est aujourd'hui. Les pharmaciens qui s'y sont succédé ont, au fil du temps, des conflits et des découvertes, façonné la mémoire de ce lieu. Cette thèse est l'occasion d'aborder les grandes étapes qui ont permis la mise en place et l'organisation de cet hôpital, depuis sa fondation au XVII^e siècle jusqu'à l'époque contemporaine. C'est aussi l'histoire de la pharmacie militaire qui est abordée dans cette thèse. D'abord pratiqué sur le champ de bataille, le métier de pharmacien militaire a rapidement évolué au XIX^e siècle, au point de contribuer de manière tout à fait remarquable à l'évolution des connaissances scientifiques dans les domaines de la chimie, de la toxicologie, de la bromatologie et des sciences naturelles. Une dernière partie est consacrée aux pharmaciens chefs du service de la pharmacie de l'hôpital du Val-de-Grâce. Pour chacun d'entre eux, une courte biographie est donnée.

DISCIPLINE :

Histoire de la pharmacie

MOTS-CLEFS :

Hôpital Val-de-Grâce
Pharmacie militaire, histoire
France XVIII^e-XX^e siècle

ADRESSE DE L'AUTEUR :

Stéphanie Chaumont
167 rue de Vaugirard
75015 Paris